Chennevières-Pointel,
Philippe
Souvenirs d'un directeur
des beaux-arts

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1889

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME PARTIE

Extrait de L'ARTISTE — Année 1889

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1889



SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR

DES BEAUX-ARTS

CHAPITRE PREMIER

M. LE COMTE DE CLARAC (1)



ÊME après avoir rendu ici à la mémoire de M. le baron Taylor les honneurs que je lui devais, en une notice (2), dont peut-être, chers confrères, vous ne m'avez pas encore pardonné les longueurs, il m'a paru qu'il me restait un autre devoir pieux à accomplir auprès de vous, et que ma conscience ne serait pleinement apaisée que le jour où j'aurais loué, selon ses mérites, devant votre Académie, celui qui, avant M. Taylor, a occupé dans cette enceinte le siège dont vous avez bien voulu ne pas me juger indigne. Cette succession, Messieurs, me rend le souvenir de M. le comte de Clarac particulièrement respectable, et tant que son éloge n'aura pas été prononcé devant vous, il me semblera que, mauvais héritier, je laisse sans sépulture les ossements blanchis d'un aïeul.

Elle est d'assez fraîche date la résolution votée par vous, sur la proposition de notre regretté confrère M. Lefuel, et qui oblige chacun de vos nouveaux élus à

(1) Cette notice a été lue par M. le marquis de Chennevières à l'Académie des Beaux-Arts, dans la séance du 19 novembre 1887.

(2) Voir *L'Artiste*, 1885, II, 245.

raconter la vie et les travaux de son prédécesseur. Elle ne remonte pas au delà du 13 novembre 1867, et l'obligation, est-il dit expressément, ne devait pas avoir d'effet rétroactif. Avant cela, le secrétaire perpétuel de votre compagnie n'était tenu qu'à des devoirs bien restreints envers chacun des membres décédés. Encore savait-il s'en affranchir quand bon lui semblait, et c'est pourquoi, sans doute, le jour de l'enterrement de M. de Clarac, M. Raoul-Rochette ne trouva rien à dire sur la fosse entr'ouverte. Ce fut — chose triste en vérité — un membre de l'Académie des sciences, M. le vicomte Héricart de Thury, qui, lié de vieille amitié avec M. de Clarac, rappela brièvement devant sa tombe les traits principaux de sa vie agitée et bien remplie, et se chargea de lui rendre les suprêmes et nécessaires honneurs.

Nous pouvons avouer ici, entre nous, que M. Raoul-Rochette, jouissant d'une très légitime autorité sur son terrain d'archéologue, ne passait pas pour être, dans la république des érudits, un confrère des plus commodes, ni un polémiste des plus endurants. Vous me pardonnerez, Messieurs, de toucher, sans toute la révérence voulue, à la mémoire de l'un de vos anciens secrétaires perpétuels, vous souvenant qu'en Égypte les rois eux-mêmes étaient soumis, après leur mort, au jugement public. Celui qui exerce obligatoirement sur nous tous, à tour de rôle, le droit et les fonctions de juge, ne trouverait pas lui-même équitable d'échapper à toute réclamation posthume. Et, Dieu merci, nous pouvons traiter aujourd'hui ce point délicat avec d'autant plus d'aise et de liberté, que jamais notre compagnie n'a possédé un secrétaire perpétuel d'esprit plus calme, plus équilibré, plus ouvert à toute noble indulgence, plus désintéressé de toute querelle de coterie et d'école, plus impartial, en un mot, ni aussi plus ferme dans la vérité que notre cher vicomte Delaborde.

Mais demander à votre secrétaire perpétuel de revenir de vingt ans en arrière pour raconter un passé déjà lointain, quand il peut à peine suffire au présent et à son travail minutieux de chaque semaine, et aussi, hélas! à préparer l'éloge de confrères qu'arrache du milieu de nous la mort toujours impatiente, semble-t-il, d'appauvrir notre pays, ne serait-ce pas trop exiger des forces d'un homme de tant de bonne volonté ?

Messieurs, n'y aurait-il pas là une pieuse tâche à remplir pour ceux d'entre nous qui ont connu jadis l'un de ces négligés de votre Académie, s'ils ont quelque loisir à consacrer à l'étude toujours profitable des œuvres qui avaient créé à vos anciens confrères les titres légitimant vos choix? Je vous rappellerai une fois encore que les honoraires amateurs de l'ancienne Académie royale se prêtaient volontiers à de pareils travaux; et je ne doute point, pour ma part, que les membres libres de votre compagnie ne fussent heureux de contribuer, de loin en loin, par quelque notice, à compléter la galerie des portraits de ceux qui ont illustré votre maison.

Une mauvaise fortune singulière semble s'être attachée à ce qui pouvait servir la renommée de M. de Clarac. Même ces nécropoles banales qu'on appelle les biographies universelles, et où les plus médiocres et les plus inutiles, ceux dont la mémoire est le plus contestable, trouvent leur chapelle étiquetée, n'ont pas su tout d'abord et comme de parti pris, réserver la plus modeste case au souvenir de l'homme qui éleva un monument grandiose à la sculpture universelle. A peine au lendemain de sa mort, dans le *Moniteur* du 30 janvier 1847, un bout d'éloge funèbre, reproduit en tête du catalogue de ses livres et antiquités. Et ne dirait-on pas que la fatalité s'en est mêlée, quand on observe que le buste destiné, dans le palais de l'Institut, à conserver à ses confrères l'image du comte de Clarac, l'amoureux passionné de la belle sculpture antique et moderne, est certainement l'un des plus déplorables morceaux de marbre que nous devions à la générosité de l'administration des beaux-arts ? Mais aussi quel mauvais génie l'a poussé à vouer les études et les labeurs de sa longue vie à la glorification de celui des arts que d'aucuns estiment le plus difficile, le plus sévère, le plus noble en son abstraction, mais que le gros de la foule, à cause même de sa froide sévérité, ne considère que d'un œil distrait et ne pénètre qu'avec effort ? Il faut bien l'avouer, la popularité s'attache malaisément aux œuvres et aux noms de nos anciens statuaires. Tant qu'il s'agit des contemporains, que nous voyons vivant et travaillant au milieu de leurs confrères des autres arts, l'indifférence est plus difficile et il ne nous coûte pas de mesurer les mérites et l'intelligence de ces tailleurs de marbre avec ceux des manieurs de pinceaux ; même il arrive que l'équité publique se rend compte de la supériorité que peut avoir temporairement un art sur l'autre dans le courant général de l'école. Mais il est trop vrai que, dans la faveur et la mémoire des masses, la part entre les peintres et les sculpteurs sera toujours inégale, et cela se voit assez dans nos bibliothèques, où un volume à peine est consacré à la gloire de nos sculpteurs, quand dix autres plus pompeux énumèrent et décrivent et reproduisent par la gravure les œuvres de peintres fort secondaires. La plume brillante et chaleureuse de notre regretté confrère Charles Blanc a pu intéresser un nombre immense de lecteurs à l'histoire des peintres de toutes les écoles, et nous savons tous que son appétit d'étude était aussi largement ouvert à toutes les manifestations de l'art ; il eût mis en lumière avec une pareille ardeur le génie des statuaires et celui des architectes. Où est l'éditeur qui lui a proposé de raconter la vie des plus fameux sculpteurs des écoles diverses, en illustrant son texte par les estampes des marbres et des bronzes, honneur de nos musées ou de nos monuments ? Vos confrères de l'Académie française avaient encouragé par un de leurs prix les travaux de M. Jouin sur David d'Angers ; vous, Messieurs, vous avez mis au concours l'éloge de Coyzevox. Vous avez donné là un exemple digne de l'élévation et de l'impartialité de vos esprits ; et c'est

pourquoi il me semble que vous ne pouvez désapprouver ce que je tente ici en l'honneur de celui qui a consacré passionnément sa vie à la glorification de la sculpture.

La nation a pu, chose incompréhensible, oublier cette ère incomparable de paix, de dignité, d'honnêteté, de prospérité qu'on appelle la Restauration, et l'oublier à tel point, à la distance de quarante années, alors que le tiers des vivants de 1870 pouvait encore s'en porter témoin, qu'on a pu transformer, pour les masses populaires, cette époque bienfaisante et lumineuse en un temps d'oppression étroite et niaise. Mais le Louvre ne saurait avoir la mémoire si courte, et ce que les arts et nos musées doivent à ces quinze années est véritablement merveilleux. C'est d'abord le palais de Versailles, qui deviendra plus tard la grande œuvre de Louis-Philippe, et que Louis XVIII entreprend, dès la première heure, de remettre en état d'habitation royale. Il y emploie les jeunes pinceaux de M. Heim, d'Abel de Pujol, de Mauzaisse, etc. — Puis c'est la galerie du Palais du Luxembourg que le même roi consacre aux œuvres des artistes contemporains. — Puis, au Louvre, ce sont les salles du côté méridional du Palais, dont on fait décorer les plafonds par Ingres, Gros, Vernet, Picot, Heim, etc., que l'on destine à contenir les antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines, et qui formeront, sous le nom de Musée Charles X, l'écrin, très nouveau alors, des objets les plus précieux, entre les bijoux et ustensiles des civilisations antiques ; — enfin, c'est sous le nom de Musée d'Angoulême, le premier noyau des plus fameuses sculptures de la Renaissance et des derniers siècles, choisies dans la dispersion du Musée des Monuments français, et qui est appelé à devenir, pour l'histoire de la statuaire depuis le moyen âge, ce que la grande galerie est pour l'histoire de la peinture depuis Cimabue jusqu'à M. Ingres. — M. de Clarac fut le serviteur de ce beau mouvement, de cette heure féconde et brillante dans l'histoire de nos collections nationales. Il était d'une génération robuste avant tout et agissante, et qui voyait les œuvres à accomplir par leur côté d'ensemble, par leur large façade.

A l'encontre de la plupart de ses confrères en archéologie, qui trop souvent, depuis lors, ont dépensé et dispersé leur érudition en menus mémoires, M. de Clarac concentrait la sienne en livres denses et solides ; c'était l'homme des monuments, et celui qu'il a élevé à la statuaire, son *Musée de sculpture antique et moderne*, est, à coup sûr, le plus considérable qu'aucun savant de notre siècle ait songé à cimenter de sa peine et de sa fortune à la gloire de son art favori. Son affaire n'est point de disserter avec raffinement sur le geste probable de telle ou telle figure tronquée,ou sur les attributs hiératiques de telle ou telle divinité. Il discutait comme un autre à l'occasion, et il avait fait ses preuves. Pour les pas d'armes redoutables des doctes polémiques il était aussi fortement cuirassé qu'aucun de son temps. Mais il pensait, non sans raison et sans hauteur,

que son titre de conservateur des sculptures du Louvre l'obligeait à servir le roi et le public par de plus grandioses publications que celles des simples brochurettes, bagage ordinaire et suffisant de ceux qui se donnent l'honorable tâche et souvent fort délicate d'élucider, sur une œuvre de rencontre, un point parfois très curieux et litigieux de l'histoire de l'art archaïque. Dans les in-folio grecs et latins, et dans ceux de la Renaissance et du XVIIe siècle, il avait tout lu ; dans ses voyages, d'un bout à l'autre de l'Europe, il avait tout vu ; et de ces milliers de marbres et de bronzes qu'il avait admirés de ses yeux et crayonnés de sa main, il ambitionnait de faire un corps de science, un répertoire colossal, où les érudits du monde entier retrouveraient classées en un ordre général toutes les œuvres de quelque valeur, pouvant intéresser la curiosité universelle, et dont ses études sur notre Musée national du Louvre demeureraient le centre et la base. Il y usa sa vie et son patrimoine, et la patience infatigable de deux ou trois honnêtes gens fanatisés par son indomptable courage : tel ce M. Alkan l'aîné, « typographe, ancien directeur des *Annales de la Typographie* », qui a raconté la vie de son protecteur avec tant de naïveté dans le *Journal des Artistes* de 1847 ; — tel surtout ce pauvre petit homme, M. Texier, son éditeur, que nous avons tous connu, et qui était resté le chien fidèle, le gardien religieux de l'honneur de son maître. Type du dévouement héroïque celui-là, d'une fidélité si touchante qu'elle en était quasi sublime ; car, après avoir, de son argent, fait construire le tombeau de M. de Clarac, il a voulu être inhumé à côté de celui auquel il s'était consacré tout entier, et dont il avait connu de près les dernières et rudes épreuves. Même après sa mort, il a tenu à être inséparable de M. de Clarac, comme on voit dans les cathédrales un personnage gisant ayant sous ses pieds le généreux compagnon de ses fatigues, qui l'a courageusement servi de son vivant.

Charles-Othon-Frédéric-Jean-Baptiste, comte de Clarac, était né à Paris le 23 juin 1777. Son père était maréchal de camp des armées du roi. Forcé d'émigrer en 1790, il emmena avec lui son fils en Allemagne. L'enfant apprit là sans effort une langue qui, plus tard, était destinée à lui fournir un utile instrument d'études pour ses travaux d'érudit. De là, il passa en Italie, et nous savons tous combien, à cet âge de prime jeunesse, l'air italien, tout imprégné d'art et de beauté, nous pénètre par tous les pores, et fait courir, à tout jamais, au fin fond de nos veines, la passion inextinguible du noble et du grand, et comment il en reste dans nos yeux l'éternelle vision des choses sublimes. M. Alkan raconte que « le cœur de M. de Clarac tressaillait encore de joie lorsqu'un demi-siècle après il racontait ce premier voyage. » Mais en 1795 son père l'appelait à l'armée de Condé, où il servit en qualité de sous-lieutenant dans les hussards de la légion de Mirabeau. Après les longs revers de cette petite armée, infatigablement dévouée à nos anciens rois, « M. de Clarac la suivit en Russie en 1797, et ne la quitta qu'en 1801, lors de son licenciement. »

De 1804 à 1807, on trouve à Paris M. de Clarac collaborant, par des articles de littérature orientale, de beaux-arts et de mélanges sur l'histoire russe ou américaine, à l'un des recueils les plus estimés de ce temps, les *Archives littéraires de l'Europe*, à la rédaction duquel prenaient part Bernardi, Dacier, Dupont de Nemours, de Gerando, Guizot, Morellet, Pastoret, Quatremère de Quincy, de Sainte-Croix, Suart, Vanderbourg, Walckenaer et autres. Ce qui semble l'attirer plus particulièrement dans ces études, ce sont les coutumes et les poésies des populations indiennes et persanes. Il va surtout emprunter la source de ses analyses et de ses traductions aux *Recherches asiatiques*, mémoires de la Société établie au Bengale. Mais, sans parler d'un compte rendu du Salon de 1806, il s'occupe déjà dans les *Archives littéraires* de sujets empruntés à l'antiquité, tels que « la connaissance que les anciens avaient du verre ». Deux ans après son dernier article dans le *Recueil* où il venait de mener campagne en si docte compagnie, le jeune érudit, en 1809, retournait en Italie, où, selon ses propres et trop justes expressions, « il *avait le bonheur* de diriger les fouilles de Pompéi. »

M. Alkan raconte que, pendant le séjour de M. de Clarac à Naples, il était devenu le précepteur des enfants de Murat, et que plus tard il revit à Paris, « avec une satisfaction inexprimable », le prince Achille Murat, le fils aîné du roi de Naples. Plus loin, il rappelle que M. de Clarac ne se séparait jamais d'une très jolie bague en or, ornée d'une pierre gravée antique, trouvée dans les ruines de Pompéi et dont la reine Caroline Murat lui avait fait présent. Il gardait non moins précieusement et avait fait encastrer sur le couvercle de sa tabatière d'or une petite médaille microscopique, portrait de la princesse Caroline, et qu'il tenait également d'elle. « La dernière fois que cette princesse vint à Paris, M. de Clarac lui fit la courtoisie de faire couler à son effigie plusieurs médaillons en bronze. C'était M. Depaulis, graveur en médailles, qui voulut bien se charger de ce soin et préparer le modèle. » Cette tendre piété dans les jours mauvais pour la reine qu'il avait servie, et dont il avait jadis éprouvé les bontés, était chose nouvelle alors et touchante, venant du légitimiste fervent et convaincu qu'il se montra toujours. Nous n'en voulons point toutefois faire un privilège de son parti. C'est devenu, depuis lors, une aventure assez commune, dans ce monde des arts, des lettres et des sciences, qui n'a point, Dieu merci, connu les brutales et grossières ingratitudes de la politique, que cette fidélité émue du souvenir pour les princes et les princesses des dynasties déchues, et cette reconnaissance libre et fière de tout cœur vraiment noble pour les gracieusetés des jours prospères.

Qu'il s'agisse de la fortune administrative de M. de Cailleux, du baron Taylor et du comte de Clarac, c'est toujours même temps, même origine et même histoire. La chute de l'empereur et les grands événements de 1814 avaient —

raconte M. Alkan — rappelé de Naples en France M. de Clarac. Il suivit le roi à Gand et revint avec lui à Paris. En 1816, il fut désigné pour faire partie de l'ambassade extraordinaire du duc de Luxembourg au Brésil. C'est à ce voyage que l'on doit le dessin exposé au Salon de 1822, et si connu de tous par la gravure de Fortier (aujourd'hui à la Chalcographie du Louvre), la *Forêt vierge du Brésil*. Pour qu'il pût dessiner à l'aise cette œuvre singulière, on avoit cru devoir faire escorter l'artiste d'un certain nombre de nègres, chargés de le protéger contre les hôtes incommodes de la forêt. Mais, dès 1815, il avait été nommé conservateur des antiques, en remplacement de l'illustre Visconti qui venait de décéder et dont il ne parlait jamais qu'avec la plus grande vénération. Depuis son retour du Brésil, il ne quitta plus la France que pour faire, en 1833, un voyage de quelques mois en Angleterre et en Écosse.

Si M. de Clarac resta, même avec une certaine âpreté, fidèle jusqu'au bout à la branche des Bourbons qu'il avait d'abord servie, on ne peut que lui en faire honneur. Les fortes convictions sont devenues si rares en notre siècle, que, pour demeurer honnêtement inébranlable en sa foi et en sa reconnaissance première, un homme grandit et prend, dans la perspective de nos contemporains, l'apparence d'être d'un autre âge et d'un autre métal. Dur aux intrigants et aux renégats, M. de Clarac ne sut tenir parfois, en ces matières, ni sa langue ni sa plume; et il faut savoir gré au pouvoir nouveau d'avoir fait la sourde oreille. Ce pouvoir donnait là aux révolutions futures un exemple qui n'a guère été suivi. Il leur apprenait comment un savant illustre qui honore son pays, et qui se dépense sans compter pour sa gloire, doit être, avant tout, respecté, même dans le for, fût-il imprudent, de ses préférences intimes : qu'en un mot l'intérêt et le bon service du pays doivent passer avant les mesquines défiances des susceptibilités politiques. Ne savait-on pas en haut lieu, aussi bien que dans le monde savant, que ce rude et noble M. de Clarac, cet homme de bien par excellence, dont les ressources de fortune étaient médiocres et allaient chaque jour s'épuisant, consacrait avec passion et jusqu'à l'aveuglement ce restant de richesse aux arts qu'il adorait; et que nul n'était plus bienveillant et la main plus largement ouverte pour les artistes ; qu'outre son immense et dévorante publication, il avait soutenu à ses frais l'utile et dispendieux ouvrage du pauvre Willemin : les *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes*, etc., continué après la mort de Willemin et pourvu d'un texte précieux par notre cher érudit M. André Pottier; ne savait-on pas qu'arrivé lui-même quasiment à la gêne et à la misère, il s'était vu obligé de céder à la ville de Toulouse, en échange d'une rente viagère, son propre cabinet d'antiquités dont il était justement fier; et que, pareil à l'alchimiste qui jette ses meubles dans son fourneau, c'était avec le produit de cette vente et ses maigres appointements qu'il entretenait toujours et toujours, et avec plus

d'acharnement que jamais, l'impression et la gravure, poussées avec des soins maniaques, de ces livraisons sur livraisons dont il ne devait pas voir les dernières ?

Je ne vous fatiguerai point, Messieurs, du détail de ses ouvrages. Si nous parlions devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à laquelle ses titres lui permettaient de prétendre presque aussi justement qu'à la vôtre, nous nous arrêterions sur chacune de ses dissertations pleines de vues justes et de déductions ingénieuses, remarquables souvent par leurs singularités bibliographiques. J'en veux du moins citer les titres depuis l'œuvre de début, *Fêtes des anciens*, imprimée à Naples vers 1809, au moyen d'une petite presse particulière dont il avait confié le maniement à un domestique du palais de la reine Caroline; puis les 93 pages, *Sur les Fouilles de Pompéi*, également imprimées à Naples en 1813, illustrées de seize planches dessinées par l'auteur, et dont il n'est venu en notre pays qu'un bien petit nombre d'exemplaires. M. de Clarac a voulu que vous possédiez, Messieurs, parmi les insignes raretés de votre bibliothèque de l'Institut, l'un de ces exemplaires, fort unique à coup sûr en son espèce, car il n'était pas seulement enrichi d'abondantes notes marginales, mais recomplété de sa page 93, disparue dans l'un des nombreux voyages qu'il avait faits entre les mains d'emprunteurs peu scrupuleux.

Dans sa *Description des antiques du Musée royal, commencée par feu M. le chev. Visconti, continuée et augmentée de plusieurs tables, par M. le comte de Clarac, conservateur des antiques dudit Musée* (Paris, impr. Hérissant Le Doux, 1820), et dans sa *Description des ouvrages de la sculpture française des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, exposés dans les salles de la galerie d'Angoulême* (Paris, Impr. royale, 1824), M. de Clarac avait fait acte de conservateur savant et consciencieux des sculptures du Louvre. Il avait rempli avec honneur les devoirs de sa fonction ; et ses catalogues sont restés jusqu'après 1848 le guide des curieux et des étrangers dans notre superbe collection nationale ; et depuis lors, hélas ! leur absence nous a fait défaut à tous, car, chose triste à confesser, après un demi-siècle ils n'ont pas été remplacés. Mais le grand monument de M. de Clarac, là où il est tout entier, honneur et science, et dont nul savant d'Europe n'a jamais conçu ni édifié le pareil, c'est ce « Musée de sculpture antique et moderne, ou description historique et graphique du Louvre et de toutes ses parties, des statues, bustes, bas-reliefs, et inscriptions du Musée royal des Antiques et des Tuileries, et de plus de 2,500 statues antiques, dont 500 au moins sont inédites, tirées des principaux Musées et des diverses collections de l'Europe ; accompagné d'une Iconographie égyptienne, grecque et romaine, et terminée par l'Iconographie française du Louvre et des Tuileries. (Dédié d'abord à Sa Majesté Charles X.) Paris, Impr. royale, chez Victor Texier, graveur, 1826-1846, texte gr. in-8°, et planches au trait gr. in-4° obl. » Un

pareil titre est comme une table des matières. Qui prétendrait vous dire, Messieurs, en quelques lignes, ce que M. de Clarac a fait entrer dans ces six énormes volumes dont les derniers, après la mort de l'auteur et sur ses manuscrits, ont été religieusement conduits à bonne fin par M. Alfred Maury, seul capable d'un pareil labeur, et de classer ces myriades de notes dont M. de Clarac avait usage de charger, recharger, surcharger, les épreuves de chacune de ses pages et dont la vue seule donne le vertige ?

Ce n'est pas seulement le monde des antiquaires, depuis qu'antiquaires il y a, qui est venu se fondre et se compiler là-dedans, par la description et l'explication, et l'histoire de toutes les statues antiques connues, et de tous les bas-reliefs, grecs et romains, et des autels, cippes, candélabres, sièges, etc., et des inscriptions grecques et latines, et quoi encore ? l'iconographie de l'univers ancien ; c'est la mythologie tout entière qui y passe, ou, pour mieux dire, les mythologies de tous les peuples connus ; il n'est si petit personnage des temps fabuleux qui n'ait là sa notice étudiée d'après les hiérographes les plus oubliés. Mêlez à tout cela l'histoire avec le chaos débrouillé de ses dates et ses détails biographiques les plus précis sur les figures représentées et sur les artistes de toutes les époques, et les investigations les plus approfondies sur les costumes de l'antiquité ; et avant cela, un demi-volume qui serait un livre sur la partie technique de la sculpture, et l'autre moitié de ce volume qui restera comme la monographie la plus complète du Louvre et des Tuileries et où M. de Clarac a rassemblé, avec la plus minutieuse patience et la plus exacte critique, tout ce que l'on pouvait savoir alors sur les excellents sculpteurs, architectes et artistes de toute sorte qui avaient pris part, depuis l'origine, à la construction et à la décoration de ces palais fameux ; et les 1,136 planches dont les cuivres sont conservés à la Direction des Beaux-Arts, et qui pourraient servir à la réimpression d'un ouvrage trop vite épuisé et si précieux pour l'enseignement supérieur de nos écoles. Quand je vous disais, Messieurs, que ce livre monumental était un monde, et que celui qui l'avait conçu et poursuivi jusqu'à la folie des plus minimes recherches, n'avait point la taille d'un homme de notre siècle aux études légères et dispersées, et où l'on semble craindre de bâtir sur des fondations trop puissantes !

Un jour Charles X, aux Tuileries, félicite M. de Clarac de la beauté de son ouvrage : « Sire, répondit le savant, je remercie Votre Majesté de ses bons souvenirs, mais avec de pareilles entreprises on va droit à l'hopital. — Nous irons ensemble », répliqua le vieux roi, en lui frappant sur l'épaule. Et ce mot à M. de Clarac fait songer à celui, plus touchant peut-être encore, de ce même roi à Chateaubriand quelques années après à Holyrood, ce mot d'une insouciance si noble sur sa royale indigence. Et sans doute penserez-vous comme moi, Messieurs, qu'en notre siècle, assoiffé d'or sans vergogne, et où les plus hauts parvenus de la politique se sont montrés les plus âpres au gain et au the

saurisement, il sied mieux à un gentilhomme, fût-ce au premier gentilhomme de France, de mourir pauvre qu'enrichi.

Pour en revenir à la liste de ses publications courantes, tantôt escarmouches d'archéologue, tantôt solides enseignements de conservateur, comment M. de Clarac n'eût-il pas été l'un des premiers à parler de la conquête sans pareille que la France et les arts venaient alors de faire ? Aussi, dès 1821, publiait-il son savant mémoire « sur la statue antique de Vénus Victrix, découverte dans l'île de Milo en 1820 ; transportée à Paris et donnée au roi par M. le marquis de Rivière ». Il faisait suivre ce mémoire d'une courte dissertation « sur la statue antique connue sous le nom de Germanicus, et d'un personnage romain en Mercure ».

En 1829, il faisait imprimer, dans sa chère ville de Toulouse, ses « Artistes de l'antiquité, ou table alphabétique contenant jusqu'au VIe siècle de notre ère, tous les statuaires, les sculpteurs, les peintres, les architectes, les fondeurs, les graveurs en pierres fines que nous ont transmis les auteurs anciens et les monuments » ; travail qui laisse entrevoir des lectures immenses, et dont tous les érudits de son temps ont profité, à commencer par M. de Montabert pour son *Traité de la Peinture*.

Puis venaient encore, en 1830, ses « Mélanges d'antiquités grecques et romaines, ou Observations sur plusieurs bas-reliefs antiques du Musée royal du Louvre, et réplique à la réponse de M. Félix Lajard, de l'Académie royale des Inscriptions ». Il s'agissait dans cette « réplique » d'un sien article « sur le bas-relief mithriaque du Musée royal du Louvre ».

Et parallèlement à son ouvrage cyclopéen du *Musée de sculpture*, M. de Clarac menait la composition et l'impression très chargée et compacte de son « Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens jusqu'à la fin du VIe siècle de notre ère. 1830-1847. 3 tomes en 4 parties ».

C'est à propos de ce *Manuel* que le pauvre souffre-douleur, le témoin martyr de ce remanieur perpétuel de ses propres textes, « sans plan et sans méthode arrêtée », M. Alkan l'aîné, s'écriait : « Il faudrait un volume entier et non quelques colonnes pour faire l'historique de ces quatre volumes in-12, pour raconter les vicissitudes qu'ils ont éprouvées, les changements, les métamorphoses que l'auteur leur a fait subir successivement. Nous y avons consacré quatorze années pleines et entières de notre existence. Que de travaux, que de démarches chez les artistes, que de tribulations, mon Dieu ! — Ces quatre volumes inédits sont venus se joindre au *Musée de sculpture* pour achever la ruine de leur malheureux auteur... »

Pour le second volume de son *Manuel*, M. de Clarac avait fait graver, toujours à ses frais, un alphabet étrusque et un alphabet ponctué afin de représenter toutes les lettres qui se trouvent sur les vases étrusques et sur les pierres gra-

vées; et les épreuves de ce volume avaient été revues par M. Dubois, sous-conservateur des Antiques, très versé dans la glyptographie et la dactyliographie, et qui mourut quelques jours avant M. de Clarac. Nous l'avons connu, ce M. Dubois, qui n'était guère d'humeur plus accommodante que celle de son maître. Il avait le verbe très drôle et la dent très dure, et son manque de respect remontait parfois, — Dieu lui pardonne, — jusqu'à M. de Cailleux. Pour jouer pièce à ses confrères les archéologues, on le savait homme à imaginer les plus singulières supercheries, et c'est lui qui leva ce lièvre dont tout le monde antiquaire fut si vivement ému, d'une lame en plomb trouvée à l'intérieur d'une statue de bronze, et qui donnait le nom de son sculpteur.

Voici d'ailleurs le récit de l'aventure, tel que l'a résumé M. Alkan : « Le Musée royal avait acheté, en 1835, du savant antiquaire M. F. Millingen, une statue d'Apollon Philésius, trouvée près de Livourne. Malgré tous les soins que l'on prit de cette jolie statue depuis son acquisition, on aperçut des traces d'oxydation. En 1842, M. le directeur des Musées royaux prit le sage parti de faire vider cette statue. Comme M. le comte de Clarac était à la campagne, ce soin fut confié à M. J.-J. Dubois, sous-conservateur du musée des Antiques, qui s'adjoignit M. Laitié, sculpteur, et d'habiles ouvriers. Cette statue avait longtemps séjourné dans la mer ; on en retira naturellement du sable ; mais bientôt il en sortit une lame de plomb, couverte d'oxyde, car c'est cette lame qui faisait tout le procès chimique à la statue d'Apollon. Sur cette lame de plomb, sous une épaisse couche de poterie, la sagacité de M. Dubois sut bientôt découvrir le nom de l'artiste qui a trouvé ce moyen ingénieux de passer à la postérité, car on sait que, dans les temps anciens, il était défendu aux artistes d'inscrire leurs noms sur leurs ouvrages. »

M. de Clarac ne manqua pas de s'occuper d'un incident étrange qui touchait de si près sa conservation des Antiques, et en mai 1834 (?) il faisait imprimer chez Vinchon la brochure de 16 pages intitulée : « Sur une inscription gravée sur une lame de plomb trouvée dans une statue en bronze du Musée du Louvre, et sur les signatures inscrites par les artistes grecs sur leurs ouvrages. »

Rien d'ailleurs de ce qui touchait à l'archéologie ne lui était indifférent, et le vieux Paris ne lui était guère moins cher que l'antique Athènes ; c'est ainsi qu'il avait fourni l'article sur Saint-Germain-l'Auxerrois à la belle publication de l'un de ses meilleurs amis, l'un de vos anciens confrères, et que j'ai encore eu l'honneur d'approcher dans l'un des premiers jurys de peinture que j'aie fréquentés en nos Salons annuels : *Souvenirs du vieux Paris ; exemples d'architecture de temps et de style divers. Trente vues dessinées d'après nature, par le comte Turpin de Crissé, membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts. Dédié au duc de Bordeaux. Avec des notices historiques et descriptives*, par Mme la princesse de Craon, Mme la comtesse de Meulan et par MM. de Beau-

chesne, Castellane, de Clarac, de Courchamps, de Laporte, de Lasalle, de Pastoret, Quatremère de Quincy, Raoul-Rochette, de Rességuier, Revoil, du Sommerard et de Vimeux. Il existe de ce premier recueil in-folio deux éditions, l'une de 1835, l'autre de 1837.

On peut dire que l'œuvre de M. de Clarac était accomplie — sauf cette grande publication qui le dévora jusqu'à la fin, comme le vautour Prométhée — quand l'Académie des Beaux-Arts eut à cœur de couronner cette œuvre, en appelant parmi ses membres celui qui avait tant fait pour le noble art de la sculpture. Il fut élu académicien le 26 mai 1838, et le roi, quatre jours plus tard, approuvait l'élection. Il succédait dans votre compagnie, Messieurs, à un aimable amateur, dessinateur habile de paysages, et qui nous a laissé un beau livre sur Fontainebleau, Antoine-Laurent Castellan, né à Montpellier le 1er février 1772, mort le 2 avril 1838; celui-ci appartenait à votre Académie depuis le 6 avril 1816. — M. de Clarac, après avoir joui huit ans seulement d'une confraternité qui lui avait été un grand orgueil et un grand réconfort, laissait sa place parmi vous, Messieurs, à M. le baron Taylor, un homme de la même trempe et de la même génération vigoureuse, laborieuse et entreprenante et qui sut, Dieu merci, garder trente-deux ans ce même siège, pour représenter dans votre société, après les études sévères et quasi abstraites de l'art antique, le respect de nos monuments nationaux et des reliques trop longtemps et trop injustement dédaignées des arts du moyen âge et de la Renaissance.

Je n'ai vu de près M. de Clarac que trois ou quatre fois, les jours où les besoins de son service ou de ses études appelaient impérieusement dans les bureaux du Louvre le conservateur de la sculpture antique et moderne. Les conservateurs de ce temps-là n'avaient point de cabinet administratif dans le Musée, et si M. Granet avait pied dans le palais, ce n'était point comme conservateur de la peinture, mais à titre d'artiste gratifié d'un atelier. D'ailleurs dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, l'autorité des musées royaux et leurs relations avec le public étaient toutes concentrées dans les mains du directeur, M. de Cailleux, exclusivement préoccupé de la grande œuvre du Musée de Versailles. Les catalogues du Louvre, quand catalogue il y avait, — je parle de la peinture et des dessins, — se rédigeaient, comme besogne de bureau, par les employés de l'administration, sous la responsabilité, l'initiative et le contrôle du directeur, et c'est ainsi que lorsqu'un heureux mouvement d'études et de curiosité, manifesté par certaines publications du dehors, amena vers 1847 M. de Cailleux à la refonte érudite du catalogue de la peinture, il chargea non pas M. Granet, mais M. Eud. Soulié que vous avez connu, depuis, conservateur de Versailles, et qui n'était alors que simple commis d'une classe supérieure à la mienne, de relever les signatures et les dates ins-

crites sur les tableaux, et de chercher les origines et l'histoire de chaque œuvre soit dans les anciens inventaires, soit dans les guides, soit dans les biographies, — point de départ de ces excellents livrets de M. Villot et de M. Reiset, qui ont depuis servi de modèles aux catalogues de la province et de l'étranger.

M. de Clarac et M. Granet ne nous apparaissaient donc que fort rarement au Louvre, et je n'ai pu garder qu'un souvenir fugace du premier, soit quand nous le voyions allant et venant à travers la grande cour de ce palais, dont les salles basses étaient son domaine, soit alors qu'il cédait à son habitude italienne de la sieste dans le fauteuil de notre chef de bureau. Je me rappelle pourtant sa taille moyenne et robuste, et sa tête solide et carrée à la chevelure bien plantée et encore abondante. Quant à M. Granet, il venait coiffé de sa calotte légendaire, s'asseoir, une fois par mois, devant le poêle de notre rez-de-chaussée de la cour du Sphinx, et y devisait un moment avec sa bonhomie accoutumée. C'est tout ce qui me reste en mémoire de ces deux personnages illustres, à moi l'un des derniers survivants de l'ancienne administration des Musées. Mais nous savions que M. de Clarac poursuivait chez lui avec une persévérance indomptable, l'immense publication du *Musée de Sculpture*, et son ombre fidèle, le bon petit M. Texier, ne nous laissait rien ignorer de l'activité de son maître. M. de Clarac ne devait point d'ailleurs tarder à disparaître, car il mourut le 20 janvier 1847. Trois jours après, le personnel du Louvre était appelé à sa cérémonie funèbre. Je me souviens que c'est dans l'étroit escalier qui montait à l'appartement modeste de cet infatigable travailleur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, que je rencontrai pour la première fois notre cher confrère M. le comte de Nieuwerkerke, le futur directeur des Musées. Celui-ci devait plus tard, en 1854, commander pour le Louvre au sculpteur A. Arnaud le buste de son vieil ami et le placer sur l'une des cheminées du Musée Charles X, non loin du buste de Visconti, que M. de Clarac n'avait jamais cessé d'exalter comme le premier et le modèle des antiquaires de l'Europe, et dont il avait continué et amplifié les beaux classements et les savants catalogues. M. de Nieuwerkerke fit mieux encore. Dans les dernières années de sa surintendance, il attacha à la conservation des Antiques du Louvre un jeune archéologue de bon œil et de bon jugement, plein d'ardeur et de science et qui appartenait à la famille de M. de Clarac, M. Héron de Villefosse.

Vous savez ce qu'il est devenu ; il est aujourd'hui l'un de vos confrères dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a su rendre au Louvre de si vaillants services par son intuition solide et pénétrante des choses de goût, par son esprit sûr et bien ordonné, par ses travaux déjà nombreux, par son amour héréditaire de la maison qu'il a protégée aux côtés de notre cher Barbet de Jouy durant la Commune ; il a su, au dehors, se faire estimer si haut parmi ses con-

frères en recherches, par son savoir spécial d'épigraphiste, et cette curiosité si précieuse et communicative, *de omni re scibili,* en ce qui touche le cadre très large de l'archéologie, que le voilà, quarante ans après la mort de M. de Clarac, occupant à bon droit et à l'appel de tous, le fauteuil de conservateur des Antiques qu'on a illustré dans sa famille, et ce n'est pas lui qui laissera dépérir cette mémoire vénérée.

A défaut de M. de Villefosse, que vos usages ne permettent pas, et je le regrette, d'aller chercher dans l'Académie voisine pour vous raconter la vie si pleine d'œuvres de ce parent, dont il prolonge au Louvre les traditions, j'ai là assis près de moi, Messieurs, un de nos chers confrères, M. Heuzey, qui eût pu vous parler de M. de Clarac avec une bien autre compétence que la mienne. M. de Clarac ne m'appartient à moi, très ignorant et très indigne, que par la filiation de nos sièges, mais à M. Heuzey est échu, au Louvre, l'un des départements du vaste empire que M. de Clarac tint jadis entre ses mains, et vous savez avec quelle érudition brillante, ingénieuse et nouvelle notre confrère gouverne aujourd'hui ce département. Je dis vaste empire ; sous M. de Clarac, il ne l'était pas autant que de nos jours, où il s'est fort étendu par le grossissement des séries anciennes, et par des conquêtes de provinces alors entièrement inconnues et que nous ont values les fouilles merveilleuses non seulement sous la vieille Grèce, mais dans les sables d'Asie et d'Afrique et jusque dans les forêts d'Amérique. Force a bien été de partager cet immense domaine quasi sans bornes et qui s'accroît et s'accroîtra désormais à chaque heure et qu'on ne peut plus parcourir qu'en épelant chaque matin une langue nouvelle, un alphabet nouveau, domaine auquel n'eût pu suffire ni M. de Clarac, malgré ses larges épaules, ni pas un de sa taille.

Nos jeunes conservateurs du Louvre ont matière à ajouter de beaux volumes au *Musée de sculpture antique et moderne* de M. de Clarac ; mais ils ne doivent jamais le laisser oublier. Ce Clarac c'est l'ancêtre, c'est le pionnier des travaux formidables, celui qui a appris au Louvre comment un passionné du beau et de la gloire peut à la science qu'il adore et à la sainte maison dans laquelle il s'est incarné, sacrifier sa vie, ses veilles sans repos, et l'héritage de ses aïeux et jusqu'au pain de ses derniers jours.

CHAPITRE II

LES PORTRAITS D'ARTISTES AU LOUVRE

Voilà encore l'un de mes rêves réalisé. J'aurais mauvaise grâce à ne pas féliciter celui qui m'a fait cette surprise. Car, pour si facile qu'en parût à distance la réussite, je sais pertinemment qu'elle n'était pas tant commode, et qu'elle avait arrêté plusieurs. Cette inquiétude, on vient de le voir, n'était pas très fondée; un bon coup de collier a suffi pour passer le gué; et maintenant il ne faut que se rendre compte de ce qu'on a voulu faire pour mener logiquement la chose à sa meilleure fin.

Le jour où M. Castagnary fut appelé à la Direction des Beaux-Arts, ce jour-là même, peut-être bien dès la veille, il annonçait à ses amis et au public et répétait dans son discours d'installation solennelle, qu'il allait consacrer l'un des salons du Louvre à une réunion de portraits d'artistes. C'était son idée favorite, et qu'il entendait faire aboutir et sans broncher. Pour l'exécution, il a été rapide et tenace, et je l'en loue. Il a sagement fait, sans s'en douter peut-être, de se lier lui-même par un rapport public au Ministre. Il brûlait ses vaisseaux, et quels que fussent les obstacles, il était tenu d'aller jusqu'au bout. Je répète que les menues difficultés étaient plus complexes qu'il ne le savait lui-même, mais un nouveau venu, arrivant avec une autorité toute fraîche, et ne connaissant point les petites chausses-trapes, peut agir plus librement et écarter gaillardement les chicanes de détail. J'ai trouvé même un moment qu'il prenait trop conseils de ci et de là, n'étant pas à l'avance disposé à les suivre. Il éprouvera plus tard que dans l'Administration qu'il gouverne, il est excellent de prendre l'avis de certains conseillers isolés, dont la sagesse et l'expérience personnelles peuvent être profitables et lumineuses ; mais qu'il se garde de soumettre, sauf dans les cas inévitables, les affaires qui lui sont à cœur, aux discussions des comités et commissions dont l'esprit se brouille naturellement par le nombre même et les tatillonneries de leurs membres et n'aboutissent qu'à des réponses mal digérées, confuses et dissolvantes, embarrassées et embarrassantes. Je l'ai fort senti moi-même, jadis, pour ma part, alors qu'il était question de l'Académie nationale des artistes français, ou du Prix du Salon, ou de certains travaux du Panthéon. Toute bonne résolution, pour garder son sens et son unité, doit se produire comme un coup d'État ; un bon administrateur doit rester secret dans la combinaison et dans les apprêts définitifs de l'œuvre qu'il médite.

Mais il faut méditer et mûrir chaque œuvre avec grande prévoyance; s'assurer d'abord qu'elle est bonne, puis faisable. Autrement le moindre accroc dans le détail la peut faire culbuter. C'est ainsi que faillit être écrasée dans l'œuf la réforme de l'École des Beaux-Arts en 1863, pour quelques inattentions de chef de bureau dans les formules du programme. M. Ant. Proust n'avait sans doute pas suffisamment combiné les raisons et les suites de son attaque aux ateliers de la même École quand il tenta de s'en prendre à eux, et dut battre en retraite. Je dis cela pour certains mauvais bruits qui avaient couru, et auxquels, Dieu merci, je ne vois point donner suite, touchant des projets d'attribution nouvelle de la Grande Galerie et de déplacement de l'École française. Je parle en toute sincérité et non sans intérêt pour celui à qui on les prête : l'administrateur qui transposerait dans le Louvre l'ordonnance chronologique des écoles, nous couvrirait de confusion aux yeux de l'Europe artiste, et s'il détruisait ce chef-d'œuvre prodigieux du salon des Sept-Cheminées, cette glorification superbe et vraiment grandiose du caractère si mâle et si robuste de notre école du commencement du siècle, lui-même, le mal accompli, se jugerait criminel. Il y a, d'ici là, autre chose à faire au Louvre. Quant à la commission qu'a nommée M. Castagnary pour son salon ou sa galerie de portraits d'artistes, et dont il pouvait si bien se passer, en réservant sa libre initiative, le plus précieux apanage et le premier honneur d'un Directeur des Beaux-Arts, elle lui a déjà créé et lui créera encore des embarras fort gratuits. Qu'il se souvienne bien que ce n'est jamais par trop d'initiative que les Directeurs périssent ; le public et les artistes leur savent gré de leur activité et de leur audace ; mais il importe absolument que leurs entreprises soient mesurées au bon sens des choses, et qu'elles se comprennent d'emblée, en leur ensemble, et qu'elles flottent pour bien dire dans l'air, dans l'opinion courante, n'ayant nul besoin d'être si nouvelles dans leur invention.

Ainsi voilà son Salon de portraits d'artistes au Louvre. Tout le monde y avait pensé depuis un tiers de siècle. Lui-même, en son rapport au Ministre, explique loyalement comment « dans ces trente dernières années, le regret (qu'une institution analogue à celle des Offices de Florence, permettant de recueillir et rassembler nos propres richesses, n'ait pas été depuis longtemps créée au musée du Louvre), ce regret a pris la forme d'un véritable mouvement d'opinion. Les critiques d'art sont entrés en campagne, et à plusieurs reprises l'administration a paru sur le point d'accueillir un vœu qui ne rencontrait point d'adversaires. » — Rien de plus vrai, et qu'il me soit permis d'ajouter mon témoignage à celui de M. Castagnary. Déjà dans mon *Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, sur l'administration des arts, depuis le 23 décembre 1873, jusqu'au 1er janvier 1878,* je racontais les titres fort anciens de cette idée courante, et qui, pour cause, m'était bien familière ; je n'avais qu'à retranscrire ma lettre du 17 juin 1876 à M. le Rédacteur en chef de la *Chronique des Arts :*

« Monsieur le Rédacteur en chef, le portrait de J.-P. Laurens, destiné à la galerie des Offices, fait naître en même temps et bien naturellement chez deux esprits distingués, MM. Lechevallier-Chevignard (*la Chronique des Arts*) et Olivier Merson (*le Monde illustré*), la pensée de la création au Louvre d'une collection des portraits de nos artistes nationaux analogue à celle de Florence, et tous deux me font l'honneur de m'appeler à leur aide.

« Il y a treize ou quatorze ans, je crus cette idée bien près de son exécution ; je l'avais proposée à M. le comte de Nieuwerkerke, et M. le Directeur général des Musées parut un moment ne pas la désapprouver. C'est pourquoi en publiant, en 1853, la première livraison de mes *Portraits inédits d'artistes français*, je m'aventurai à l'expliquer et à la motiver fort longuement dans les pages 11-13 du volume. Je vous envoie cet extrait qui n'est après tout qu'une pièce à l'appui de la proposition de MM Lechevallier-Chevignard et Merson. Je ne puis que me joindre à eux pour souhaiter la réalisation de leur projet toujours praticable au Louvre dans les salles mêmes où je l'avais rêvé, et pour le recommander instamment à M. le Directeur des Musées nationaux.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

« Ph. de Chennevières. »

Et la *Chronique des Arts*, en appuyant d'ailleurs chaleureusement le projet, reproduisait l'extrait suivant de mes *Portraits inédits d'artistes français :*

« Aussi le Louvre comptera-t-il parmi ses bonnes journées celle où M. le comte de Nieuwerkerke montrera au public, comme il l'a résolu, rassemblée dans les salles contiguës au Musée des Souverains, une suite sérieuse et digne de notre école, des portraits d'artistes de la nation française. Or, pour remplir ces salles encombrées aujourd'hui par un triste mélange d'œuvres secondaires, dont le voisinage dépare et gêne les chefs-d'œuvre de son Musée royal et impérial, M. de Nieuwerkerke n'aura qu'à étendre la main et à prendre dans son Louvre : Jean de Bologne, peint par Bassan ; Nicolas Poussin, par lui-même ; Lebrun, par lui-même ou par Largillière ; Lesueur, par lui-même, dans le tableau de la *Réunion d'artistes*, attribué longtemps à Vouet ; Mignard, soit peint par lui-même derrière saint Luc peignant la Vierge, soit peint par Rigaud ; Mansard, peint par Rigaud ; Pierre Puget, par son fils François ; Dufresnoy, par Lebrun ; Seb. Bourdon, par lui-même ; les frères Beaubrun, par Lambert, en 1675 ; Mansard et Perrault, par Ph. de Champaigne ; Samuel Bernard, par Louis Ferdinand ; Michel Corneille, par Vanloo; Desportes par lui-même ; Jeaurat et Greuze, par ce dernier; Joseph Vernet et Hubert Robert, par Mme Lebrun, dont on a la encore deux portraits par elle-même ; Ozanne, le dessinateur de marine, peint par lui-même. Si, comme aux Offices, on veut mêler la peinture au pastel à la peinture à l'huile, le Musée des dessins fournira à cette série : les portraits de

Girardon et De Cotte, par Vivien ; ceux de Latour, de Dumont le Romain et de Chardin, par Latour ; deux fois Chardin, par lui-même ; Laurent Cars, par Perronneau ; Natoire et Boucher, par Lundberg ; Dumont le Romain, par Roslin ; Bachelier, Pajou, Vincent et Beaufort, par Mme Guyard, sans compter les miniatures et les dessins de toutes sortes.

« A Versailles, M. le Directeur général trouvera : un très beau Simon Vouet, peint, dit-on, par lui-même ; J. Bourdon, peintre sur verre, par son fils Sébastien ; Simon Guillain, par Noël Coypel ; Jacques Lemercier, par un contemporain inconnu ; Henri de Mauperché, par Ph. Vignon ; Jacques Sarrazin, attribué à Jean Lemaire ; Séb. Bourdon, par lui-même ; Louis Testelin, par Ch. Lebrun ; Martin de Charmois, par Séb. Bourdon ; Jean Nocret, par Ch. Nocret, son fils ; Louis Lerambert, par Alexis-Simon Belle ; Gaspard de Marsy, par Jac. Carré ; Lenostre, par Carle Maratte ; Girardon, Sébastien Leclerc, Antoine Coypel, tableaux du temps ; Coysevox, par Gilles Allou ; Nicolas Coustou par Legros ; Charles de la Fosse, par André Bouys ; Michel Corneille, par Rob. Tournières ; J. Jouvenet, par J. Tortebat ; Elisabeth-Sophie Cheron, par elle-même ; Cl. Guy Hallé, par J. Legros ; Jacques Autreau, Hyacinthe Rigaud, Nicolas de Largillière, André Bouys, Jacques Lajoue, par eux-mêmes ; Nattier et sa famille ; J.-B. Martin ; Rob. Le Lorrain et Edme Bouchardon, par Fr.-Hub. Drouais, le premier en 1714 ; Nic. Vleughels, par Ant. Pesne ; le sculpteur J. Thierry, par Largillière ; Carle Vanloo, soit par lui-même, soit par Louis-Michel Vanloo ; ce Louis-Michel par lui-même, et encore par lui Nic.-Henri Tardieu ; Jacques Gabriel, J.-B.-Fr. de Troy, tableaux du temps ; Rob. Tournières par P. Lesueur ; Soufflot, par Carle Vanloo ; Boucher, par Roslin ; les deux Belle, Nic. Simon Alexis, et le dernier mort en 1806 ; Menageot, par Mme Lebrun ; Van Spaendonck, par Taunay ; Edelinck, Cochin et Coiny, les graveurs ; Gros, Girodet, par eux-mêmes ; Gérard, ébauche de sir Th. Lawrence, etc., etc. ; enfin la distribution des récompenses au Salon de 1824, par M. Heim, tableau qui a été gravé par Jazet. La collection de Versailles a encore, soit dans son magasin, soit dans ses attiques, affublés d'un nom de courtisan ou de celui d'un peintre donné au hasard, quelques portraits d'artistes dont on n'a pu, jusqu'à ce jour, constater bien authentiquement les noms, mais qui, peu à peu, livreront le secret de leur personnage et de leur auteur. La plupart de ceux que je viens d'énumérer plus haut faisaient partie de la série des morceaux de réception exigés de ses membres par l'Académie royale de peinture et de sculpture, et qui furent réunis par la dissolution de cette Académie, à la collection nationale du Louvre.

« Où sont allés les portraits d'académiciens qui manquent au Louvre et à Versailles ? J'estime que si on réunissait à ceux énumérés ci-dessus, les soixante-trois autres qui sont déposés à l'École des Beaux-Arts, dans l'une de ces salles où le public n'a point accès, cet ensemble présenterait non seulement la liste à peu

près complète des morceaux de réception des portraitistes de l'Académie, mais la plus nombreuse et la plus étonnante collection qu'aucun peuple du monde ait jamais pu réunir des figures peintes de ses artistes nationaux. Voici les soixante-trois portraits de l'École des Beaux-Arts :

« Adam l'aîné, par Perronneau ; Adam le jeune, par Aubry ; Allegrain, par Duplessis ; Barrois, par Gueuslain ; Bertin (Nicolas), par Delyen ; Blanchard, par lui-même ; Boullongne (Bon), par Allou ; Brenet, par Vestier ; Buirette, par Benoist ; Buyster, par Vignon ; Cazes, par Aved ; Christophe, par Drouais ; Collin de Vermont, par Roslin ; Corneille (Michel), par Tournières ; Coustou (Guillaume) le jeune, par Drouais ; Coustou jeune, par Delyen ; Coustou, par Legros ; Coypel (Noël-Nicolas), par lui-même ; Coypel (Noël), par lui-même ; Ch.-Ant. Coypel, par lui-même ; Dandré-Bardon, par Roslin ; De Seves, par Gascard ; De Troy, par Belle ; De Troy fils, par Aved ; Doyen par Vestier ; Favannes, par lui-même ; Ferdinand père, par Gascard ; Fremin, par Autreau ; Galloche, par Tocqué ; Girardon, par Revel ; Grimoux, par lui-même ; Hallé, par Aubry ; Houasse, par Tournières ; Hurtrelle, par Hallé ; Jeaurat, par Roslin ; Lagrenée, par Mosnier ; Largillière, par Gueuslain ; Leblanc, par un inconnu ; Leclerc (Sébastien) le fils, par Nonotte ; Lemoyne, par Tocqué ; Lemoyne, travaillant au buste de Louis XV, par un inconnu ; Platte-Montagne, par Ranc ; Mosnier, par Tournières ; Nattier, par Voiriot ; Oudry, par Perronneau ; Paillet, par Delamarre-Richard ; Pierre, par Voiriot ; Regnauldin, par Ferdinand ; Rigaud (H.), par lui-même ; Rigaud, par lui-même ; Servandoni, par lui-même ; Silvestre, par Valade ; Van Clève, par Gobert ; Vanloo (L.-M.), peignant le portrait de son père, par lui-même ; Vanloo (C.), par P. Lesueur ; Vanloo (C.-Amédée), par Mme Guiard ; Vassé, par Aubry ; Verdier, par Ranc ; Vernansal, par Lebouteux ; Vien, par Duplessis ; un peintre inconnu tenant sa palette à la main, par un inconnu ; par un inconnu encore, un peintre ou un dessinateur inconnu que je suppose être Pierre Dulin ; il tient en effet un crayon à la main et est assis devant un bureau sur lequel est placé un livre au dos duquel on lit : *Sacre de Louis XV*. Or, chacun sait que les dessins de cette grande publication officielle dont la chalcographie conserve aujourd'hui les planches gravées, sont de Dulin. — Cette chalcographie du Louvre, que je viens de nommer, possède les planches d'un très grand nombre de ces portraits du palais des Beaux-Arts, comme de ceux du Louvre et de Versailles. Ces planches sont l'œuvre des plus fameux graveurs français du siècle dernier ; elles étaient les morceaux de réception de ces graveurs, comme les tableaux avaient servi à la réception des peintres. M. Gavard a bien fait graver quelques-uns des portraits d'artistes de Versailles dans ses *Galeries historiques*, mais quant à ceux-ci, la plupart sont à refaire ou ne sont pas faits.

« Les soixante-trois portraits de l'École des Beaux-Arts furent *concédés temporairement*, par décision du 8 décembre 1825, et envoyés les 24 décembre 1825 et 23 juin 1826. Si M. le Directeur général des Musées impériaux jugeait qu'en réclamant pour sa collection nationale des artistes français au Louvre, des portraits qui lui appartiennent par ses inventaires, il fût cruel de mettre à nu quelques murailles du Palais des Beaux-Arts, il me semble que dans l'intérêt de ce palais et du public, M. le Directeur général pourrait offrir à l'École des Beaux-Arts une généreuse compensation, et pleine de convenance, en lui prêtant un choix assez large de ces compositions académiques, morceaux de réception des peintres d'histoire et qui, par malheur, sont éparpillés dans le Louvre. Ces intéressantes compositions de peinture historique serviraient là à l'histoire de l'art, aussi bien qu'à l'enseignement. L'échange serait logique, et les deux Palais y gagneraient. »

Et j'ajoutais pour M. Bardoux :

« Si ce projet est resté sans exécution par suite de la répugnance marquée des établissements auxquels les emprunts devaient être faits, à se séparer des beaux portraits qui décorent leurs galeries, je crois qu'il ne serait pas impossible de le reprendre plus tard d'autre manière dans le musée du Luxembourg, le jour où des salles y deviendront disponibles, en y formant un noyau de portraits des artistes contemporains, peints par eux-mêmes, et offerts par eux, sur l'appel de l'administration, comme il se fait pour les Offices de Florence. »

Je n'avais laissé échapper d'ailleurs nulle occasion de ramener sur l'eau ma pauvre idée fixe, car on retrouverait dans les Archives du Louvre la lettre suivante adressée en 1876 à M. Waddington, et que celui-ci avait transmise à M. le Directeur des Musées :

« Paris, le 20 novembre 1876, — Monsieur le Ministre, — vous m'avez fait l'honneur de me dire que l'on s'était plaint parfois à vous que l'administration des musées manquât aux yeux du public d'une certaine apparence d'activité. Peut-être y aurait-il moyen de donner satisfaction à ce sentiment du public, en consacrant certaines salles du Louvre et des autres palais qui relèvent des musées, à des collections nouvelles dont les éléments se trouvent déjà, en tout ou en partie, dans les mains de l'administration du Louvre. Je vous envoie ci-joint deux propositions de ce genre qui ont couru dans la presse, l'une relative à la création d'un groupe de portraits d'artistes français, rappelant celui des artistes de tout pays que vous connaissez aux Offices de Florence, et qui trouverait sa place dans les salles aujourd'hui inoccupées qui faisaient suite au musée des Souverains ; l'autre relative à un musée des costumes nationaux, à un musée ethnographique qui pourrait remplir les salles encore vides du château de Saint-Germain, à côté du musée des antiquités gallo-romaines, et dont j'ai émis l'idée l'autre jour à la cérémonie de l'Union centrale.

« J'ai pu obtenir l'installation au palais de Compiègne des antiquités du Cambodge, et vous m'avez autorisé à faire préparer pour le même palais les moulages des antiquités du Mexique. Je n'étais point là sur le terrain proprement dit de l'administration des musées ; mais au Louvre et à Saint-Germain, il ne m'appartient pas de peser trop directement sur les décisions de cette administration, et je ne puis que vous demander, si toutefois mes deux propositions vous paraissent dignes d'examen, de vouloir bien les transmettre, pour qu'il les puisse étudier, à M. le Directeur des Musées nationaux. La création de ces deux collections distinctes, qui pourraient être installées à peu de frais, — et même celle des portraits d'artistes absolument sans frais, — fournirait un aliment à la curiosité publique, et donnerait un peu plus de vie extérieure, là où vous exprimez le regret de n'en pas voir assez. — Votre respectueux et tout dévoué serviteur. — *Ph. de Chennevières.* »

Mais de même que jadis, en 53, on ne faisait point marcher le Directeur général des Musées plus vite qu'il ne voulait, — en 1876, la crainte de froisser un confrère en ses attributions faisait écarter doucement et puis tomber à vau-l'eau un projet dont ces trop friands gourmets des choses les plus délicates de l'art ne soupçonnaient point l'intérêt aux yeux du public ; ils craignaient d'encombrer le Louvre d'œuvres qui seraient jugées de valeur secondaire si on les comparait aux merveilles choisies des plus grands maîtres; en quoi m'est avis qu'ils ne savaient pas faire les deux parts équitables du raffinement de l'art et de la curiosité publique.

La France a toujours eu un goût singulier pour les collections de portraits. De là la fortune en notre pays, durant cent-cinquante ans, des Fouquet, des Janet, des Corneille de Lyon, des Dumonstier, des Quesnel, des Beaubrun, des Duguernier, etc., de là cette manie des *crayons* et des petits portraits peints qui encombraient de leurs séries les châteaux royaux et ceux des bords de la Loire, et toute maison un peu considérable de la noblesse et du haut clergé. Le bon Henri IV n'en avait-il pas voulu remplir cette galerie du Louvre qu'on a, depuis son incendie en 1661, appelée la galerie d'Apollon? Je ne sache que l'Angleterre qui ait poussé aussi loin que nous cette passion des recueils de portraiture dans les palais de son aristocratie, et qui ait donné pareille importance dans son école aux peintres de portraits. Car bien que chez nous, à partir du milieu du XVIIe siècle, la peinture d'histoire et la décoration des hôtels et monuments aient semblé prendre la première place dans l'application que nous donnions aux talents de nos artistes, le peintre de portraits n'a cessé de jouir dans notre école d'une faveur extraordinaire, et d'y foisonner à ce point que les élèves de nos Rigaud et de nos Largillière ont suffi à fournir de premiers peintres les cours d'Allemagne et d'Espagne, et celles du Nord durant tout le XVIIIe siècle. Dans notre siècle même, aux Salons annuels, le

portrait n'excite-t-il pas, aux dépens des meilleures compositions des peintres, une préférence de curiosité qui tient au double intérêt de l'artiste et du personnage ? On l'a bien vu aux expositions organisées, en ces derniers temps, au profit d'œuvres philanthropiques : l'exhibition des tableaux les plus renommés des anciennes écoles, prêtés par les amateurs dont les cabinets étaient le plus fermés, n'a pu obtenir une attention aussi empressée au Palais de l'École de Beaux-Arts, que le groupement de quelques centaines de portraits « les portraits du siècle », dont l'image était encore vivante dans notre mémoire à tous. J'affirme et j'en ai quelque honte, — que si Versailles n'était pas si loin du Louvre, ce pauvre Louvre, le temple prodigieux des merveilles de l'art universel, ne pèserait pas lourd, dans la fréquentation des foules, devant le palais consacré « à toutes les gloires de la France ». — En 1875, j'eus l'idée de réunir à Paris, au profit de nos écoles de dessin, les chefs-d'œuvre des musées de nos départements. C'eût été comme un autre Louvre, un rassemblement temporaire, une révélation éclatante de richesses inconnues non seulement de Paris, mais de l'Europe entière. Tout était prêt, le choix admirable était fait par la commission de l'Inventaire des richesses d'art de la France. Déjà nous avions les adhésions des musées les mieux pourvus de l'Ouest et du Midi ; de misérables défiances, soufflées traitreusement par la politique, firent avorter ce beau projet. Eh bien, quand trois ans après, nous entreprîmes de convoquer pour l'exposition universelle de 1878, ces mêmes musées de province à une exhibition solennelle de nos portraits nationaux, ceux mêmes qui nous avaient naguères cherché chicane semblèrent ne pouvoir résister à ce nouvel appel qu'ils jugeaient, je ne sais pourquoi, plus patriotique. Les salles du Trocadéro montrèrent pendant quelques mois trop courts, une collection à coup sûr incomparable des chefs-d'œuvre si variés du talent de nos portraitistes, inférieure certainement à la somme d'art pur que les amateurs eussent savourée dans la première en date de nos expositions projetées, mais qui chatouillait mieux l'orgueil de la nation, par son côté de galerie de famille des illustrations françaises. Qu'est-il resté, hélas ! de cette apparition si courte et si gênée ? un bon catalogue et, Dieu merci, une assez nombreuse série de photographies exécutées à la hâte et malgré toutes les entraves, par les Braun.

Une galerie de famille, toute maison qui s'honore doit avoir la sienne ; c'est le respect des ancêtres, c'est le stimulant et l'enseignement des générations à venir. Quant à moi, j'ai toujours cru que toute école d'art se devait de réunir et de conserver pieusement les portraits des maîtres qui ont fait sa gloire et ses traditions : les artistes dans une nation sont une famille supérieure ; et j'imagine que c'est cet instinct de juste orgueil qui avait engagé les membres de l'Académie royale de peinture et sculpture à demander aux portraitistes agréés dans la compagnie d'offrir, comme morceau de réception, les portraits

des membres les plus illustres de l'Académie. Ces portraits il nous sont restés, Dieu merci. Ils avaient, après la révolution, été dispersés dans nos musées nationaux : les plus beaux étaient démeurés au Louvre; d'autres avaient été *prêtés temporairement*, en 1826, pour la décoration de l'École des Beaux-Arts; d'autres enfin avaient été transportés à Versailles lors de la création du Musée historique, pour y tenir leur place au milieu des autres figures historiques des siècles passés. Comme je l'indiquais en 1853, il suffisait d'un coup de baguette pour rassembler tout cela. Ces pauvres portraits d'académiciens, ils avaient jadis habité le Louvre du vivant de l'Académie. Il a fallu plus d'un demi-siècle pour les y faire rentrer; et voilà que ce sont eux qui composent aujourd'hui le fonds, le vrai fonds de cette galerie d'ancêtres que j'avais rêvée pour nos artistes. Ce n'est pas, comme on l'a vu, que les appels manquassent, et celui qui a précédé de deux ans la décision de M. Castagnary, vaut bien par l'importance singulière du personnage, de ne pas être oublié!

M. Turquet, qui fut, avec sa légèreté bien inconsciente en toute chose, le seul de mes successeurs qui m'ait été cruellement nuisible, en quoi ce pauvre personnage à panache, agité et impuissant aux œuvres de sens commun, pouvait paraître fort ingrat, car c'est moi qui lui avais mis le pied à l'étrier dans le monde administratif des arts, en l'appelant, sur sa demande instante, dans nos jurys des salons, — M. Turquet, par une compensation comique, semble s'être appliqué à mettre en œuvre celles de mes entreprises que j'avais laissées inachevées ou fort empêtrées. Trois ans après mon départ de la Direction, il réussissait, malgré lui et en se prenant dans ses propres pièges, à mettre debout cette fameuse Société des artistes français pour laquelle j'avais tant lutté inutilement durant près de vingt ans. Et voilà que quatre ans plus tard, il s'échauffait, lui aussi, d'un beau feu pour organiser au Louvre une collection de portraits d'artistes, sollicitée par moi depuis trente-deux ans.

Le 20 août 1885, il écrivait au Directeur des musées du Louvre : « Je vous ai entretenu, ainsi que M. le conservateur Gruyer, du grand intérêt qu'il y aurait pour le musée du Louvre, à posséder une galerie de portraits d'artistes de toutes les écoles. Je vous prie de vouloir bien me faire connaitre quelles mesures vous avez prises, afin que cette galerie soit organisée au Louvre pour la rentrée du Parlement. — Veuillez agréer, monsieur le Directeur, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments. Le sous-secretaire d'État, *Edmond Turquet.* » — A quoi M. de Ronchaud, dès le surlendemain, répondait dans les formes les plus hiérarchiques, par un long rapport, une fin de non-recevoir du ton le plus narquois, sous son apparente gravité, et qui est en lui-même un couplet de haute comédie : « ..... Je vous ai promis d'étudier cette question avec M. Gruyer qui est aux eaux en ce moment et qui aura l'honneur de vous voir à son retour

pour vous faire part de ses reflexions en ce qui concerne l'organisation de cette galerie dont il a lui-même depuis longtemps l'idée... » — En attendant, venaient les objections de Ronchaud : le Louvre ne possède dans ses propres salles que fort peu de portraits d'artistes ; — l'établissement d'une telle galerie ne peut être que l'œuvre du temps ; celle de Florence n'a pas été formée en un jour ; — les règlements du Louvre n'admettent aujourd'hui nulle œuvre d'artistes vivants, nul portrait de vivant ; — qui commandera ces portraits d'artistes vivants ? le Ministre ou le Directeur des Beaux-arts ? — Le règlement soumet aux délibérations du comité consultatif l'entrée au Louvre de toute œuvre d'art ; — il faut un vote du Parlement pour les fonds d'appropriation du local., etc., etc. — Et ce joli bernement durait cinq pleines pages.

M. Turquet, superficiel et point tenace, fut abasourdi et désarçonné par cette série d'arguments terribles. Je ne vois point que M. Gruyer ait eu à venir à la rescousse de son directeur, ni à proposer d'autres moyens pour l'exécution du projet que lui aussi avait, disait-il, depuis longtemps à cœur. En tout cas le sous-secrétaire d'État n'insista plus et se tint coi. — Après tout cependant, même ceux qui ne goûtaient que médiocrement cette idée et l'ajournaient incessamment, auraient pu se dire que puisqu'elle se produisait et reproduisait avec une périodicité aussi régulière, c'est qu'elle portait en elle-même un certain grain d'intérêt réel, et qu'elle deviendrait quelque jour irrésistible, et qu'il faudrait s'y rendre, et que le mieux était de l'étudier sans retard, et de lui chercher à sa mesure le gîte le plus convenable et de s'en faire le plus d'honneur possible.

On ne peut dire en effet que jusqu'à la dernière heure, l'insistance publique se soit un instant relâchée, car le jour-même où M. Castagnary entrait rue de Valois, un laborieux érudit, M. Henry Jouin, corrigeait la dernière épreuve d'un livre plein de recherches patientes : *Musée de portraits d'artistes, peintres, sculpteurs*, etc., *nés en France ou y ayant vécu, état de 3000 portraits peints, dessinés ou sculptés*, etc., c'est-à-dire fournissait d'avance au Directeur des Beaux-arts, l'indication des collections publiques ou privées où pourrait se ravitailler inépuisablement la galerie projetée dont il devait annoncer sitôt le projet arrêté (1).

(1) Quelle place charmante se ferait dans notre monde des arts, le jeune homme qui s'adonnerait aujourd'hui à l'étude quelque peu approfondie des portraits, dût-il borner son champ d'investigation à l'iconographie française! Je me souviens que dans les dernières années du pauvre Soulié, il était tout disposé à se tourner de ce côté, et je l'y poussais de toutes mes forces. Depuis qu'il avait rédigé son catalogue du Musée de Versailles, et avait dû se familiariser, par ce catalogue et ses publications de Dangeau et de Luynes, avec tant de figures historiques et les signes qui les pouvaient faire reconnaître, il semblait mieux préparé qu'aucun à pareille besogne délicate ; et par son long stage au Louvre, il s'était suffisamment imbu du faire et des caractères divers des maîtres portraitistes. Les langueurs maladives de la fin de sa vie ne lui permirent point cette nouvelle transformation de ses études pour laquelle il fallait, j'en conviens, la

Mais ce qui ne semblait préoccuper personne en tout cela, et qui avait bien son importance, voire son importance capitale, c'était la place, la question de la place ; où trouverait-on, dans le Palais du Louvre, la « galerie » dont tout le monde parlait, pour y réunir cette intéressante série de portraits d'artistes ? En 1853, et plus tard en 1876, je proposais de les rassembler dans les salles alors inoccupées qui faisaient suite au « Musée des souverains ». J'avouerai qu'à l'encontre de ce que l'on vient de faire, mon souci était d'isoler cette collection de portraits des autres salles destinées à l'exhibition des chefs-d'œuvre de peinture des écoles diverses. C'est un chapitre d'histoire patriotique que je voulais voir écrire là, et je me rendais compte que dans cette réunion de portraits, beaucoup, fatalement inégaux par le talent des portraitistes, ne pourraient lutter avec les merveilles choisies des salles voisines, quel que fût leur intérêt pour la curiosité nationale. Chacun ne parlait que de la salle des Offices de Florence ; mais c'était là un dicton de voyageur superficiel, et les deux collections, sans que l'on s'expliquât bien, devaient naître d'une conception entièrement différente. La salle des Offices de Florence est vouée exclusivement aux portraits des peintres de tout pays peints par eux-mêmes ; ainsi l'ont voulu au XVIIe siècle les Léopold, les Ferdinand, les Côme de Medicis, et l'œuvre s'est poursuivie depuis lors dans ce cadre strict et spécial ; mais son étroitesse même lui assurait une qualité supérieure, si les modèles étaient sévèrement choisis, car on était certain à l'avance, l'orgueil aidant, de l'excellence de l'exécution. Cependant les vrais amateurs ne sont pas tous aussi enthousiasmés de cette fameuse salle des Offices, et leur admiration ne s'y rechauffe que devant une trentaine de cadres, dont ils emportent le souvenir aux quatre coins du monde, ayant oublié en route une multitude de figures secondaires. Et qui sait si la faute n'en est pas au trop proche voisinage de ces autres salles où ils viennent de se remplir la mémoire des merveilles du Titien, du Giorgione, du Veronese, de Velasquez et de Rubens ? — Et puis, que voulez-vous ? même à Florence, des portraits, même excellents, ne

pleine ardeur et la vaillante activité de la jeunesse. Mais qu'un jeune curieux zélé, attaché de près ou de loin à la conservation du Musée de Versailles, se pénétrant à fond de la table du Père Lelong et de son supplément par Soliman Lieutaud, et des séries de portraits gravés, classées au cabinet des Estampes, se mette en campagne de musée en musée, de galerie en galerie, de cabinet en cabinet, sans se chercher des armes plus graves ni plus pesantes que la simple mémoire des yeux qui n'est pas la plus rare des mémoires, et un peu d'exactitude minutieuse dans le relèvement des notes, et un bon sens comparatif quelque peu aiguisé par l'exercice, — voilà un homme qui se sera fait, en quelques années, un renom tout à part, une place très enviable, singulière et hors pair dans le bataillon des connaisseurs. Le livre où il aura concentré ses observations, sera le régal et le manuel des curieux, le modèle à suivre pour les érudits des autres nations. Lui-même sera devenu tout à coup l'expert indispensable et autorisé, l'arbitre de cette science si intéressante non seulement pour l'art, mais pour chaque page de notre histoire. N'y a-t-il pas là de quoi tenter l'ambition éveillée d'un fureteur de bonne volonté ?

demandent pas à encombrer une salle depuis le parquet jusqu'à la voussure. Je ne crois pas que dans les salles que je proposais, au Louvre, j'eusse admis plus de deux rangs de portraits superposés; les portraits sont d'essence monotone ; chaque époque a, dans les modes de sa portraiture, des attitudes, des habitudes de pose et de tour de tête, des similitudes de costumes qui forcément se répètent et fatiguent à la longue. Plus la salle que l'on consacre à ces portraits est vaste, plus cette monotonie lasse les yeux, qui ont d'autant plus besoin de pouvoir s'intéresser de près à la variété d'art et à l'étude vivante et expressive de chacun des personnages.

M. Castagnary a prévu lui-même que ces 104 portraits, superposés à perte de vue sur quatre rangs, et dont M. Lafenestre a rédigé le catalogue, pour le jour d'inauguration solennelle par le Président de la République, n'étaient pas le dernier mot de sa création. En même temps qu'il ordonnait l'emménagement provisoire dans le pavillon Denon, il demandait à l'architecte du Louvre deux ou trois projets pour une installation plus élastique et définitive dans les parages du pavillon de Flore. Ces projets ont été remis au Directeur des Beaux-arts, et l'un deux prévoit une quinzaine de chambres, sept de chaque côté, avec une salle un peu plus vaste, ces chambres s'éclairant non par le haut mais par de simples fenêtres; elles auraient, par leur moyenne dimension, l'intimité nécessaire à l'exhibition recueillie d'un choix d'intéressantes figures; à la bonne heure, et cette disposition est préférable à toute ordonnance pompeuse, et mieux faite pour mettre en valeur l'attrait très personnel d'une telle collection historique. Et quand M. Castagnary possédera ces salles, et y aura transporté et distribué, dans leur ordre chronologique, la série d'images de ses artistes, — ajoutant à ce qu'il possède une centaine seulement de têtes nouvelles, — complétant autant que possible cette série par les représentations des figures qui tiennent le plus de place dans l'histoire de notre école nationale, — les obtenant, au besoin, par échange, de nos musées de province, ou par acquisition, des cabinets de nos amateurs, et dans les ventes publiques, — ne craignant point, pour avoir le portrait de Le Sueur, de détacher des salles du Louvre le tableau d'une « réunion d'artistes », où il s'est peint lui-même en sa jeunesse au milieu des amis de M. de Chambray ; — et où ai-je donc vu, — n'est-ce pas à Versailles ? une superbe ébauche de tête de Gérard par Thomas Lawrence, — et un amusant portrait de Mme de Mirbel par Champmartin? (1) — quand M. Castagnary aura là-bas,

(1) On retrouverait certainement dans ce même Versailles un portrait de J. Restout, rencontré par moi, il y a belles années, chez Blaisot, et acheté à un prix minime pour les musées impériaux. C'est, je crois, le J. Restout qui a été gravé dans la *Galerie française;* que si ce Restout ne suffisait pas, on trouverait du même peintre une autre effigie de plus grande importance. Je veux parler du portrait d'apparat qu'avait crayonné de lui Maurice Quentin de la Tour, pour l'un de ses morceaux de réception. Les deux pastels fameux de Restout et de Dumont le Romain se voyaient jadis, en assez fâcheux

au bout du Louvre, ses vraies salles, logiques et spéciales, et les 200 portraits formant un corps bien solide; alors il pourra, mais alors seulement dormir en paix. Il ne craindra plus la dispersion d'une œuvre savamment agglomérée, où les lacunes ne seront plus apparentes, et ces vilains retours offensifs et jaloux, tels que les connut ce pauvre Musée des souverains que je regrette encore, et qui avait, lui aussi, son intérêt bien français, et dont il eût fallu seulement, pour un temps, dissimuler certaines pièces trop voyantes, sans jamais, jamais l'éparpiller et anéantir; c'était déjà trop, dans un siècle, d'avoir renvoyé aux quatre vents du ciel le généreux musée des monuments français, — bien que des meilleures pièces de celui-ci soit sorti notre musée d'Angoulême. Que voulez-vous? j'ai en horreur la démolition de toute œuvre qui chante la gloire de mon pays.

C'est, à coup sûr, une grosse affaire et un grand honneur que de doter le Louvre d'une collection nouvelle, et cela ne va jamais, je l'ai dit, sans difficultés. La première, brutale comme un chiffre, se présente inévitablement sous la forme de dépenses d'architecte; en aucun temps, ces dépenses ne sont minces, dès qu'il s'agit d'appareiller une salle neuve ou renouvelée aux anciennes magnificences du Palais. Les architectes, ici plus qu'ailleurs, ont l'habitude de faire grand et somptueux. Impossible sur ce chapitre de leur faire entendre raison. Point de budget prévu, et prévu grassement, et voté sur longs rapports, point de salle nouvelle; ajoutez les lenteurs de n'importe quel architecte, qui ne saurait, pour peu qu'il touche à un mur du Louvre, ne pas se piquer de génie; et M. Castagnary, même avec le meilleur rapporteur du budget, en avait pour le moins deux bonnes années d'attente; une impatience fort naturelle l'a pris. Il s'est contenté de la salle la plus obscure du Louvre, qui en était du moins l'une des plus vastes. Cette grande salle du pavillon Denon était à ce moment parée de larges toiles décoratives qui reliaient, dans la série historique de l'école française, le XVIIe au XVIIIe siècle. Il s'est trouvé qu'en somme à cette vaste salle venait aboutir la galerie de Poussin, de Le Sueur et de Claude, et aussi celle de Watteau, de Boucher et de Chardin, et par surcroît, la nouvelle grande galerie des chefs-d'œuvre du XIXe siècle, David, Ingres, Delacroix; c'est-à-dire qu'elle regardait à la fois par ses baies, les trois siècles de notre école française. En quoi le hasard se montrait ingénieux. Autre chance heureuse : le Directeur, en faisant rentrer subitement au Louvre une cinquantaine des 63 portraits prêtés à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1825; — plus une quinzaine du Musée de Versailles; — en y ajoutant une trentaine de portraits disséminés dans les salles diverses de ce même Louvre, — arrivait à réunir une centaine de cadres, suffisant tout juste à

état, dans les magasins du Louvre; mais si détériorés qu'ils soient par le temps et l'abandon, j'imagine qu'un adroit pastelliste, — et il n'en manque pas dans notre temps, les pourrait remettre en état de figurer dans la série de nos portraits d'artistes

remplir la salle par lui désignée. Et pas l'ombre d'une dépense à prévoir ! pas un sou à demander au budget ! D'anciens tableaux étaient dépendus ; d'autres anciens tableaux étaient appendus à leur place. Ce n'était pas, paraît-il, plus difficile que cela. M. de Tauzia s'est servi, de son mieux et avec son goût ordinaire, de ce qu'on lui avait mis dans la main. Il n'a pu faire que la salle fût très claire; il n'a pu faire que l'ensemble ne présentât, — j'ai dit pourquoi, — un aspect un peu monotone. Une si grave assemblée de figures masculines alignées et immobilisées dans leurs cadres d'égale mesure, ne porte point à la gaieté; comme on dit sur les boulevards : « Cela manque un peu de femmes » ; les deux jolis minois de Sophie Cheron et de Mme Lebrun, et les deux honnêtes visages de Mme Vien et de Mme Haudebourt-Lescot ne suffisent point à illuminer cet immense salon. On se rend bien compte, même au premier aspect, qu'il y a là à la suite du portrait du Poussin, vingt-cinq ou trente peintures admirables, capables de donner la plus haute idée de notre école de portraitistes, car certaines qualités particulières de notre art, le goût du noble et ingénieux arrangement, la grâce facile et élégante, le sentiment de la haute expression sans étroite manière, imposent à notre portraiture française sa marque bien spéciale, intimement liée au caractère de notre peinture d'histoire, plus soucieuse, elle aussi, de l'élévation, de la délicatesse de la pensée et de la solidité de conception, que du naturalisme plus coloré, mais pesant, de certaines autres écoles renommées.

Ces portraits, rassemblés au Louvre, serviront eux-mêmes d'enseignement à nos portraitistes vivants. Ils leur réapprendront la souplesse et la liberté des attitudes; ils condamneront cette fausse dignité et cette raideur dans les poses qui ont été le malheur et la tare de nos portraitistes modernes durant la première moitié de notre siècle, la gêne des mouvements, la sécheresse glaciale et compassée des expressions, qui, depuis les élèves de David, ont appauvri et aminci notre école, et auxquelles seul a échappé M. Ingres dans le prodigieux portrait de Bertin. Ils retrouveront là cette facile aisance dans l'ordonnance générale de la figure, qui obéit au caractère même du modèle, et se fond avec sa physionomie. C'est la vie, en un mot, que cet ensemble concordant et sans effort du corps, du costume et de la tête; et son principe, — même à travers les transformations de la mode qui ne s'épargne pas la variation, dans le goût de certains gestes et de certains attifements, — son principe a été instinctivement familier, comme la première loi de leur art, à tous ces maîtres et demi-maîtres que vous voyez là, depuis Sébastien Bourdon, Ch. Le Brun, Ferdinand, R. De la Marre, Rigaud, Largillière, De Troy, Tournières, Nocret, Aved, Tocqué, les Vanloo, Ant. Pesne, Perronneau, Duplessis, jusqu'à Greuze, Roslin et Mme Le Brun. Que serait-ce si vous voyiez La Tour ? Je n'ose pas, en vérité, écrire ce que je pense ; mais cette qualité essentielle du portraitiste, l'accord libre et sans façon du personnage avec son ajustement, qualité bien française disparue de notre

école, durant un demi-siècle, sous prétexte de style, ne fallait-il pas, dans les expositions, aller la chercher, il y a vingt ans, à travers des œuvres d'un bien autre mérite et autrement solide et réfléchi que le sien, — je mets ainsi hors de cause certains bustes exquis de Flandrin et de Lehmann, — dans les portraits d'un homme qu'on a bien malmené, mais qui avait cela sans quasi s'en douter, dans les portraits de ce pauvre Edouard Dubufe, le Roslin aux belles étoffes de notre temps, — et aussi dans les quelques toiles qui firent la réputation de Nelly Jacquemart. — Aujourd'hui, Dieu merci, nous avons mieux, et l'école semble avoir retrouvé sa vertu d'autrefois, je veux dire son esprit de vie intelligente, avec les franches portraitures de Baudry, de Bonnat, de Delaunay et de Carolus Duran.

Pour en revenir au grand salon Denon, supposez cette salle isolée des autres galeries convergentes, qui l'écrasent du pur choix de leurs chefs-d'œuvre, on se dira volontiers que ce n'est pas là l'une des moins attrayantes du palais, et qu'en somme ces portraits offrent une somme d'intérêt supérieure à ce qui remplissait ci-devant le pavillon Denon ; qu'une telle création est un bienfait pour le Louvre. Mais il y a là, dans ces peintures inégales et hors de vue, trop de mélange du médiocre avec le bon. Le côté curieux y est trop effacé par le voisinage de l'excellent de l'autre côté de la portière. Transportez ces cadres d'une moyenne inquiétante hors d'un pareil voisinage, et aussitôt la pensée d'où est née la collection nouvelle et le service rendu au Louvre reprennent toute leur valeur et toute leur évidence, et les amateurs les plus difficiles seront les premiers à applaudir des deux mains.

Que chaque chose soit en son lieu, et y croisse favorisée par le temps, la persistance et le bon sens. Personne en notre siècle ne veut continuer personne. C'est l'esprit révolutionnaire de mutabilité perpétuelle, c'est l'esprit de notre époque, ruineux et délétère, ennemi de tout avenir. Par là on n'arrive à rien fonder en notre pays, à rien y élever de grand, à rien pousser, en quelque coin que ce soit de notre administration, à sa suprême et complète hauteur. Charles Blanc, inspiré par M. Thiers, organisa en 1872 et 73, le Musée des Copies. C'était un projet comme un autre ; mais une idée malencontreuse lui vint de de s'emparer, pour son musée, du Palais des Champs-Elysées. Il ne réfléchit point que ce palais est, d'origine et à tout jamais, sans appropriation spéciale, un hall bon à tout, et qu'il faut se dire que là on est toujours à l'auberge, et que cette auberge même discrédite à la longue ses meilleurs locataires. L'Etat ne pouvait l'aliéner que pour quelques semaines ou quelques mois, et il en réclamerait fatalement l'usage pour la plus prochaine exhibition, ou fête passagère. L'occasion ne se fit pas attendre. J'eus besoin, en 1874, d'une plus vaste étendue de salles pour l'exposition annuelle des artistes vivants plus largement ouverte que les deux précédentes. Je n'hésitai pas. La vraie place du Musée des Copies,

sa place digne et utile n'était point dans ce bazar banal des Champs-Élysées, elle etait à l'École des Beaux-Arts. En quelques jours le transport fut fait, les toiles remplirent les galeries, les salles, les escaliers du palais, à côté des moulages qui semblaient les attendre. Et en effet à l'École des Beaux-Arts, le Musée des Copies a sa raison d'être ; elles y servent de pièces à l'appui des leçons de professeurs de l'histoire de l'art. Qu'est-ce que ces leçons, sinon la description, c'est-à-dire la copie parlée des œuvres magistrales qu'analyse le professeur ? et les copies peintes y expliquent plus visiblement, par leur coloration et leur dessin, les enseignements de l'orateur. Aussi ne me serais-je jamais pardonné de détruire un tel musée, un tel amoncellement de documents qui, bien que rassemblé à la hâte, ne demandait, une fois remis sur son terrain, qu'à se développer sagement, selon les besoins de l'école, et selon un système de modèles à reproduire, que l'on était libre désormais d'étudier sans crainte du lendemain et de poursuivre à loisir. Moulages et copies peintes, voilà le vrai musée de l'École des Beaux-Arts ; voilà celui qu'elle doit accroitre avec ténacité et âpreté, et sans jamais perdre de vue les occasions de l'enrichir. — Certes je comprends qu'il y ait matière à regret, pour les professeurs de cette école, de ne plus voir dans les deux salles de leurs réunions, ce bel assemblage des portraits de leurs devanciers en l'autre siècle, des fondateurs de l'enseignement d'art dans l'ancienne Académie, professeurs, professeurs adjoints, conseillers, recteurs, etc., que l'importance même de leurs fonctions avaient désignés aux choix des peintres pour leurs morceaux de réception. La présence de tels portraits donnait grand air aux délibérations des dignitaires actuels de l'École des Beaux-Arts. Mais, peu à peu, eux-mêmes se consoleront en retrouvant ces mêmes portraits dans une autre réunion plus complète des cadres de même provenance académique, dans une assemblée générale et plénière des grands artistes de la nation. Ils s'en consoleront le jour où ces images de leurs prédécesseurs, qu'ils ne pouvaient prétendre conserver à toujours puisque « prêtées temporairement » elles demeuraient rivées aux inventaires du Louvre — ces images seront remplacées sous leurs yeux, par des copies profitables de chefs-d'œuvre, utiles instruments d'étude, servant d'arguments à la doctrine saine et forte qu'ils ont charge de faire pénétrer dans l'esprit de leurs groupes d'élèves.

Je ne me suis pas bien expliqué pourquoi M. Castagnary avait cru devoir adjoindre aux images de nos artistes français, à côté de Nicolas Poussin et de Pierre Puget, les quelques portraits de Van Dyck et de Rembrandt, du Tintoret, du Guerchin, de Maratte, de Michel-Ange et de Canova. Champaigne passe encore, et même il y va de soi, car le meilleur de ses travaux a été pour la France. A même titre ne sont-ils pas venus là, Martin Desjardins, et Buyster, et Servandoni, et de Lyen ? Et qui s'étonnerait d'y rencontrer Van der Meulen ?

Ils furent de notre Académie royale et le jour où notre Académie les appela à

elle, leur morceau de réception leur fut le meilleur brevet d'artistes français. La légion en est nombreuse de ces associés étrangers des deux siècles passés, naturalisés français par le tableau ou le marbre offerts le jour de leur entrée à l'Académie royale. Dès le jour même où s'organisa la célèbre Compagnie, sur les vingt-six premiers appelés, six nous venaient d'Anvers ou de Bruxelles, et au XVIII[e] siècle l'Italie et la Suède nous adjoignirent tout ce qu'elles avaient de vaillant. Que les portraits de ceux-là soient mêlés à ceux de nos peintres, à merveille et c'est justice. Quant à ceux qui ne nous tiennent pas par ce lien de famille, à quel titre se glisseraient-ils ici ? Prenons garde à une méprise. La salle des Offices fut dans son origine, et restera à jamais un très noble, un superbe caprice d'amateur princier ; rien de plus. Chez nous, l'idée n'est pas la même ; elle est, avant tout, patriotique. Si, par malheur, nous laissant aller à une hospitalité trop ouverte, et qui rendrait méconnaissable le sens de l'œuvre, nous prétendons au cosmopolitisme, nous resterons piteux et misérables, incapables à tout jamais de lutter contre les deux siècles d'acquit de la galerie de Florence. En vérité n'y songeons pas ; c'est déjà bien assez d'avoir à remplir notre cadre national, sans nous noyer dans le vague des autres écoles. Renvoyons bien vite Van Dyck et Rembrandt, le Tintoret et le Guerchin à la grande Galerie. Ne songeons qu'à les remplacer, si possible, par de sûres et suffisantes images de Watteau, de Simon Vouet, de Claude Lorrain, Lenain, Errard, Stella, Bourguignon, Valentin, Van der Meulen, Monnoyer, Coysevox, Lemoine, Desportes, Delafosse, les Boullongne, les Parrocel, Latour, Jac. Callot, J. Pesne et les Audran, en remontant si haut que nous pourrons, vers les Primatice, les Maître Roux et les Nicolo, les J. Cousin, les Freminet, les Clouet et les Dumonstier, ces derniers ayant peint et dessiné tant de portraits qu'il semble difficile à croire qu'ils n'aient pas laissé le leur en quelque portefeuille encore inconnu des curieux ; nous avons bien celui d'Ant. Caron. Je n'entends point d'ailleurs fermer trop rudement la porte aux étrangers modernes qui ont fait à Paris leurs études dans nos ateliers et acquis leur renommée d'artistes dans nos expositions, ou ceux encore que s'est associés notre Académie des Beaux-Arts.

Mais j'ai regretté, pour ma part, que M. Castagnary eût livré un peu trop ouvertement aux chatouilleuses espérances des artistes la seconde question qu'éveillait son projet, la question des vivants. Ne mêlez pas, pour que votre œuvre demeure sérieuse, la querelle des vivants avec le tranquille entretien des morts. Les morts seront peu à peu appelés par vous, selon la fortune des bonnes rencontres ; ils combleront peu à peu les places vides et dans leur ordre historique, dans les salles qui les attendront, là-bas au bout du Louvre. Ils n'entreront pas malgré vous, mais de votre plein gré, et ce sera une fête pour la venue de chacun d'eux. Craignez que pour chacun des vivants ce ne soit une bataille et, qui pis serait, une comédie. Encore une fois, rien de commun ici

avec la pensée et le procédé de Florence. Les Offices désignent à distance, dans les écoles européennes, les quelques peintres notables auxquels ils croient devoir faire appel. S'ils se trompaient, par erreur ou condescendance, sur l'importance réelle que méritent ces peintres entre les artistes de leur nation, qui s'en plaindrait ici? Ce ne serait ni plus ni moins qu'une bonne aubaine pour l'heureux désigné. Tout au plus quelque Florentin serait-il capable de redresser cette erreur ou cette complaisance. Mais à Paris, si vous laissez forcer les portes du Louvre par l'ambitieux trop pressé et sans titres, ce n'est point à la commission choisie par vous que l'on s'en prendra de la camaraderie qui aura fait passer cet intrus; on s'en prendra à vous-même, et vous n'aurez rien gagné à ce paravent. Je vous jure qu'un homme de bonne volonté, à cause même du sentiment de sa responsabilité, est toujours plus capable d'impartialité que la plus honnête commission du monde. Commission et complaisance, voire faiblesse un peu louche, sont quasi synonymes. Et puis cette commission même, fût-elle purement consultative, est-il permis à tout le monde d'en accepter le rôle? Cette commission « chargée de proposer au Ministre les noms des artistes vivants qui, à raison de leur notoriété, pourront être invités à offrir leurs portraits, bustes ou médaillons », y sera-t-il permis à un président de l'Académie des Beaux-Arts, y sera-t-il permis à un président de la Société des Artistes français, de choisir entre leurs confrères, auxquels ils doivent égale protection, égale affection, de désigner les dignes et les indignes, *dignus est*, *indignus est intrare?* Même vos inspecteurs des Beaux-Arts y perdront de leur autorité nécessaire, pouvant passer pour vos porte-paroles. Soyez sûr qu'à vous seul, vous feriez mieux et plus justement que tous vos commissaires assemblés. Dans le poste que vous occupez, sachez que pour peu que vous ouvriez aux choses une oreille attentive, les choses vous parlent d'elles-mêmes et vous crient leurs besoins. Le jour où, en octobre dernier, vous preniez en main l'administration des Beaux-Arts, vous avez dit : « J'arrive ici sans parti pris d'aucune sorte. La gloire de la France est faite du labeur de tous ses artistes; tous les talents, quels qu'ils soient, ont donc droit aux encouragements de l'État, et pour ma part je me propose de les appeler tous, sans m'occuper de savoir de quelle école ils sortent, ni de quelle doctrine ils relèvent. » Voilà le moment et l'occasion de vous montrer fidèle à votre parole. Je me souviens, moi, que le jour où la pensée me vint de combler à Versailles les lacunes laissées, depuis quarante ans, dans les séries des portraits, par les rancunes de l'esprit de parti, je n'eus pas un moment l'idée d'appeler une commission à mon aide. Je dressai ma liste en tout bien, toute conscience, en honnête et indépendant patriote qui fait cas de toutes les grandeurs, sur quelque terrain de littérature, de science et d'art qu'on eût servi la patrie, et m'est avis, sans vanité, que les lacunes dont je parle ne furent point trop mal comblées. — Il vous est plus facile encore de mieux faire, car vous n'avez à vous occuper que d'une

espèce de nos illustres, et les noms de nos artistes vivants vous sont plus familiers qu'à personne ; ils ne sont point d'ailleurs tant nombreux, ceux de qui l'on peut prévoir qu'après leur mort, leurs œuvres entreront d'autorité au Louvre. Êtes-vous sûr qu'en invitant à offrir leur image à la nation, les peintres et les sculpteurs ayant obtenu aux expositions annuelles ou universelles, l'une des médailles d'honneur, vous n'aurez pas déjà atteint bien près de la juste limite? Ces médailles d'honneur sont décernées par le suffrage des artistes, c'est-à-dire par quelque chose ressemblant fort à la plus indiscutable des commissions, la mieux acceptée à l'avance par les manieurs de brosses ou de ciseaux. N'oubliez point que tout artiste, pour suivre fermement sa voie et garder foi dans son propre talent, doit être orgueilleux, c'est-à-dire n'admettre au fond de lui-même que le jugement de ses pairs et rester défiant de toute autre juridiction sur un point aussi chatouilleux que l'appel de son portrait au Louvre. Ajoutez-y, en bonne équité, une dizaine de noms qui ont pu échapper aux jurys distributeurs de ces médailles, en une année particulièrement brillante, — il vous est facile de retrouver les listes des ballottages, — et je vous affirme que vous n'aurez, pour vous faire honneur d'une parfaite impartialité, besoin que d'un bien petit effort de mémoire. — Restent les architectes et les graveurs qui ne sauraient vous fournir eux-mêmes leurs portraits ni sur toile ni en marbre. Ce sera affaire à vous de demander leurs images, si vous le jugez bon, à quelques-uns de leurs amis. — Et si l'on vous répète, au bout de tout cela, que les règlements du Louvre n'admettent point dans les galeries du palais les œuvres d'artistes vivants, vous leur répondrez que dans ces salles écartées, hors du voisinage des anciens maîtres où vous vous proposez d'installer définitivement la collection des portraits d'artistes français, toute liberté vous est rendue, car vous n'avez entendu dérouler là, par ce procédé qu'on appelait jadis « la peinture parlante », que le chapitre le plus vivant, le plus éclatant et le plus attrayant, à tous les yeux, des archives de notre école nationale.

Voilà bien des pages à propos de l'ouverture de la nouvelle salle du Louvre. Je repète une fois encore que cette ouverture m'a réjoui. C'est l'exécution d'un rêve que j'avais regretté de ne pouvoir accomplir moi-même, le jour où, proposant, avec bonnes raisons, au Ministre de reconstituer la Direction des musées nationaux, je m'étais fait une loi de ne point peser sur l'initiative de cette direction. Je n'avais pu agir que par de vagues sollicitations, que des sollicitations contraires avaient entravées ; un plus libre que moi est venu qui, ne se sentant point les mains liées par lui-même, a poussé rondement une entreprise mûre depuis tant et tant d'années. Il a bien fait à mon sens ; mais encore un coup, qu'il ne tienne pas sa tâche pour terminée. Que M. Castagnary veille sur son œuvre, et la couve, et la caresse et l'enrichisse incessamment. Cette œuvre aura pour longtemps besoin de ses soins paternels pour produire son complet et

utile spectacle. Si vous voulez que les enfants grandissent, il faut veiller avec soin sur leurs premiers pas. Toute institution éclose de l'orgueil ou de la curiosité d'une nation ne saurait périr. On l'a bien vu par les expositions : on a eu beau les traîner chez nous, de palais en palais, de déménagement en déménagement, les Salons ont vécu et se sont propagés de peuple à peuple dans toute l'Europe. Ainsi pour la collection des portraits d'artistes au Louvre ; elle pourra être menacée à certaines heures critiques; elle pourra même être dispersée à nouveau ; ne craignez rien : trois ans après sa dispersion elle ressuscitera, et tous ses cadres reprendront d'instinct le chemin du Louvre. Il se trouvera toujours quelqu'un pour rappeler qu'elle a été, et qu'avec raison elle doit être à nouveau, et au Louvre et non ailleurs,— et ceux qui l'auront crue anéantie en seront pour leur fausse joie.

Tant que la France sera, soyons possédés de la folie du Louvre; au Louvre, écrin colossal, trésor des trésors de la patrie, au Louvre appartient de droit tout ce qui peut lui être une richesse, une lumière ou un décor.

CHAPITRE III

LE VICOMTE BOTH DE TAUZIA

Août 1888.

Cette fois, mes amis, nous voilà bien battus de l'aile du corbeau; nous avons perdu celui d'entre nous qui valait le mieux, et savait le mieux, par sa bonne grâce et sa solidité naturelles, s'attacher sans retour ceux qui l'avaient hanté. De celui-là on ne peut dire qu'il ait cherché des amis, encore moins qu'il ait courtisé les puissants : il avait horreur du bruit et de l'intrigue; c'était un stoïque à sa façon que cet aimable compagnon à la libre parole, fine fleur de probité, de droiture simple, de délicatesse et d'honneur, agrémentée de cette avenance gaie et riante, particulière à ceux de son pays de Bordeaux. Sa force était dans sa franchise et sa fierté native ; son charme dans les manières courtoises, dans les sentiments relevés qu'il tenait de son éducation de famille, et qui le maintinrent toujours noblement, quoique avec une fortune des plus étroites, au niveau de familiarité et d'égalité parfaites, presque de protection fraternelle, avec les plus grands noms de sa riche province auxquels l'unissaient ses relations d'enfance.

Laissez-moi, pour mon propre soulagement, laissez-moi vous en parler à l'aise. Aussi bien, dire adieu à Tauzia, c'est pour moi dire adieu à notre vieux palais du

Louvre et parcourir une dernière fois avec lui, comme il nous arrivait si souvent à la fin du jour, après la foule partie, ses galeries et ses corridors. — Certes, le Louvre ne mourra pas avec nous. Bien d'autres générations viendront de conservateurs et de conservateurs-adjoints, qui, pour satisfaire un public enclin à d'autres visées d'art, s'ingénieront à modifier les traditions anciennes et s'inciteront à imaginer des applications nouvelles de la curiosité humaine et de l'érudition. C'est pourquoi, s'il est vrai que la période de M. de Nieuwerkerke ait fait preuve dans l'administration de nos musées, d'une certaine unité, je voudrais, après avoir raconté jadis ce que furent ses deux premiers conservateurs de la peinture, Villot et Reiset, montrer sans trop de hâte et au hasard de la plume et sans compter mes mots, ce que fut Tauzia, le dernier fruit de cette direction.

En 1855, nous préparions l'Exposition Universelle des Beaux-Arts, au bout de l'avenue Montaigne; les jours se précipitaient, la besogne était lourde et compliquée : j'avais à parer à la fois au placement de la peinture et de la sculpture françaises. L'un des attachés à cette exposition dont le personnel avait été, comme d'ordinaire, rassemblé de ci et de là, fort au hasard, s'en vint un jour à moi, me demandant de vouloir bien l'utiliser, car M. de Mercey ne lui avait pas assigné de tâche assez définie. C'était un jeune homme, aux allures simples et de bonne compagnie, très attirant de prime abord, quoique fort réservé, et que je fus enchanté d'embrigader avec moi pour le classement de nos sculptures. Nature fine, élégante et distinguée, de ceux qui sont nés pour commander sans cris ni agitation, bon œil déjà tout préparé d'instinct à sa corvée, en quelques jours il fit notre conquête à tous. C'est de là que date son intimité avec Alfred Arago, qui était chargé des relations de cette exposition avec les commissaires étrangers, pendant que m'incombaient les aménagements de notre école nationale. Je ne tardai pas à savoir que c'était par l'intervention de M. de Nieuwerkerke que Tauzia était entré dans la bizarre cohue qui fonctionnait là. Il était fils d'un ardent royaliste, adjoint à la mairie de Bordeaux, l'un des promoteurs du mouvement de 1814, et à qui cette ville avait donné mission de porter, en Angleterre, au roi Louis XVIII, les clefs de la cité fidèle : Madame la Duchesse d'Angoulême, l'héroïne de Bordeaux en 1815, qui depuis lors n'avait cessé de s'intéresser à la famille de Tauzia, l'avait, dans les dernières années de sa vie, recommandé à la famille d'Armaillé; Louis d'Armaillé, déjà lié avec Léonce de Tauzia, avait en même temps qu'un autre ami, Delarue, fait connaître à Mme la Comtesse d'Armaillé la mère, le grand désir du jeune homme d'être attaché aux Musées. Lui-même en avait fait la demande officielle dès 1852, et le cardinal Donnet l'avait apostillée en 1853. Mme d'Armaillé, parente de Nieuwerkerke, avait prié le directeur général de caser au Louvre son protégé bordelais. M. de Nieuwerkerke avait promis sa bonne volonté, mais en attendant qu'il trouvât le moment favorable pour sa propre maison, il avait obtenu de Mercey qu'il enrolât à l'avenue Montaigne

son futur employé; c'est de cette façon que Tauzia, le compagnon de plaisirs des fils les mieux nés de l'aristocratie de Guyenne et de Périgord, se voyait brusquement, et quasi sans se douter du mélange, le confrère fort dépaysé d'un parent du roi de Lahore, du docteur Tronsin-Dumersan, le futur confident de M. Thiers, voire de gens de pire acabit; mais enfin à travers ces broussailles, il était, par les expositions, comme Clément de Ris et Darcel, sur le grand chemin du Louvre: il ne fallait plus que prendre patience. Nieuwerkerke ne pouvait d'ailleurs qu'être bien disposé envers le descendant d'une famille qui, comme la sienne, était originaire de Hollande, et s'était, comme la sienne, fixée en France au commencement du xviiie siècle, après avoir fourni à son pays l'un de ses grands personnages, Pierre Both, le premier gouverneur de Batavia et des Indes Néerlandaises (1610-1614). On voyait dans la galerie de lord Northwick, un portrait célèbre de P. Both, par Alb. Cuyp. Il y était représenté avec sa femme et un nègre qui tient un parasol; au fond sur la mer, une flotte hollandaise. — Mais comment notre vicomte Both de Tauzia était-il venu à se prendre de goût pour les choses d'art qui devaient remplir et passionner sa vie? Il nous parlait toujours en riant de ses études dans les ateliers de Catrufo et de Tourneux. J'ai interrogé sur ses années de jeunesse la mémoire de son plus fidèle camarade de ce temps-là, L. Delarue, dont le brave cœur, très digne et très haut, a toujours battu à l'unisson du sien. Je n'en sais qu'un autre pour lequel il gardât un égal attachement d'ancienne date, c'était Th. de Lajarte, le musicien érudit que nous connaissons tous, et puis aussi Chabouillet, du cabinet des médailles, que je trouve en décembre 1851, demandant à Nieuwerkerke la permission d'amener son ami de Tauzia, aux fameuses soirées du Louvre. J'entendais aussi revenir souvent, dans leurs causeries avec Delarue, les noms de deux autres camarades, Amédée Hennequin, que ses amis perdirent en 1859; celui-ci était fils de l'ancien et très éloquent député légitimiste, et je l'avais rencontré une fois avec Tauzia, juste assez pour apprécier son « âme élevée, délicate et timide »; l'autre était Destouches, mort en Algérie en 1886 et à qui Gustave Moreau et Delarue avaient fait leurs adieux quelques mois avant. — Pour en revenir à la famille de notre Tauzia, cette famille qui lui avait mis aux veines toutes les délicatesses et la fermeté de son cœur, et à laquelle, avec la plus noble discrétion et le plus absolu désintéressement, il dévoua sa vie entière, — son père renonça naturellement, en 1830, lors du départ de ses princes, aux fonctions que lui avait confiées la Restauration, et mourut quelques années après, ne laissant à sa veuve et à ses deux enfants que les ressources les plus modestes. « C'était un homme d'allures, de sentiments et de goûts distingués, et son fils a bien des fois regretté plus tard la dispersion de la belle bibliothèque paternelle, très littérairement composée. » Il habitait, dès 1830, cette maison au n° 2 de la rue Jean-Goujon, qui pouvait passer alors pour la fin de Paris, car les collégiens de mon âge que l'on menait, quelques années après, prendre leurs ébats dans ce coin mal planté et boueux des

Champs-Élysées, ne voyaient dans ce quartier désert qu'une bordure d'habitations de bien simple apparence, rien qui pût jamais faire prévoir les magnificences d'aujourd'hui. C'est cependant en cette maison qu'aura vécu près de soixante ans, rare bail dans la vie de notre siècle, la famille de notre ami, et qu'ils y auront vécu dans la plus digne et la plus respectable des retraites. « Vous avez connu la mère, me rappelait encore Delarue, femme d'une simplicité évangélique, pleine d'amour et de dévouement pour ses enfants et petits-enfants. — Vous avez aussi connu la sœur, pleine d'affabilité et de droiture, et c'était vraiment quelque chose de consolateur et de rafraîchissant que l'affection entière, dévouée, sans phrases, de ces trois êtres. — Quant à son beau-frère, le commandant d'état-major Lefebvre de Rumfort, c'était un homme instruit, modeste, d'un mérite solide, quelquefois méconnu et qui périt, le seul de son corps, à l'assaut de Sébastopol. » M. de Rumfort avait été lié jadis avec le peintre Pils, et c'est pourquoi Tauzia conserva toujours pour cet habile artiste, le meilleur des hommes, une amitié particulière. — « Tout en gardant son domicile à Paris, la famille faisait de fréquents séjours à Parempuyre (près de Blanquefort), et la première jeunesse de notre ami se passa à Bordeaux, où il fit ses études avec cette facilité méridionale qui n'a rien de pédantesque. Quand il vint à Paris, avec la vague intention de s'y faire une carrière, il crut devoir aller chez Tourneux, et je ne crois pas qu'il y ait couvert beaucoup de toiles. — A cette époque, ajoute Delarue, j'étais membre honoraire d'un atelier libre, dont le titulaire était le fils du compositeur Catrufo. C'était un homme qui avait eu plus que des promesses de talent, mais que l'abus du plaisir avait rendu versatile, paradoxal et assez semblable, quant au fond, au comédien La Rancune du *Roman comique*, bref très dangereux pour des jeunes gens. Il avait un ami, M. de Langalerie, mort conservateur du musée d'Orléans. Langalerie introduisit Tauzia, son cousin, chez Catrufo, et Tauzia fut plus sensible aux agréments de la compagnie qu'aux démonstrations intermittentes du professeur. Il n'avait point perdu son accent méridional. La bonne grâce de son caractère et sa générosité de camarade lui gagnèrent, sans désemparer, le suffrage de tous. Ses rapports étaient d'ailleurs d'une entière sûreté, n'avaient rien de banal et ne s'établissaient de sa part qu'à bon escient. » — Cette bonne grâce, cette générosité, cette sûreté de rapports, ne s'établissant que sans banalité et à bon escient, ce qu'en un mot il avait apporté de Parempuyre et de Bordeaux dans les ateliers romantiques de Tourneux et de Catrufo, où il avait pu d'ailleurs se familiariser avec les noms les plus populaires de nos artistes contemporains, il les gardera toute sa vie, et notre Tauzia, avec « sa facilité aimable dans les *juvenilia* », avec ses délicatesses chatouilleuses d'honneur et de probité, est déjà là tout entier. Mais, Dieu merci, il put encore exercer et façonner son goût à une autre école, et sur un tout autre ordre d'objets d'art. Il était, je l'ai dit, l'intime compagnon du comte L. d'Armaillé. Celui-ci, l'un des

plus fins et des plus expérimentés connaisseurs que son monde ait fournis à la haute curiosité, n'avait point son rival, si ce n'est peut-être du Sommerard, pour dépister et conquérir de belles armes, de beaux bronzes, de superbes candélabres, de brillantes étoffes, des meubles et ustensiles de mobilier incomparables, coffres et bahuts, cadres et miroirs, particulièrement du XVIe au XVIIIe siècle. Il avait le génie de l'échange, dès que son goût s'était lassé et qu'il rencontrait mieux à son caprice chez ses fournisseurs ou les amateurs voisins. On peut dire que, par le renouvellement perpétuel de son cabinet, toutes les belles choses de la curiosité et les plus précieuses qui ont eu cours chez les plus magnifiques collectionneurs de meubles, depuis 1850 jusqu'en 1875, avaient passé par les mains de ce chercheur passionné et inconstant, et dont l'œil était si sûr. Il reconnaissait avec un flair singulier, comme Longpérier pour les antiques, les trucs et les réparations des faussaires et des restaurateurs, et savait rencontrer dans les coins les plus ignorés de Paris, les ouvriers les plus habiles à monter et remettre en état ses trouvailles sur les socles de plus belles matières. Tauzia, initié par lui, avait pris goût à cette chasse au bibelot de bon goût, et la première fois que je fus conduit par notre ami dans son petit appartement de la rue J.-Goujon, je fus étonné d'y voir sur ses murs et ses meubles, mêlés à des souvenirs de famille, nombre d'objets de petite importance, c'est vrai, — ses ressources ne lui permettaient pas mieux, — mais choisis dans tous les genres de la curiosité, chinoiseries, terres cuites, menus bronzes ou biscuits du XVIIIe siècle, avec un discernement qui montrait la finesse native du chercheur. Bientôt, quand se transformera l'objet de ses études et de ses prédilections, il apportera aux peintures et aux dessins, avec ses yeux d'une force si pénétrante, le même don de trier le bon d'avec le médiocre, et d'indiquer les parties restaurées ou vraiment pures dans les œuvres les plus vantées des maîtres.

Il va sans dire que M. de Nieuwerkerke ne me refusa pas d'introduire Tauzia dans le personnel de l'exposition de 1857, alors que, pour les salons annuels, nous prenions possession du palais des Champs-Elysées. Son apprentissage était fait par l'exposition de 1855, et naturellement je le chargeai du placement des sculptures. Ne connaissait-il pas déjà, par 1855, tout ce monde particulier des sculpteurs, les grands et les petits, les méritants et les malcommodes ? Il sut très bien s'entendre avec eux et leurs exigences, décora à merveille cette nef immense du jardin, où les statues s'encadraient pour la première fois dans les massifs d'arbustes et de verdure et les fleurs exposées par la Société d'horticulture ; et il fut désormais, gaiement, allégrement, jusqu'en 1869, l'homme de la sculpture. J'entends encore Artaud, notre garçon de bureau, entre-bâillant la porte de la cabine où nous prenions, loin des visiteurs importuns, ces joyeux déjeuners dont j'ai parlé à propos de Clément de Ris, et disant discrètement à Tauzia, avec son sourire équivoque de guide des étrangers dans les grands

hôtels : « La Vénus que M. le vicomte attendait est arrivée. » Parfois il suppléait, à la peinture, les secrétaires du jury d'admission, et c'est alors qu'il commença à établir, avec les peintres les plus intelligents de notre école, des relations qui devinrent plus intimes encore et tout à fait familières, quand, quelques années plus tard, il me parut juste et convenable de l'appeler, lui le conservateur des peintures du Louvre, parmi les membres de ce jury, où il comptait déjà tant d'amis et qui firent toujours fête à sa bonne humeur, bien qu'il gouaillât volontiers leur indulgence, et ne se fit pas faute, avec sa franchise primesautière et son tempérament de tradition, de railler les contempteurs du dessin, et les plus extravagants entre les jeunes maitres du « plein air ».

C'est le 15 juillet 1858, que Tauzia fut enfin nommé expéditionnaire au Louvre, et au Louvre il appartint durant trente ans et quatre jours. Il n'eut son titre d'attaché aux dessins que le 1er janvier 1861 ; mais il n'avait pas attendu jusque-là pour commencer auprès de M. Reiset cet apprentissage intime, familier, qui devait plus tard en faire le seul digne de succéder à son maitre. Le disciple attentif et délié, avait le goût fin, l'esprit tout préparé à s'attacher aux œuvres des plus pures époques, la mémoire des yeux excellente ; ils s'entendaient à demi-mot, et c'était plaisir de voir comme l'enseignement de l'un entrait dans l'autre, mais lumineusement, sans routine, et par libre persuasion, sans lui rien faire perdre de sa propre initiative. Je n'en veux pour exemple que le volume fameux des dessins de Léonard. Il est certain que M. Reiset s'était senti bien souvent fort gêné dans son instinct par l'attribution traditionnelle de toutes ces études à Léonard. Ce fut toutefois l'élève qui le premier en vint à signaler au maitre les raisons empruntées à je ne sais quels détails de médailles et de blason, et qui lui faisaient restituer la plupart des dessins du volume Vallardi au Pisanello, ne laissant à Léonard qu'un nombre limité de morceaux exquis, — et ce fut là une jolie trouvaille. — Pendant quinze ans, ont-ils assez, de compagnie, M. Reiset et Tauzia, feuilleté et refeuilleté ces trente-six mille dessins du Louvre, qui tous avaient passé déjà à trois reprises successives par les mains de M. Reiset, particulièrement ce coin à surprises et mystères qui provoquait entre eux tant d'hypothèses et de discussions, tant de rappels de souvenirs d'œuvres vues par delà les monts; — je veux parler des primitifs de l'école italienne.

M. de Nieuwerkerke, voyant comme se développait au Louvre cet apprenti conservateur, eut le bon esprit de favoriser Tauzia de quelques missions d'études, qui lui permirent de visiter l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique et la Hollande, et de fouiller à diverses reprises l'Italie dans tous ses coins, dans ses grandes et ses petites villes; je ne parle pas de notre voyage en Espagne avec M. Reiset. En Italie, avec son bon abord et son entrain naturels, il se mit en relation avec tous les conservateurs, et les amateurs et les marchands les plus habiles et les mieux renseignés de Milan, de Venise, de Florence et de Rome.

et ce sont eux qui plus tard le servirent si affablement dans ses négociations pour l'achat et l'entrée en France des tableaux et des fresques dont eux-mêmes lui avaient révélé les bons nids. Personne ne savait mieux, tout en gardant sa tenue porte-respect, leur parler leur langage et deviner leurs détours, et se familiariser avec leur entourage et leurs cachoteries de compères, et de combien on pouvait en rabattre avec eux ; et quand ils venaient à Paris, leur première visite était pour le cabinet de l'aimable homme dont ils savaient la compétence déliée, et il les tenait en haleine pour une acquisition future. Dans ses premières allées et venues à travers l'Italie, il n'avait tout d'abord fréquenté leurs magasins que pour y faire trouvaille, en quelque coin, d'une miniature de haut goût ou d'un joli fragment de panneau ou de bas-relief de son cher xve siècle, pour sa propre collectionnette (1). Mais ce qu'il rapportait en abondance de telles missions, c'étaient des carnets chargés de notes, vrai grimoire à pattes de mouche, dans lequel lui seul se pouvait reconnaître, mais qu'il reconsulta volontiers toute sa vie, car il n'y avait consigné que les observations les plus nettes et les plus précises sur les descriptions et les signatures des tableaux, fresques ou dessins des maîtres, et entre autres tout ce qu'il fallait pour une excellente étude sur les grands miniaturistes italiens du xve siècle. Nous en avons tous griffonné de la sorte au cours de nos tournées, et le destin de ces pauvres carnets est de périr inutiles avec nous en laissant indéchiffrables le meilleur de nos souvenirs, les projets de nos meilleurs travaux. Mais ceux-ci étaient plus précieux que les nôtres, et il les faudra regretter davantage, car ils

(1) Par une certaine dignité particulière au respect de son nom, qui n'aimait pas le marchandage, et par dévouement absolu pour les siens, il avait de bonne heure renoncé à se faire à lui-même une famille. Tout ce qu'il avait et put acquérir, il le consacra à sa sœur, puis à son neveu et à sa nièce qu'il aimait tendrement et sur lesquels il ne cessa de veiller, non comme un oncle, mais comme un frère aîné. Vint un jour où dans leur intérêt il crut devoir se séparer de la charmante collection qu'il s'était faite peu à peu et à petits deniers, au cours de ses voyages d'Italie et chez nos marchands de curiosités de Paris. Ce cabinet de la rue Jean-Goujon, d'où la vue, par delà les massifs des Champs-Élysées, par delà le palais des expositions où il s'était avec nous agité si longtemps, s'étendait vers les Tuileries et les verdures des quais et du Palais-Bourbon, et s'en allait vers les flèches de Sainte-Clotilde et de la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame et de Saint-Sulpice et la coupole du Panthéon, ce cabinet aux fenêtres fleuries, il en avait couvert les murailles d'un choix d'œuvres qu'eussent enviées les plus riches amateurs; je ne me rappelle à distance qu'un fragment en stuc de la chaire de Prato, un groupe d'enfants par le Donatello, une superbe fresque italienne du commencement du xvie siècle, figure assise d'enfant écrivant, des panneaux de cassone de l'école de Florence ou de Ferrare, une énergique petite figure de Saint de Crivelli, des morceaux charmants de l'école de Sienne, un admirable dessin de Pollajuolo, d'adorables petites fresques de Luini, de beaux bronzes florentins, et surtout des pages extrêmement fines et brillantes des miniaturistes les plus habiles de l'Italie et de la France en leur plus belle époque. C'était devenu un trésor dépassant la mesure de ce qu'il se croyait permis de réserver pour le plaisir de ses yeux; son ami d'Armaillé en négocia l'acquisition auprès de sir Richard Wallace; celui-ci en fit expédier à Londres les caisses que l'on crut perdues pendant la traversée, et Yriarte, chargé de cataloguer les collections de sir Richard, doit bien connaître ce joli assemblage formé par un homme de goût.

racontaient toute l'Italie, et tous les secrets des plus fameuses galeries, et bibliothèques à manuscrits et cabinets de dessins de l'Europe. Toutefois, au retour de chacune de ses missions, Tauzia ne manquait pas de rédiger à l'adresse du directeur général des musées, un rapport contenant le plus gros et le plus intéressant de ses remarques, et ses rapports étaient, selon l'usage, classés dans les archives du Louvre. Quand, en 1877, je fondai, à la direction des Beaux-Arts, le *Bulletin des Beaux-Arts*, j'eus l'idée d'y publier les meilleurs rapports de nos missionnaires du Louvre, et tout d'abord je songeai à ceux de Tauzia. Mais aussitôt il se récria avec horreur, déclarant que ses rapports n'étaient nullement faits pour cette publicité, et qu'ils étaient trop incomplets, et qu'il aurait tout à y revoir, et devant la répugnance de l'homme pour la lettre imprimée, il me fallut bien renoncer à mon beau projet.

La première affaire d'importance que M. de Nieuwerkerke confia à l'adresse et aux bonnes façons de gentleman de Tauzia, car ici les secondes étaient pour le moins aussi nécessaires que la première, ce fut d'aller à Milan, en 1867, conclure la négociation entamée par le Louvre, à propos des fresques de Luini, avec les héritiers du duc Antonio Litta Visconti Arese. Tauzia s'en tira tout à son honneur, régla à souhait et au gré de la famille les arrangements pécuniaires, surveilla avec un soin parfait les très délicats emballages et le transport de cette lourde cargaison, et put enfin les remettre à Paris entre les mains du surintendant et de M. Reiset; ils en décorèrent la petite salle, soigneusement aménagée à cette intention par Lefuel, et où nous les voyons encore; c'était une manière d'introduction que devaient présenter là les fresques, d'un caractère plus robuste et un peu fruste, au choix des merveilles du Louvre, réunies dans le Grand Salon. Dix ans plus tard, Tauzia lui-même a pu en donner la description, très brève selon sa manière, dans sa *Notice des tableaux des Écoles d'Italie et d'Espagne;* mais il s'est bien gardé de dire la part qu'il avait eue à leur introduction dans le Louvre.

L'étude et l'amour de l'Italie ont tenu tant de place dans la vie de Tauzia, que je me demande si, sans tenir compte des dates, je ne dois point raconter ici, avant l'heure de sa pleine initiative comme conservateur des peintures, ce qui fut, douze ans plus tard, la suite de cette première acquisition de fresques, et le plus beau titre d'honneur peut-être du passage de Tauzia par le Louvre.

La négociation des Luini de Milan et l'heureuse conclusion qu'il avait su lui donner en conduisant bien saines et bien sauves les fresques à Paris, exerça, à n'en pouvoir douter, une réelle influence sur les acquisitions auxquelles dut songer Tauzia nommé conservateur des peintures du Louvre. Il avait pu s'assurer dès longtemps par ses entretiens avec Baslini, avec Bardini et les autres marchands si industrieux et si rusés diplomates de l'Italie, qu'il devenait de jour en jour plus impossible de trouver du haut en bas de la Péninsule et de faire sortir

de leurs galeries historiques des tableaux pouvant tenir dignement leur place à côté des merveilles acquises de Jabach par Louis XIV ou amenées dans notre musée national par les conquêtes d'Italie. D'ailleurs, parmi les œuvres de la plus grande époque, celles en qui les artistes avaient mis le plus gros de leur génie et qui avaient le plus puissamment consacré leur gloire, ce n'étaient pas les tableaux portatifs répartis aujourd'hui dans les cabinets princiers de l'Europe, mais les fresques monumentales auxquelles s'étaient échauffés les peintres les plus renommés de la Renaissance, et qui étaient demeurées fixées aux chapelles délabrées des monastères ou aux murs ruinés des palais de leurs protecteurs. Tout Florence, tout Rome, tout Sienne, Assise, Pérouse et toute l'Ombrie, Milan et tout le Milanais étaient là pour le dire. Et voilà que l'enlevage de ces fresques était devenu un art italien, dont les procédés s'étaient faits usuels et d'une pratique quasi courante et sûre entre les mains de certains habiles ouvriers de la Toscane. Ils détachaient de la muraille des décorations entières, comme on venait de le voir par la fresque de la Magliana.

Ch. Ephrussi a raconté dans la *Gazette des Beaux-Arts* (février 1881), comment, vers la fin de 1879, M. Barbet de Jouy étant directeur des Musées, et M. de Ronchaud étant secrétaire général de la direction des Beaux-Arts, « M. de Tauzia , conservateur des peintures du Musée, fut chargé de nouer des relations entre la direction du Louvre et les principaux marchands d'Italie, et de signaler parmi les morceaux qui seraient à céder, ceux qui lui paraîtraient dignes de nos collections. Après un pèlerinage de deux mois à travers l'Italie. M. de Tauzia, revenu à Paris, adressa au ministre un rapport concluant à l'acquisition de la fresque de Fra Angelico (une *Crucifixion*), et du portrait de Ghirlandajo, qu'il avait remarqué chez M. Bardini, le marchand bien connu de Florence. Sur l'examen des photographies rapportées par M. de Tauzia, l'achat fut décidé. Il fallait, pour mener la chose à bonne fin, à la fois de la hâte et du mystère; on savait, en effet, que les deux œuvres étaient convoitées par des amateurs rivaux, et que du côté de Berlin on ne les perdait pas de vue.

« L'approche de la vente San Donato à Florence fournissait à M. de Tauzia une occasion toute naturelle de retourner au delà des Alpes. Il sut assurer au Louvre les deux morceaux, quarante-huit heures avant l'arrivée des conservateurs du Musée de Berlin, envoyés pour les acheter, et non sans avoir à braver des colères que provoqua en Italie la nouvelle de son heureuse acquisition. Journaux et public s'émurent de cette double perte; il s'éleva presque un orage, à ce propos, au sein du conseil municipal de Padoue; mais le marché était en règle, et Fra Angelico et Ghirlandajo partirent pour Paris; l'ambassadeur de France à Rome avait dû intervenir pour lever les dernières difficultés. » Et Ephrussi décrit et analyse cette fresque admirable du Christ en croix, ayant à ses pieds la Vierge, saint Dominique et saint Jean, que Fra Angelico avait peinte pour le

réfectoire du couvent des Dominicains à Fiesole, et que nous voyons aujourd'hui sur le palier de l'escalier du Louvre qui conduit aux salles françaises et à la galerie des Sept-Mètres. Ch. Ephrussi décrit de même le portrait par le Ghirlandajo, du vieux magistrat florentin que l'on suppose de la famille Ridolfi, acquis du même coup de maître, et pour lequel j'aurais craint les railleries du public parisien, à cause de ce « nez énorme, affreusement bourgeonné », si l'expression ineffable de tendresse qui tend vers l'aïeul aimé les bras et les caresses de son petit enfant, et unit à l'enfant le sourire du vieillard, n'en faisait un chef-d'œuvre merveilleux d'art et de sentiment.

Dès l'année suivante, en mai 1882, Ch. Ephrussi étudiait dans la même *Gazette*, deux nouvelles fresques acquises par Tauzia en la même ville de Florence (mars 1881), et qui portent le nom de Luca Signorelli. Elles ont été placées sur le même palier du Louvre que la fresque du Fra Beato. Elles avaient été retrouvées sous le badigeon, dans une villa appartenant aujourd'hui au chevalier Pomponio Lemmi, entre Florence et Fiesole, et que posséda jadis la famille Tornabuoni, alliée aux Medicis et aux Albizzi. Toutes deux avaient été peintes, en 1486, à l'occasion du mariage de Lorenzo Tornabuoni avec Giovanna Albizzi, cette même Giovanna, d'une grâce si séduisante, que devait presque aussitôt introduire le Ghirlandajo dans la fresque de la *Visitation* à Sainte-Marie Nouvelle; et dans les deux allégories charmantes du Signorelli on retrouvait les portraits du fiancé et de la fiancée. Ephrussi, rappelant l'acquisition, en 1863 (c'est-à-dire à une date où Tauzia était déjà attaché au Louvre et pouvait y prendre part aux conseils de M. Reiset), de trois morceaux de fresques de Luini, provenant de la villa Pelucca près Monza, puis des six compositions de la succession Litta Visconti, venues chez nous par son entremise, et enfin de ses trois pièces capitales du Fra Beato et du Signorelli, observait que « le Louvre est aujourd'hui, si l'on excepte la collection Brera de Milan et la galerie de Pérouse, le seul musée d'Europe possesseur de peintures à fresques; et que l'introduction de ces Signorelli couronnait dignement sa carrière de conservateur des peintures avant que ses fonctions fussent limitées au département des dessins et de la chalcographie. » Quand plus tard les peintures furent de nouveau remises entre ses mains, il pensait encore à reprendre la série de cet ordre d'acquisitions qu'il jugeait désormais seules dignes du Louvre; mais, hélas! il ne se sentait plus suffisamment excité à de pareils voyages et à des négociations de longue haleine; et c'est grand dommage en vérité, car, avec deux ou trois fresques encore, une salle du Louvre eût pu être remplie, consacrée spécialement à cette manifestation supérieure du plus grand art, et à laquelle on eût dû attacher justement le nom de celui qui, en ses meilleures années, avait poursuivi la réunion de ces œuvres magistrales.

Barbet de Jouy a conservé avec soin quelques lettres particulières que Tauzia

lui adressait d'Italie dans les derniers jours de 79 et les premiers de 80, parallèlement aux rapports officiels qu'il lui devait comme à l'administrateur des musées. De ces lettres je voudrais, à l'appui du récit d'Ephrussi, extraire les passages qui donneront l'idée des intelligentes relations dont j'ai parlé plus haut, et que Tauzia avait su se créer parmi les amateurs les plus renommés et les marchands de l'Italie, et du profitable usage qu'il en pouvait tirer dans l'intérêt du Louvre et dont le Louvre a tout intérêt à maintenir, si possible, la tradition ; mais il y faut certaines façons et la main hardie, légère et sûre. Le 6 octobre 1879, il écrivait de Gênes à Barbet : «... Les marchands français, anglais et italiens se sont donné rendez-vous ici pour la vente Mylius ; au milieu de ces séries d'objets de toute sorte, beaucoup trop nombreux, se trouvent quelques objets remarquables : deux peintures de second ordre m'ont néanmoins intéressé, l'une de F. Zaganelli de Cotignola, l'autre de Macrino d'Alba, maître piémontais. Quoique ces deux peintres manquent au Louvre, je ne vous en propose pas l'acquisition, puisque à Milan et à Venise, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, il sera possible de rencontrer ce qui doit convenir au Louvre. Baslini, le grand marchand de l'Italie, m'a dit être en marché pour les tableaux du palais Scotti, et il s'il n'a pas d'engagement avec la National Gallery, nous serions à même de faire une belle acquisition ; je connais de longue date les tableaux du duc Scotti, le Cesare da Sesto, le Borgognone, le Luini, etc. ; à cause de la promesse que m'a faite Baslini, je prolongerai mon séjour à Milan jusqu'au 20 novembre. C'est par lui que je pourrai arriver à quelque chose, et il est retenu ici pour toute la durée de la vente Mylius. Gagliardi de Florence, que vous connaissez sans doute, ne demande pas mieux que de m'être utile pour une acquisition dans son pays. — Dreyfus reviendra à Gênes, lorsque les sculptures seront mises en vente, et il aura peut-être la chance de rapporter à Paris deux ou trois marbres du Cinque Cento, et quelques bronzes. — ... J'ai appris avec chagrin la mise à la retraite de Buon, car je ne suppose pas qu'il ait demandé à se retirer... »

De Venise, le 29 novembre 1879 : «... Heureusement je retrouve ici le soleil de Milan et je vais en profiter pour visiter quelques collections particulières, suivant les indications que m'a fournies mon ami le vice-consul de France, Du Parc, que vous connaissez de longue date. — Vous saurez d'ici à quelques jours ce qui est en vente à Venise, et je ne vous parlerai, bien entendu, que des œuvres remarquables. M. Morelli m'a donné l'adresse d'un avocat de Vicence, possesseur d'un beau tableau de l'école vénitienne ; malgré tous mes efforts, je n'ai pu parvenir à rencontrer cet avocat. Malgré le froid, et sans tenir compte de l'absence des cheminées dans la plupart des auberges, j'ai revu Bergame, Brescia, Vérone et Vicence avant de débarquer à Venise. — Ephrussi a eu l'amabilité de m'annoncer par un télégramme l'élection de notre ami ; cette nouvelle m'a réjoui. »

De Venise, le 8 décembre 1879 : «... Je quitte Venise et son linceul de neige

demain matin sans faute. Il faut gagner Florence au plus tôt, et tâcher d'y rencontrer ce que j'ai vainement cherché ici. Les marchands ne possèdent rien, c'est-à-dire n'ont pas un objet digne de notre musée. Je pourrais vous signaler un Tiepolo, d'une charmante facture, mais les figures sont tellement maniérées, surtout pour une Assomption, qu'il ne peut en être question. La Vierge est tout simplement une petite poupée, en robe bleue ; les saints ne valent guère mieux ; mais tout cela n'est pas exempt de charme, à cause de la variété des couleurs et de l'agencement des draperies. — Le prince Giovannelli vient d'acquérir le petit Giorgione de la galerie Mantresi, et quoique nous n'ayons rien à désirer de ce maître dont nous possédons le *Concert champêtre*, je crois que ce tableau Manfresi aurait été le bienvenu. On me dit que peut-être le prince Giovannelli s'en dessaisirait, mais c'est peu probable, car il jouit d'une quarantaine de millions, et n'a acquis le tableau que pour empêcher le musée de Berlin de l'enlever à l'Italie. Du Parc, qui est l'ami de la maison, prendra des renseignements à ce sujet et nous les transmettra. — Les journaux de France ne me laissent pas ignorer que vous êtes maltraités à Paris par la neige et le froid, et ce que vous m'écrivez de la fermeture de la galerie confirme bien leur dire..... Malgré tout, je ne puis passer à Padoue sans y faire une halte ; je verrai à Bologne mon vieil ami M. Gualandi, qui servait autrefois de cicerone au directeur de la National Gallery ; je suis sûr que malgré son âge, M. Gualandi se mettra à ma disposition pour m'indiquer ce qu'il y a à vendre à Bologne. Vous pouvez en toute certitude m'adresser vos lettres, d'ici à trois ou quatre jours, à Florence, hôtel de Rome, Piazza Santa Maria Novella. Je verrai en arrivant le tableau signalé par M. Piot. On m'a également parlé d'un Botticelli, etc., etc. — Vous êtes donc en fête depuis la nomination de Ch... Vous me parlez d'un dîner chez notre directeur (M. Reiset), et j'en conclus que l'état de sa santé n'est pas aggravé... (Mardi matin, 9 décembre.) Avant de partir pour Bologne, j'ai tenu à aller de grand matin transmettre votre commission à mademoiselle Santa Barbara ; je lui avais déjà présenté mes devoirs ; ce matin, elle était plus belle que jamais... »

De Florence, 17 décembre 1879 : «.., Vous me chargez d'une nouvelle commission auprès d'une madone de Luca ; eh bien, sachez, monsieur, que je l'ai déjà vue. Je mentirais si je vous disais que je lui ai transmis tous mes compliments ainsi que je l'ai fait à Santa Barbara ; mais je connaissais de longue date votre prédilection, et en la revoyant j'ai naturellement pensé à vous ; tout à l'heure, en allant déjeuner, je ne vous oublierai pas auprès d'elle. — Hier toute ma journée a été consacrée à la recherche du beau tableau, et je crois l'avoir trouvé chez Bardini ; au reste, c'est le secret de Polichinelle, car tout Florence sait qu'il a acquis l'une des deux fresques du petit oratoire voisin de S. Domenico de Fiesole ; puis j'ai encore vu la collection Panciaticho, puis Conti, etc., etc. — Vous me dites, mon cher ami, combien l'accumulation des neiges vous préoccupe pour le musée ; en

Italie, c'est le moindre de leurs soucis ; pour rien au monde les indigènes ne prendraient un balai. — C'est à Bologne que j'ai le plus souffert du froid ; je croyais y avoir trouvé une très belle œuvre de Dosso, mais j'ai eu beau monter sur une console, le temps était si sombre que j'ai dû renoncer à la constatation de l'état du tableau ; c'est un grand Saint Jean dans l'île de Pathmos, ressemblant à celui qui est assis au bas du trône dans le retable de Ferrare, et vous devez vous en souvenir. Nous avons dans tous les cas M. Gualandi à notre disposition, et il nous tiendra au courant de ce qui peut nous intéresser... — Deux lettres de M. de Nieuwerkerke m'attendaient ici, et il répond ce matin à celle que je lui ai adressée dimanche, sitôt arrivé à Florence. Les oreilles vous tinteront d'ici à deux ou trois jours. — Je sais le Miracle de St Marc par cœur ; c'est un chef-d'œuvre incomparable, non seulement de couleur, mais d'expression et de dessin. — Le baron de Garriod, l'anglais Spence, Gagliardi, mes anciennes connaissances, me pilotent à qui mieux mieux ; je verrai aujourd'hui le Pier della Francesca dont vous me parlez. Je compte écrire à Baslini au sujet du portrait de Morone, et je m'arrêterai, en allant à Rome, chez M. Evelino Waddington, grand ami du comte Passerini, gendre de M. de Garriod. On me parle d'un admirable portrait de Foppa qui est entre les mains de Castellani. — Quand vous connaîtrez le dessus du panier, c'est à vous qu'il appartiendra de choisir... »

De Florence, le 24 décembre 1879 : «.... Nous avons longuement causé de vous, dans la charmante villa que vous connaissez, et je n'ai pas besoin de vous dire de quelle façon j'y ai été accueilli. Je n'occupais pas votre chambre, car on change d'appartements suivant les saisons, même dans la petite succursale. M. de Nieuwerkerke m'a gardé deux jours, et malgré le froid, car tout est gelé dans l'Italie, nous avons bien visité Lucques. — Ma lettre vous a informé des tentatives que j'ai faites en vue de vous indiquer un vrai et beau tableau : les galeries de Florence sont absolument épuisées, et ce qui reste à la disposition du public ne répond pas à nos désirs. — La fresque de F. Angelico est vraiment une œuvre qui conviendrait au Louvre malgré l'austérité du sujet et l'imperfection de quelques parties. Vous savez comme moi que F. Beato est surtout incomparable dans ses peintures de petites dimensions. Ce qui m'inquiéterait le plus, ce serait l'accueil fait à une semblable acquisition, si on ne trouvait pas en même temps un tableau même de second ordre, mais d'une exécution plus brillante ; c'est à cause de cela que j'aurais voulu vous proposer le portrait de Morone et même celui de Ribera. — Je pars tout à l'heure pour Sienne, j'y verrai la galerie De Gori, signalée à Ephrussi par le prince Odescalchi. Je reviens ici et je compte trouver un mot de vous. Alors je saurai si je dois poursuivre jusqu'à Rome et y voir les tableaux Castellani, ou rentrer par Milan, pour y rechercher encore, puisque les propriétaires ont quitté la campagne et sont revenus en ville, quelque belle peinture du XVIe siècle. — Vous connaissiez peut-être le portrait de l'homme au nez ;

mais j'ai cru devoir vous en parler, non pour vous engager à en faire l'acquisition, mais parce que, en dépit des tubercules qui en font l'ornement, c'est vraiment une chose très remarquable... — M. de Nieuwerkerke est tout joyeux de l'élection de Ch...., et quand je lui ai dit que notre ami demeurait rue de l'Éperon, toute la société a voulu me prouver qu'il n'existait pas de rue de ce vocable dans tout Paris, et que je confondais sans doute quelque ville de province avec la capitale. — Nous avons admiré le Della Robbia de Lucques; nous avons parlé de votre favorite du Marché et j'ai eu le plaisir de la voir hier... »

De Florence, 29 décembre 1879 : «.... Je me mets en route pour Pérouse demain, et je m'y arrêterai un ou deux jours pour voir les fresques signalées par M. E. Waddington, et je ne resterai à Rome que le temps indispensable pour rencontrer M. Castellani, et jeter un coup d'œil rapide sur les chefs-d'œuvre du Vatican, de Borghèse et Doria. Je ne tarderai donc pas à vous rejoindre, mais je crois qu'il me sera impossible d'être à la fin de la semaine à Paris; je renonce, bien entendu, à mon arrêt à Avignon. Ce matin encore j'ai visité deux ou trois palais, et j'ai eu le regret de trouver en pitoyable état une admirable composition peinte à fresque par Perugin; mais l'opération de l'enlevage a été si mal pratiquée, qu'il est impossible d'y songer pour le Louvre. Je vous parlerai de mes impressions relativement à F. Angelico et aux autres peintures que je vous ai signalées... — Baslini a échoué dans sa tentative pour le Morone et également pour un portrait de Moretto. «

De Rome, 6 janvier 1880 : «... M. Evelino Waddington, entouré de ses collègues de la Commission municipale, du syndic de Pérouse, etc., m'a reçu avec les honneurs qui ne sont pas dus à mon rang; le fond de l'affaire, c'est que ces messieurs veulent céder au Louvre, et non à bon marché, deux tableaux qui ne leur conviennent pas. Je vous raconterai cela plus au long. — Vous me demandez des détails sur l'affaire des plats de Castelgondolfo; voici comment l'affaire qui a causé tant de remue-ménage, s'est passée. On a offert à un dignitaire de la Cour pontificale une somme assez élevée de cette collection de trente faïences, parmi lesquelles une de la plus grande beauté. Le Pape a voulu voir par lui-même avant de laisser conclure le marché, et quelques-uns des sujets représentés sur les plats lui paraissant trop libres, il a donné son acquiescement. L'acheteur a vendu immédiatement, avec bénéfice, bien entendu, la collection au duc de la Verdura, député sicilien, qui s'est empressé d'en annoncer la vente aux enchères. Alors grand scandale dans la presse italienne, saisie des plats par la justice, et enfin transaction. Le pape a repris les faïences qui seront exposées prochainement dans la Bibliothèque, mais il a été obligé de payer le surplus de la vente au duc, de sorte que cette opération destinée à faire entrer quelques mille francs dans la caisse pontificale, lui en coûtera une dizaine. — Je suis arrivé avant-hier soir ici, et ma première visite hier matin a été pour M. Castellani. Le tableau me sera

montré tout à l'heure, et d'après ce que l'on m'en a dit, j'espère trouver enfin le *rara avis...* »

Enfin, de Rome, 9 janvier 1880 : «... Je suivrai ma lettre de très près, car je pars demain et je compte vous retrouver, avec grand plaisir, mardi matin, ou mercredi matin au plus tard, si le temps devenait plus froid près de Turin... J'ai quitté tout à l'heure M. Castellani, qui devait me remettre une photographie du portrait, mais l'épreuve était détestable, je ne m'en charge pas. — Mon séjour à Rome n'aura pas été long et j'ai perdu la journée de l'Épiphanie, car tout est fermé ici pour cette solennité, à l'exception des églises; aussi j'ai entendu prêcher les petits enfants à l'Ara Cœli. — A bientôt, mon cher ami, nous causerons longuement de mon long voyage, et croyez-moi toujours votre bien affectionné, Tauzia. »

Combien je regrette de ne plus retrouver sous ma main, ni mon carnet ni mes lettres écrites d'Espagne, au printemps de 1870. Et pourtant quel délicieux mois d'avril nous avons passé par delà les Pyrénées, Tauzia et moi ! Tant vaut le compagnon, tant vaut le voyage. Je l'avais déjà bien éprouvé quand j'avais visité l'Italie, une première fois avec mon pauvre Ernest Lafontan, une seconde fois avec Barbet de Jouy et Jules Buisson, la Belgique en 1846, avec Buisson, l'Égypte avec Fromentin, Berchère et Tournemine, Guillaume et Gérome. Cette fois il s'agissait d'étudier, sous le bon œil de notre maître, M. Reiset, ce fameux musée de Madrid que lui-même ne connaissait pas. Nous vîmes le musée de Madrid, mais, Dieu merci, nous vîmes aussi l'Espagne. Le musée de Madrid, nous y courions dès le matin, M. Reiset et Tauzia pour s'y repaître des Fra Beato et des Memling, des Raphaël, des Titien, des Rubens, des Velasquez, qui sont là en qualité incomparable, et moi, quand j'avais tourné avec eux parmi ces merveilles supérieures, je me rabattais sur ma marotte, c'est-à-dire que je notais, toile à toile, tout ce qui y portait un nom d'artiste français; et il n'en manque pas de ces peintures françaises, sans parler des superbes Poussin et des Claude, et de ce tant curieux tableau de Lenain qui authentifie notre procession religieuse du Louvre; mais surtout les portraitistes français y abondent depuis l'époque d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse jusqu'à celle de Philippe V et des autres princes et princesses qui prennent femme ou mari à la cour de France, les Champaigne, les Beaubrun, les Mignard, les Nocret, les Rigaud, les de Troy, les Gobert, les Houasse et les Ranc et les Carle et les Michel Vanloo et tous ont travaillé là de leur plus beau pinceau, pour satisfaire l'orgueil de famille de nos rois et de nos reines. Nos après-midi se passaient soit encore dans cet inépuisable musée royal, soit à parcourir le musée del Fomento, soit l'Académie de Saint-Ferdinand, soit l'Armeria real, soit en flâneries au Prado, à l'heure des coquettes mantilles, ou à Notre-Dame d'Atocha. Il faut dire que dès le premier jour, les rencontres inattendues ne nous avaient pas manqué. Nous

n'étions pas encore arrivés au milieu de la galerie du musée royal, le matin de notre première visite, qu'un artiste quittait son chevalet et venait à nous; c'était le graveur Laguillermie que j'avais connu jadis dans l'atelier de son maître Flameng, et qui, camarade d'Henri Regnault à la villa Médicis, avait, comme lui, quitté Rome pour venir étudier, peindre et graver en Espagne, où il achevait sa planche importante d'après la Reddition de Breda, de Velasquez. Et presque chaque soir Laguillermie, se faisant notre obligeant compagnon, nous guidait dans ce Madrid qu'il connaissait dans tous ses coins, mieux que pas un Madrilène, et nous menait dans les plus curieux cabarets, prendre notre aguardiente en regardant danser les gitanes les plus populaires, et écouter leurs chansons sur des airs qui me rappelaient, comme si je les eusse entendus la veille, les chants arabes de l'Égypte Cette illusion de la musique et de la danse arabe, elle me suivait partout, et je me souviens qu'un jour, comme nous sortions de l'Armeria real, ayant entendu dans une petite rue voisine, un chant monotone et plaintif, je courus de ce côté, croyant y voir une fellah, c'était une vieille qui jouait avec un enfant, et le berçait d'un air qu'avaient à coup sûr chevroté les Abencérages ; et, de même dans un faubourg de Séville, quelques jours plus tard, nous voyions dans une salle de musique, qu'on appelait la salle d'Apollon, danser la danse du ventre par une belle fille, aux yeux riants et brillants, qui s'en tirait avec autant de souplesse, sous son costume d'Andalouse, que pas une almée du Caire.

Mais, même avant Laguillermie, un autre visage de connaissance nous était apparu, celui du comte Nils de Barck. Il nous avait aperçus juste au moment où nous débarquions du chemin de fer à notre hôtel, au coin de la Puerta del Sol. Une heure après, nous avions sa carte et lui-même venait nous offrir ses bons offices pour nous ouvrir les collections privées des palais aristocratiques qui lui étaient familières. Le Louvre connaît aujourd'hui le nom de M. de Barck, par ce délicieux petit portrait de sa femme, bijou exquis du plus frais et du plus fin pinceau d'Henri Regnault; mais notre musée de France avait déjà eu affaire à lui. M. de Barck, gentilhomme suédois, avait, jadis, mis la main, dans son pays, sur un vrai trésor, un lot d'admirables dessins des plus grands maîtres, rapportés de France à Stockholm par le comte de Tessin au XVIIIe siècle, et parmi lesquels M. Reiset avait acquis la belle tête aux trois crayons de Marie de Médicis par Rubens, et un autre dessin capital du même Rubens, la copie du Combat de Cavaliers, d'après Léonard de Vinci. D'autres dessins, dans des moments difficiles, avaient été cédés de même, soit à M. Thibaudeau, soit à d'autres amateurs; et puis il était advenu que ce M. de Barck, beau cavalier, lié dès avant son arrivée en France, avec le prince Louis, bientôt empereur, qu'il avait fréquenté en Angleterre, avait connu dans l'intimité de l'Élysée et des Tuileries, puis épousé Mme Ludovic de Cénival, veuve d'un de mes anciens

camarades de collège et mon compatriote des environs d'Argentan. Il va sans dire que je me gardai de lui rappeler ces souvenirs de son premier mariage, lorsqu'elle nous fit l'honneur de nous inviter à dîner, et pendant ce repas il ne fut question que de l'entrain séduisant, de la verve capricieuse, du goût passionné de musique et des fougues endiablées qu'Henri Regnault apportait dans leur maison, avant son départ pour le Maroc, et surtout de l'aventure étrange qui avait fait d'eux les instruments de la rentrée de Prim en Espagne, sous les habits du piqueur de leur équipage, avant la Révolution de 1868. Prim semblait avoir récompensé généreusement ce signalé service ; mais depuis lors il s'était sans doute refroidi, car ils flairaient le vent et paraissaient chercher fortune du côté d'autres protecteurs. Ils ne tarissaient pas sur cet amusant casse-cou de maréchal Milans del Bosck que l'on voit à la suite du général Prim, dans cet éclatant portrait historique, peint d'emportement par H. Regnault, avec une furie révolutionnaire et qui représente Prim arrivant devant Madrid, le 8 octobre, avec ses bandes d'insurgés (1). Mme de Barck portait à ravir la mantille espagnole qu'elle ne quittait guère et qui seyait si bien à ses cheveux noirs, à ses beaux yeux et à son teint blanc; Regnault nous a bien traduit tout cela et sa jolie tournure, dans son petit cadre; et le soir, après ce dîner, pendant qu'elle nous chantait un air de bravoure de sa composition, nous entendions passer sous ses fenêtres, sur la place de la Puerta del Sol, la musique d'un régiment qui jouait l'air français de « Mourir pour la patrie », cet air fameux du chevalier de Maison-Rouge, aux accents duquel s'était faite notre Révolution de février 1848 ; c'est qu'Alexandre Dumas venait de faire un voyage à Madrid, et pour lui faire honneur, les musiques de garnison de la ville avaient appris et répétaient incessamment par les rues cet air qui étonnait et amusait nos oreilles. — Nous n'avions plus, depuis notre retour d'Espagne, entendu parler du comte ni de la comtesse de Barck, quand, six ou

(1) Ce grand tableau, comme improvisé et qui amena de gros tiraillements entre le peintre et son héros, fut exposé au Salon de 1869. La reine Isabelle, trahie par les deux généraux qu'elle avait jadis le plus comblés de ses bonnes grâces et de ses bienfaits, s'était réfugiée à Paris. Elle vint, avec sa famille et son cortège de dames d'honneur, visiter notre exposition, et mon devoir était de l'accompagner. Le danger de cette entrevue de la Reine et du portrait de Prim, en présence des curiosités de la foule indiscrète qui encombrait le Salon, m'était de suite sauté à l'esprit, et je commençai par entraîner le groupe royal du côté du Palais des Champs-Élysées, le plus éloigné de la cruelle peinture. Mais le côté droit du palais ayant été parcouru et expliqué toile à toile, il fallut bien retraverser le grand Salon central et se diriger vers les galeries à gauche. Je me penchai à l'oreille de la dame d'honneur qui suivait de plus près Sa Majesté, et lui glissai en deux mots à demi-voix que le portrait de Prim se trouvait dans la salle voisine, et que la Reine devant ce tableau serait bien observée par les curieux qui s'empressaient derrière elle. La Reine se retourna subitement demandant ce que nous chuchotons là. La dame d'honneur le lui expliqua en espagnol. — « Où est-il ? je veux le voir », repartit, en souriant, la Reine, et elle marcha résolument vers la salle que je voulais éviter. Elle s'arrêta un bon moment, sans broncher, devant cette diablesse de peinture qui m'avait tant inquiété, et puis se retournant vers moi, elle me dit de sa voix la plus tranquille : « Pourquoi lui a-t-on donné cet air hagard ? il était mieux que cela »

sept années plus tard, M. de Barck me fit l'honneur de venir me trouver dans mon cabinet du Palais-Royal. Il me parut avoir renoncé désormais à ce pays qui lui avait été jadis si favorable ; il semblait n'avoir plus d'autre passe-temps que de peindre des éventails. Des éventails, un art bien espagnol, voilà tout ce qu'il rapportait de l'autre côté des monts.

Qui pouvait être plus surpris que nous d'apprendre que de ce magnifique musée de Madrid était devenu directeur, de par la révolution de 68, le doux et poli Antonio Gisbert, que nous avions, presque tous les ans, vu et revu aux expositions de Paris, où s'était faite, par des toiles considérables, sa réputation de peintre d'histoire, et que je venais déjà de retrouver, dans notre navigation sur le Nil, parmi les invités du vice-roi ? Il fut pour nous la courtoisie même, et nous ouvrit les salles les plus secondaires de son palais. C'est sans doute par la protection de Serrano, dont il nous montra un grand portrait en pied, qu'il achevait comme pendant au portrait de la belle maréchale Serrano, que Gisbert remplaçait là Federigo de Madrazo. Les Madrazo, comme on sait, étaient de père en fils, peintres de la cour d'Espagne, et conservateurs des collections royales ; leur éducation d'artistes s'était faite en France, et Frédéric avait toujours entretenu les meilleures relations avec notre pays qui ne tarda pas à se l'attacher comme membre correspondant de l'Institut, et où il avait, à lui seul, représenté dignement l'Espagne, à l'Exposition universelle de 1855. M. Reiset le connaissait ; notre visite fut reçue avec l'aménité exquise de l'homme du monde heureux de causer de l'art qu'il aimait avec un confrère de goût si pénétrant, et sa fille faisait avec la grâce la plus charmante et la plus simple les honneurs de la maison de son père. Ma manie des dessins m'avait fait espérer de rencontrer chez M. Madrazo quelques beaux échantillons des maîtres espagnols. Mais, sauf ceux de Goya, les dessins de peintres espagnols sont plus rares encore en Espagne qu'en France. M. Madrazo était fier de trois dessins portant le nom de Raphaël et dont le plus certain a été depuis lors acquis par Alph. Thibaudeau ; il en attribuait un autre, s'il m'en souvient, à Velasquez. Et je ne fus pas plus heureux quand nous accomplîmes avec M. Reiset, notre pèlerinage vers le sombre et sinistre Escurial, aux cloîtres glacés, aux végétations rabougries, à la noire chapelle d'une nudité si majestueuse, avec ses groupes fantômes de Charles-Quint et de Philippe II, et d'où nous rapportâmes une impression ineffaçable et terrible. Dans sa riche bibliothèque, j'avais demandé à feuilleter un certain nombre de volumes d'anciens dessins. Tout cela était d'une médiocrité désolante ; rien de nos Français, cela va sans dire, mais rien non plus des quelques grands artistes qui ont fait la gloire de l'Espagne. Tauzia y revint seul plus tard, à cet Escurial, après mon départ, mais ce fut pour y étudier à loisir les très beaux volumes à miniatures qu'il y avait rapidement feuilletés lors de cette première visite.

M. Reiset ne nous avait point toujours suivis dans nos excursions un peu fatigantes, et c'est ainsi que nous vîmes seuls les ruines audacieuses et colorées de Tolède, auxquelles on va à travers ces plaines dénudées de Castille, où l'œil cherche en vain un seul arbre, dans ces espaces ras et bleus, qu'a si justement peints Velasquez, dans les fonds de ses tableaux. En rentrant de l'une de ces courtes expéditions, nous avions trouvé notre hôtel mis en branle par une joyeuse bande d'amis qui étaient aussi des nôtres, sept ou huit peintres, parmi lesquels Vibert, Berne-Bellecour, Louis Leloir, et je ne sais si Detaille n'était pas de la compagnie. Ils revenaient d'Afrique et rentraient à Paris par Grenade et Madrid. Ils menaient gaiement et rondement leur voyage, comme bien vous pensez : dans la même journée, ils couraient dès le matin à un combat de coqs, l'après-midi à un combat de taureaux. Le combat de taureaux, cela ne disait plus rien à Tauzia, depuis le jour où nous avions assisté à une première course. Il avait eu le cœur tellement soulevé par le spectacle de l'horrible détripement de ces pauvres chevaux, qu'à peine avais-je eu le temps, pour empêcher la nausée, de lui passer une orange qu'une marchande venait de me jeter au vol ; et à une autre course à Séville, il m'avait fallu de grands efforts pour l'entraîner au cirque ; il se trouvait beaucoup mieux, et il avait raison, dans les jardins de l'Alcazar. Au sortir de la course de Madrid, la montre de M. Reiset lui avait été volée, au milieu des poussées de la foule tumultueuse, par un affreux petit bandit, une montre à laquelle M. Reiset tenait beaucoup. Il la retrouva pourtant, à notre grand étonnement, au bout de quelques jours, par les soins de la police ; mais ce ne fut pas sans les scènes les plus dignes de Gil Blas et de Gusman d'Alfarache, et les insinuations les moins désintéressées et les plus tenaces, on eût dit les plus autorisées, des agents qui s'étaient employés à la recherche ; ils se plaignaient naïvement de la maigre paye qu'ils touchaient de leur métier. Avec tout cela, nous nous étions pris d'affection pour ce peuple espagnol, grave, un peu lourd, point bruyant, fier, sobre et honnête, le peuple à cigarettes, pas très artiste au fond, puisqu'à en juger par ce que nous avions vu depuis le rude Burgos jusqu'à la riante Séville, tout son art, sauf Velasquez, lui vint, peinture et sculpture, des Flamands du xv[e] et du xvii[e] siècle et aussi de l'Italie ; mais il semblait qu'il fît bon vivre avec ces gens à pauvres manteaux, et pendant que nous étions là, depuis dix-huit mois qu'ils se trouvaient en pleine anarchie, et malgré la mauvaise renommée de leurs pronunciamientos, une paix parfaite régnait, comme par habitude, dans leurs rues et, vous le voyez, on y retrouvait ses montres, ce qui n'est point d'usage courant dans les capitales les plus civilisées. Et quel merveilleux pays que cette Andalousie, par delà les montagnes grises et les routes poussiéreuses de la Manche, quand M. Reiset nous ayant quittés pour retourner vers Paris, nous fîmes en plein midi, un peu moulus que nous étions par le cailloutis des ruelles de Cordoue, dont la cathédrale aux sombres colonnades nous avait enfiévrés, la

découverte des rues de Séville, de Séville l'orientale, avec leurs grandes toiles tendues d'un toit à l'autre contre les ardeurs du soleil, exactement comme je venais, quatre mois avant, de les voir en Égypte, et les coquets balcons vitrés ou plutôt les mescharebiehs amoureux à chaque angle de blanche maison, et des fleurs partout, des fleurs aux balcons verts de chaque étage, des fleurs rouges ou blanches sur chaque noire chevelure de jeune ou de vieille, et la cathédrale flamboyante et mystérieuse à la fois, et la cour intérieure de chaque logis bourgeois avec sa fontaine jaillissante et son encombrement verdoyant d'orangers et de lauriers roses, et les bords ombragés du Guadalquivir, baignés du soleil du soir et où nous croisions près de leur palais de San Telmo les filles du duc de Montpensier, montant à cheval avec leur père, et le faubourg de Traini tout grouillant de brunes gitanes, et le Musée et la Charité tout pleins de l'œuvre et de l'école de Murillo; et l'éblouissant Alcazar, chef-d'œuvre dernier, en plein Philippe II, de la décoration arabe! Ce fut là l'enivrement final de notre voyage. Nous rentrions l'un après l'autre à Paris, où quatre mois après, nous attendaient des émotions d'autre nature et qui devaient, Tauzia et moi, nous séparer toute une année ; — et quelle année !

Le 29 août 1870, le conseil des ministres, présidé par l'Impératrice, « décidait qu'on retirerait des musées impériaux, pour les mettre en lieu sûr, les tableaux les plus précieux ». Le 30 août, le maréchal Vaillant signifiait cet ordre au surintendant des Beaux-Arts. Ce jour même, M. de Nieuwerkerke faisait choix de Tauzia pour lui confier le transfert à Brest et la garde dans l'arsenal de cette ville, tant que durerait la guerre, des plus précieux tableaux de nos musées, que l'on voulait soustraire aux périls d'un bombardement trop bien prévu. C'était là, entre toutes, une honorable mission. Dès le matin du 1er septembre, Tauzia partait en emmenant avec lui le premier convoi, lequel fut immédiatement suivi de ceux que lui conduisaient, chacun des jours suivants, Tournemine, puis moi, puis d'Eschavannes. J'ai dit ailleurs mes cruelles émotions pendant ce voyage, et quelle journée du 4 septembre Tauzia et moi avions passée dans les rues de Brest, et comment le soir nous apprenions, par les hurlements de la populace, l'effondrement de l'Empire et la proclamation de la République. Tauzia resta là, fixé à ce poste, toute une année, ne recevant pas plus de nouvelles du Louvre, pendant ce long siège de Paris, que n'en recevait d'ailleurs Soulié à Versailles, voyant passer et repasser par les rues de Brest des personnages agités comme Beulé et tant d'autres, préparant déjà leur fortune politique, ou bien le hasard lui faisait rencontrer la femme et la fille de notre pauvre ami Clément de Ris qui, là-bas, à Paris, se lamentait avec angoisses sur elles.

Certes à Paris nous n'oubliions pas notre Tauzia, et je me souviens que dans le jour néfaste où les Allemands occupèrent les Champs-Élysées et s'avancèrent

jusqu'au Louvre, je traversai, plein de dégoût, le pont de la Concorde, pour m'assurer de mes yeux que son appartement de la rue Jean-Goujon, et les souvenirs précieux qu'il y avait rassemblés, n'avaient point souffert de cette poignante invasion, par le séjour de quelque reître malotru.

Le *Journal officiel de la Commune* ne manqua pas d'annoncer dans son numéro du 26 floréal, an 79, que Tauzia, comme ses autres confrères du Louvre « nommés par l'ancienne administration », était « relevé de ses fonctions »; vous jugez qu'il ne s'en troubla guère; et la fédération des artistes était trop loin pour lui donner un successeur. Le pauvre exilé ne devait être relevé de son poste d'honneur que le jour où M. Reiset, étant venu en personne reconnaître à Brest ses chères caisses, reprit avec elles et avec son fidèle attaché, le chemin du Louvre; ils rentrèrent le 7 septembre, un an et sept jours après le départ de Tauzia.

Mais celui-ci n'y retrouva plus l'homme qui lui avait confié la mission, et lui aurait su gré de la façon dont il l'avait représenté là-bas. Six jours après que le surintendant avait expédié Tauzia à Brest, lui-même quittait son Louvre et Paris, cherchant un autre port pour atteindre l'Angleterre. — Toutefois la récompense que Tauzia avait si bien méritée pour cette rude faction, loin de sa famille et loin de ses amis, ne se fit pas attendre; elle arriva à son insu, comme de telles récompenses devraient toujours arriver, à l'heure juste et dans la forme la plus digne. Notre vieux et cher confrère Daudet avait toutes démarches faites pour prendre sa retraite. Néanmoins il voulut patienter jusqu'au retour de son ami Tauzia. Dès que celui-ci reparut au Louvre, Daudet lui céda la place qu'il ne voulait remettre à nul autre. Le 12 septembre 1871, cinq jours après sa rentrée, Tauzia était nommé conservateur-adjoint de la peinture et des dessins. — J'avais été, douze ou treize ans plutôt, l'occasion de la création de ce titre. M. Fould s'était avisé, un beau jour, que le service des expositions ne motivait pas, par ses longues vacances, la continuité du traitement d'une année à l'autre. Il ne voulait pas comprendre que la corvée extraordinaire des six mois employés au Salon annuel, légitimait le salaire de campagne, c'est-à-dire devait compter double. M. de Nieuwerkerke me rappela dare dare du fond de la Normandie pour me poser la question assez effarante du ministre. Celui-ci d'ailleurs, me fut-il dit, ne me voulait pas mal de mort, mais il exigeait un titre qui expliquât un traitement permanent. Il me vint par bonheur à l'esprit que la conservation de la peinture, l'une des plus compliquées de travaux, était la seule à ce moment qui n'eût point de conservateur-adjoint. M. de Nieuwerkerke et M. Fould acceptèrent l'idée, et la place fut créée, qui depuis n'a plus été vacante, car elle avait vraiment sa raison d'être.

Les années qui suivirent 71 furent intéressantes pour nous, par nos relations avec nombre de députés ruraux, amenés de leurs provinces par les élections

de l'Assemblée constituante. C'était en somme la fine fleur de ce qui lui restait de bonne race que la France nous avait envoyée là, et notre pays n'a plus revu et ne reverra de sitôt assemblée pareille, tous honnêtes gens, tous hommes de savoir ou de courage, et dès le premier jour, hélas! tous dupés. Par les bruits courants que Clément de Ris nous apportait des parages de l'amiral son beau-frère, par ce qui revenait à Tauzia des causeries de salon des d'Armaillé, et des Rainneville, nous n'étions point des plus mal renseignés sur les racontars parlementaires, voire sur les coulisses amusantes de ce nouveau monde politique, qui, malgré sa probité trop naïve, ne fut pas sans esprit ni sans grâce, et il nous arrivait, comme à tout le monde, notre lot des cancans de la préfecture de Versailles, des dangereuses singeries du premier magistrat de la République et des mesquines ladreries de sa maison. Ces commérages nous coupaient gaiement nos peu graves soucis du Louvre et du Luxembourg, car si à ce moment l'administration du Louvre, trop découverte par les tiraillements de son conservatoire, marchait un peu à la débandade, les artistes n'avaient point tant à se plaindre du réveil de l'empressement public vers leurs ateliers, vers les expositions et les ventes de belles collections. M. Thiers, là-bas à Versailles, retenait Buisson près de lui, des soirées entières, pour jaser ou plutôt pour l'entendre jaser d'art et de la philosophie de la peinture en ses écoles diverses ; Ch. Blanc était encore mieux son homme, car celui-ci était plus complaisant que celui-là à son verbiage bourgeois. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, devenait ministre de l'intérieur après le 24 mai, pour un brillant discours sur l'opéra ; les directeurs et protecteurs de Musées de province, les Clapier de Marseille, les La Sicotière d'Alençon, Vinols du Puy, Calemard de Lafayette, ancien rédacteur de l'*Artiste*, foisonnaient dans l'assemblée, où des amateurs de belles œuvres modernes, comme Lambert de Sainte-Croix et Jos. de Rainneville, pouvaient, sur bons renseignements, défendre les intérêts des peintres et des sculpteurs. Quand on feuillette aujourd'hui le *Musée des Souverains*, cette étonnante galerie des constituants d'alors, dessinés d'une maîtresse plume si pénétrante par notre ami le député de l'Aude, on reconnaît, même dans la gauche, des têtes de politiciens militants, Gambetta, Schœlcher, Eug. Pelletan, Ed. Charton, Corbon, Arago, Langlois, Waddington, qui pouvaient encore démêler à leurs heures d'impartialité, soit par leur propre goût, soit par leurs affinités de famille, ce que c'était que l'art en France et l'intérêt national dont il était digne. En somme, nous nous plaignions alors de l'indifférence et de l'ignorance de la Chambre ; et nous étions bien ingrats, car oncques ne s'est retrouvé, dans les assemblées suivantes, un groupe aussi nombreux de gens de bonne volonté en telles délicates matières, et il ne nous est plus resté que quelques cerveaux à l'évent, s'échauffant par-ci par-là a contre bon sens, dans leur parti pris étroit, fanatique et saugrenu, de jour en jour plus âpre et plus passionné.

Tauzia n'aimait pas le monde ; il était ennemi de toute gêne et de toute fréquentation banale. Ce n'est pas quand Clément de Ris et moi avions tant de peine jadis à lui faire payer sa dette aux gracieuses invitations de la bonne Princesse, qu'il se serait empressé en courtisan, après 71, dans les salons des nouveaux puissants, et je ne sache pas qu'aucun Président ni Ministre puisse se vanter d'avoir vu sa courbette dans les soirées officielles. Se jugeant, avec raison, par ses sentiments, ses manières, au niveau des plus hauts, il ne se troublait devant aucun, et personne ne lui en imposait.

Les *a parte* dans les coins d'après-dîners politiques, lui montraient tant de médiocrités incolores et fades et impuissantes, qu'il s'en garait comme de la peste, et dans le salon Rainneville, où pourtant il aimait à se rencontrer avec des figures à lui sympathiques, comme les Blin de Bourdon, les Carrayon Latour, les Ravignan, il ne trouvait de vrai égayement qu'à écouter les propos gaulois de ce colosse massif de Bathie, qu'on appelait l'éléphant subtil, et qui fut un temps notre ministre des Beaux-Arts. La seule maison où il fréquentât avec plaisir et régulièrement et avec un attachement profond, était celle des d'Armaillé où il se sentait comme en famille, et d'où lui venait la première visite au moindre mauvais signe. Mais au temps dont je parle, les sorties du soir ne l'effrayaient pas encore, et, par obligations polies, il fallait bien parfois quitter son cher coin du feu. Chez son ami de Réau, l'ancien capitaine d'artillerie de la campagne d'Italie, mi-Limousin, mi-Bordelais, il rencontrait les parents de celui-ci, M. de Cazenove de Pradines, et le général baron de Polhes qu'il retrouvait plus tard à Rome et pour lequel il s'était pris d'affection. Chez les d'Armaillé, il avait connu les de Broglie et les Ségur, et les Greffulhe et le prince d'Arenberg. D'Armaillé l'avait même par deux fois entraîné à Broglie ; mais la vie de château politique, avec ses éloquents regards en arrière vers un passé récent et ses graves prophéties, ne lui disait rien; les courses à travers champs faisaient bien mieux son affaire. Il avait toutefois une certaine disposition à jouir mieux qu'un autre de la belle tenue d'une vieille maison. Ce sauvage de bonne mine et de bon air, et à jolie tête et d'élégante tournure, soigneux d'ailleurs de sa personne, aimait d'instinct l'aristocratie, ses modes, ses hôtels, ses équipages, dont ses yeux droits, d'une portée étonnante, reconnaissaient à distance les livrées et les armoiries, et nul, je l'ai dit, n'était plus au courant des cancans du haut monde, qu'il jugeait avec son verbe salé. Tauzia, avec l'agrément facile et la grâce avenante des gens de son pays, avec le même penchant naturel vers la bonne vie riante, et point bégueule et point empesée, Tauzia était de ceux qui, au fond du cœur et sans bruit, gardent intacte et ferme, et hors portée des discussions des sceptiques, la foi religieuse et politique transmise noblement dans leurs familles de génération en génération, dans le même for de conscience où s'y transmet le sentiment de l'honneur. Il ne faisait point profession à grands cris de ses opinions personnelles, et se rendait

compte aussi bien qu'un autre des fautes commises et des occasions perdues ; mais quand vint l'heure de singulière angoisse où disparut brusquement par la mort l'illusion de soixante ans des légitimistes, il put croire, ainsi que beaucoup de son âge, que l'histoire de France venait de s'arrêter. comme s'arrête une horloge dont le grand ressort est brisé, et qu'il n'allait pour longtemps rester, sur les tréteaux de notre pays, qu'une grotesque mascarade, bonne tout au plus à amuser de ses parades, dans un spectacle désormais désintéressé et sans espérance, les rieurs sensés de son espèce. Et de fait, depuis ce jour, je ne l'ai jamais vu se mêler de politique que pour en conspuer les vilains masques, et aussi pour railler les innocents, qui cherchaient à pressentir les solutions de l'avenir.

Quand en janvier 1874, à peine arrivé au Palais-Royal, je proposai à M. de Fourtou la réorganisation de la direction des Musées, je crus sage de lui indiquer, comme directeur, le plus ancien en date des Conservateurs. C'était le seul moyen d'éviter au Ministre les réclamations, les grises mines, les arrière-pensées des autres conservateurs,et à la maison des discordes nouvelles. M. Reiset était là depuis 25 ans, il savait mieux que personne par où cette maison pouvait pécher surtout en ses dernières années, et sa nomination était une garantie pour tous contre les passe-droits futurs. Pour remplir la place vacante dans sa conservation, je proposai naturellement au Ministre de confier le poste de conservateur des peintures et dessins à M. de Tauzia, conservateur-adjoint de ces mêmes peintures, et voilà comment, par décret du 25 janvier, Tauzia prenait possession du titre et du cabinet de son maître M. Reiset. De ce jour, j'étais tranquille sur le Louvre; car M. Reiset, qu'un autre choix aurait fort troublé, attaché qu'il était du fond des entrailles à son département de la peinture et des dessins, pouvait s'en reposer en paix sur son cher élève, qui ne prendrait nulle résolution d'importance sans se concerter étroitement et respectueusement avec lui. Et c'est ainsi en effet que les choses se passèrent, tant que M. Reiset demeura au Louvre. — Le jour où celui-ci remit à Barbet de Jouy la direction des Musées, Tauzia n'eut point à s'inquiéter; il était sûr de même amitié et de même confiance; un peu plus d'attention toutefois, pour ne point étonner son ami par la trop libre exécution de mouvements ou de classements de cadres, conçus d'accord avec son prédécesseur. C'est sous la direction de Barbet que Tauzia fit l'une de ses tournées par la haute Italie, d'où il écrivit les lettres familières dont nous avons donné ci-dessus quelques extraits. Il y avait planté les jalons de certaines négociations; mais, les écœurantes tracasseries administratives, excitées en arrière par d'impatients et sournois appétits, ne tardèrent pas à harasser les nerfs de Barbet de Jouy, et c'est avec son successeur que Tauzia devait faire aboutir ces belles acquisitions des fresques italiennes qui lui ont fait tant d'honneur.

Mais notre musée ne saurait oublier qu'il doit encore à Tauzia d'autres enrichissements. Le jour où il était devenu l'homme du Louvre, il avait mis en

réserve ses préférences italiennes du XVe siècle, et n'avait songé qu'à combler dans nos galeries les lacunes des diverses écoles. Comme c'était une manie de se plaindre parmi nos amateurs que l'école anglaise ne fût point convenablement représentée au Louvre, il partait pour Londres, en mai 1881, et rapportait de la vente Bale, à défaut d'un Reynolds d'une conservation suffisante, un excellent portrait par Lawrence de lord Whitworth, le négociateur de la paix d'Amiens. Puis venait le très fin tableau de Jean Ste n, la « Mauvaise compagnie ». — La direction des Beaux-Arts lui envoyait deux paysages de Rousseau, dont l'un particulièrement admirable; M. Gatteaux léguait son bijou exquis du *Mariage mystique de sainte Catherine* par Memling, — Maurice Cottier sa *Bataille des Cimbres* de Decamps et ses Delacroix; les dons pleuvaient trop souvent inégaux, mais le vent était aux dons et aux legs, et le département des dessins se trouvait très privilégié. Madame Timbal, exécutant un vœu de son mari, offrait au Louvre l'adorable première pensée de *La belle jardinière* de Raphaël, l'un des plus précieux du maître, en même temps que Tauzia acquérait un autre dessin inestimable de la jeunesse de Raphaël, la Vierge tenant l'enfant Jésus et assise sur un trône, entre St Sébastien et St Roch. Timbal qui était un acheteur hésitant, bien qu'il aimât les choses de haut goût, avait acquis jadis ce délicieux dessin, pressé par l'admiration de M. Reiset, et avant que ne s'ouvrît à Paris la vente de la collection Vallardi. — Le testament de M. Gatteaux apportait encore au conservateur des dessins, en avril 1881, un lot considérable de 155 dessins, riche en Michel-Ange, en Albert Durer, en Primatice, en italiens de tous les bons siècles, riche surtout en études de son vieil ami M. Ingres, pour le *Romulus*, pour les vitraux de Dreux, pour l'*Homère*, pour l'*Age d'or*, etc., mais les plus précieux morceaux étaient les portraits de famille qu'il tenait de l'intimité du grand Maître.

C'est le 22 octobre 1881, que survint dans la carrière de Tauzia, le pénible et cruel incident, qui, pour créer une fonction de plus, scinda, pendant plus de quatre années, à son détriment, la conservation de la peinture et des dessins. Triste combinaison offensante pour qui n'avait point mérité cet affront, ressenti très vivement et très justement par lui; d'autant que Ronchaud, se laissant aller jusque-là, et sans y être sollicité, aux plus familières confidences, où les confrères de Tauzia n'étaient pas toujours ménagés, ne pouvait se plaindre que celui-ci eût trop mal servi sa direction. Et Ronchaud, entre nous, n'eut point tant d'agrément de cette vilaine aventure, puisqu'il fut conduit à défaire ce qu'il avait fait et à blesser, en le lâchant sans vergogne, l'ami, l'ancien collègue de l'inspection des Beaux-Arts, qu'il avait cru devoir introduire par un mauvais chemin dans sa nouvelle maison. — La nature ferme et droite de Tauzia, trempée plus solidement encore par cet isolement du Louvre où l'on vivait, Dieu merci, loin des menues intrigues de la bureaucratie, ne s'accommodait ni

des biaisants ni des trop complaisants. Sa fierté loyale, peu mêlée à ce monde où il faut parfois faire la part des tiraillements d'humanité et des appétits d'ambition et de pain quotidien, avait en horreur particulière les caractères faux et louches qui se plaisent dans ces sournoiseries et s'y démènent cauteleusement. Sa bonne éducation le faisait bon camarade et bon supérieur, mais respectant les autres, il voulait être respecté. Fidèle avec constance et délicatement attentif à ses amis et à ceux qui l'avaient obligé, il n'admettait point l'ingratitude, encore moins les manœuvres basses, et gardait longue mémoire de ce qui pouvait, en ce sens, atteindre ses amis ou lui-même. — Devant ce coup qui lui était porté là si à l'improviste, et qui le mettait en défiance pour l'avenir, il eut le bon esprit de choisir, entre les deux conservations, celle des dessins, comme mieux à l'abri de toute nouvelle attaque extérieure. Mais, de ce jour, bornant à l'inévitable ses relations avec le directeur dont l'entourage l'offusquait et dont il avait toujours d'instinct, malgré l'attrait de sa causerie, suspecté la franchise, — et nous étions tous, autour de lui, un peu payés pour cela, — il s'enferma rigoureusement et froidement dans sa fonction diminuée. Le département de la peinture ne lui fut plus de rien. Il se fit stoïquement une loi de ne s'en occuper en aucun cas et s'abstenait même avec bon goût d'en parler, ne songeant désormais qu'à grossir notre collection nationale des dessins. A la fin de 1880, il avait acquis l'un des crayons les plus renommés de M. Ingres, la *Famille Lazzerini;* en 83, à la vente Lehmann, il acquérait le délicieux portrait de Mlle Boinnard, et des « études de bras pour la figure d'Antiochus dans le tableau de la Stratonice ». Il lui en vint bien d'autres par le don de la collection Coutan. Ce merveilleux legs Coutan, que nous devons, sur parole seule et en vertu de traditions verbales, et sans une intention écrite, sans l'ombre de testament, au désintéressement absolu et admirable des héritiers, femme, neveux et arrière neveux de l'ami courtois des plus habiles peintres de son temps, fut annoncé au Ministre par une lettre de Mme Milliet, datée d'Antibes le 12 avril 1883. Tauzia partit aussitôt pour la Provence, chargé par Ronchaud de porter à la famille Milliet-Hauguet-Schubert, les remerciements du musée, puis « d'examiner, selon l'invitation des généreux donateurs, quels objets de la collection conviendraient particulièrement au Louvre. » Et son examen devait comprendre à la fois les tableaux et les dessins. Cette collection Coutan, dont les vrais amateurs de Paris n'avaient jamais perdu le souvenir, et vers laquelle il avait toujours fallu se reporter dès qu'il s'agissait de l'œuvre de M. Ingres, on savait qu'elle était depuis longues années, conservée dans la villa Lucienne à Antibes, et c'est là que Tauzia fit son choix avec la discrétion d'un galant homme, et le discernement du connaisseur qui, chargé des intérêts du Louvre, ne devait, parmi tant de choses excellentes, n'omettre rien d'à jamais regrettable. Cette fleur du panier, deux mois plus tard, nous en jouissions à Paris. Les tableaux, c'était le

célèbre *Bonaparte au pont d'Arcole* de Gros, c'étaient deux esquisses de Prud'hon, l'une des *Chapelles Sixtines* d'Ingres, quatre Géricault, deux Bonnington. Quant aux dessins, outre une charmante miniature de M. Coutan par Augustin, c'était encore bien autre fortune : de Prud'hon, l'*Andromaque et Pyrrhus*, et le *Premier baiser de l'amour ;* et juste ciel ! quelle moisson de dessins d'Ingres : l'*Apothéose d'Homère*, le *Romulus vainqueur d'Acron*, la *Stratonice*, le *Tu Marcellus eris*, le *Cardinal Bibiena offrant sa nièce en mariage à Raphaël*, le *Raphaël et la Fornarine*, la *Mort de Léonard de Vinci*, le *Songe d'Ossian*, l'*Odalisque de la galerie Pourtalès*, le portrait de *Mme Devauçay*, le *J.-C. donnant les clefs à St Pierre*, et enfin ce prodigieux bijou de la *Famille Forestier*. — Je ne parle pas des quatre aquarelles de Géricault, des deux paysages de Bonnington, des deux aquarelles de Charlet, des trois Decamps, des deux Delaroche. Il est puéril à moi d'énumérer l'un après l'autre tous ces dessins ; mais que l'on songe quelle délicieuse matière de bavardes causeries c'était pour nous alors, quand il nous était donné de tourner et retourner de telles acquisitions à mesure qu'elles se présentaient.

L'un des derniers legs de dessins que Tauzia ait reçus pour le Louvre, fut, en avril 87, celui de M. Ch. Bellanger : un petit portrait à la plume de Prud'hon par lui-même, et le portrait à la pierre noire rehaussé de blanc, de Mlle Mayer. M. Bellanger n'était pas un inconnu pour Tauzia, qui trente ans plutôt était allé se présenter à lui de ma part, chargé d'une singulière mission. C'était le temps où j'avais entrepris, pour la *Revue universelle des arts*, une série d'études sur les « artistes étrangers en France » ; après Sergell était venu Roslin, et quand mon siège était fait sur ce dernier (août et septembre 1856), voilà que je venais d'apprendre que les papiers de famille du peintre suédois se trouvaient déposés par les descendants entre les mains de M. Ch. Bellanger, amateur et possesseur bien connu des plus belles miniatures de Hall et de Fragonard, et l'homme de Paris qui possédait le plus de portraits de la famille Roslin, soit par Hall, soit par Perrin, soit par Mme Roslin, soit par Roslin lui-même, et que j'avais déjà admirés chez lui. M. Bellanger voulut bien seconder ma curiosité et me mit entre les mains un manuscrit inestimable pour un biographe de Roslin, des « Mémoires historiques ou histoire abrégée et faits intéressants de la vie de M. Roslin », par l'un de ses gendres, M. Barmont. Mais qu'allaient dire les lecteurs de la *Revue universelle* de l'insipide et démesurée phraséologie de M. Barmont ? Tauzia était l'homme des documents brefs et nets. Entre les expositions, il n'était pas encore attaché au Louvre et ne lui devait pas son temps. Je lui demandai, me trouvant tiraillé d'autre part, de me rendre le grave service de me réduire en quelques pages la volumineuse et trop expansive apologie du peintre par son gendre. Il le fit avec sa précision ordinaire, et n'omit pas une date, pas un portrait, pas un déplacement qui pût être de quelque utilité pour la pleine connaissance de l'ar-

tiste. Il eut, au cours de ce patient dépouillement, l'occasion de retourner maintes fois chez M. Bellanger, dont il appréciait la civilité courtoise, et quand, de mon côté, je publiai dans la *Revue universelle* (tome V, mai 1857), le résumé qui avait donné tant de souci à mon ami, il me parut trop juste de faire connaître au lecteur ce que lui et moi devions à M. de Tauzia, pour la corvée de ce précieux supplément. C'est, je crois bien, la première fois que le nom de Tauzia ait occupé la presse, et j'ai tout lieu de penser que ce silence de la renommée n'avait point jusque-là troublé son sommeil, — ni alors, ni jamais.

Ne pensons plus hélas ! à ces beaux lots venus gratuitement au Louvre et rappelons à la hâte les deux cents dessins de Carpeaux offerts par le prince Stirbey, les préparations d'Augustin offertes par le journal l'*Art*, qui avait déjà donné un groupe de peintures anglaises, les deux aquarelles de Géricault, offertes par M. Lehoux, un ami du peintre, et père lui-même de ce P. Lehoux qui obtint, le premier, mon « prix du Salon ».

Tout cela, je le répète, c'était des dons et des legs. Trois occasions s'offrirent au conservateur des dessins de montrer ce qu'il savait happer au vol, malgré la misère de nos budgets, quand une bonne rencontre se présentait à lui. En avril 1882, Tauzia put acquérir de M. le chanoine Gallet, à Versailles, trente charmants feuillets de Liotard, dessinés aux trois crayons, à la mode de Watteau. Plusieurs portent la date de 1738, qui est celle de son voyage dans le Levant, d'où ce fantasque rapporta le surnom du « peintre turc », et aussi ce fameux bonnet arménien sous lequel il s'est peint aux *Offices* : curieux et fins portraits de consuls et de pachas; mais les plus grasses de ces jolies sanguines et par où il se rapproche le plus de nos meilleurs Français de ce temps-là, ce sont des études de femmes ou jeunes filles dans leurs élégants costumes populaires de Constantinople, de Smyrne, de Paros ou de Chio. — Quelques mois après, Tauzia mettait la main sur un autre lot, d'une négociation plus délicate et plus difficile : il s'agissait des Dumonstier du baron de Schwiter, et M. de Schwiter savait mieux que personne le prix et la valeur historique de ses dessins, bien qu'il les eût jadis acquis à bon compte, chez un fripier de Nancy, à vingt sous pièce. Mais pour nous l'intérêt était grand de développer au Louvre la série de ces « crayons », art si particulièrement français, et dont M. Reiset avait rempli avec tant de goût l'une des salles de son musée, quand il n'avait encore sous la main que quelques feuilles de l'ancien fonds royal et quelques autres acquises de M. Niel, par qui fut remis en faveur ce procédé spécial fin, léger et charmant de la portraiture française, reflétant cent ans de notre histoire, depuis les Janet jusqu'au dernier des Dumonstier. Tauzia nous offrit là d'un seul coup, du meilleur temps de Daniel Dumonstier, les figures les plus curieuses du commencement du XVII[e] siècle : la duchesse de Longueville, en sa plus souriante jeunesse, (le crayon du duc de Longueville appartenait déjà au Louvre pour avoir été

cédé par le baron Schwiter à son ami Sauvageot), Marie de Gonzague, reine de Pologne, la duchesse de la Trémoille, la marquise de Sablé, Mme de Puisieux, le maréchal de la Force, le fameux comte de Bouteville, le duc de Sully, Mlle de Sully, et de Thou, et Duvergier de Hauranne, et le maréchal d'Ancre, et Fra Paolo Sarpi, et l'évêque d'Albi, et le prince de Phalsbourg, et tout ce qui avait fait figure et avait traversé l'atelier de l'artiste au moment où la mode des crayons français battait son plein. — Quand Tauzia rentré dans la plénitude de ses fonctions, mais déjà plus atteint qu'il ne croyait au fond de sa santé, songeait aux acquisitions les plus prochaines qu'il pourrait tenter pour le Louvre, sa pensée s'arrêtait volontiers sur le tableau célèbre de Jean Cousin *l'Eva prima Pandora*. Il tournait autour de cette idée, ne sachant par où entamer la négociation que l'on disait assez difficile par les exigences outrées du possesseur; mais l'œuvre, par sa notoriété dans l'histoire de l'école française, lui semblait digne d'être introduite au Louvre. Il eut tout au moins, dans ses derniers mois, le plaisir de saluer l'entrée dans notre musée de l'œuvre exquise et vraiment Corrégienne de Prud'hon, *l'Enlèvement de Psyché par Zéphire*, don magnifique de Mme la duchesse de Sommariva. M. de Sommariva avait acquis cette merveille au salon de 1808. — Puis aussi, le maître tableau de Dumont le Romain, représentant la famille de la nourrice de Louis XV, peinture qu'il connaissait de vieille date, et qui pouvait, par son éclat et son importance, aider à relever la triste moyenne de notre salle du XVIIIe siècle. — Enfin il plaça lui même, à l'extrémité de la seconde galerie française, les *Romains de la décadence* de Couture, que le Luxembourg venait de renvoyer au Louvre.

Je gardais pour la bonne bouche ce volume de 82 dessins par Jacopo Bellini, qui s'en vint en juillet 1884, du fond d'un château de la Guyenne, faire pendant au Louvre au fameux volume des dessins de Léonard et de Pisanello, acquis en 1856 de la maison Vallardi. L'acquisition de cette inestimable série de compositions du père de Gentile et de Giovanni Bellini et du beau-père de Mantegna, fit grand bruit dans le monde des amateurs, et l'on s'empressa de toutes parts à la feuilleter et à l'étudier. Ronchaud, sollicité par les Braun de leur laisser photographier la série des Bellini, et préoccupé d'imiter les Allemands dans leurs publications du musée de Berlin, insista auprès de Tauzia pour qu'il lui écrivit le texte historique et descriptif des 82 dessins qui serait joint aux photographies et dont les Braun paieraient les frais, mais jamais Tauzia n'y voulut consentir; ses travaux appartenaient au Louvre; il n'entendrait jamais se faire l'homme d'une maison de photographes. Et en effet sa description des Bellini, il en a fermement réservé la primeur à son dernier catalogue, où la prendra qui voudra. — Ah! dame, il ne fallait pas demander à Tauzia de favoriser au Louvre ce qu'on pourrait y appeler les idées nouvelles. S'est-il assez moqué de l'école du Louvre et de la prétention de ses fondateurs d'y faire enseigner le goût et la pénétration

des chefs-d'œuvre à des apprentis conservateurs, au moyen de belles phrases redondantes et inutiles, et d'une compétence que pour d'aucuns il préjugeait douteuse, renvoyant d'ailleurs, soit à la bibliothèque nationale, soit au collège de France, les cours de pure archéologie. — Quant à l'idée sans cesse renouvelée des catalogues populaires et de la démocratisation des musées, elle lui répugnait visiblement, comme rabaissant son Louvre, et il ne voulut jamais s'y prêter de sa personne. — Si nous causions entre nous de la glorification des arts décoratifs, et du grand bruit tapageur qu'on en a mené, et de la sorte de prédominance qu'on leur a donnée dans l'éducation du goût public, il riait sans miséricorde de ce qu'il regardait comme la turlutaine enfantine de notre temps et nous eût volontiers traités d'inférieurs ou de dépravés exploités par des politiques. Que voulez-vous? les plus intelligents peuvent manquer d'un sens, et pourtant celui-ci appréciait mieux que personne un beau meuble ou un beau bronze, une belle plaquette ou une belle médaille; le mal c'est qu'il n'y voyait que le beau, sans égard pour l'esthéticien ou le journaliste qui l'exploitent. — Mais ce qui avait, par-dessus tout, le don de l'horripiler, et sa désolation était de chaque jour et à tout propos, c'était de voir les photographes installés en maîtres dans le Louvre; pour lui c'étaient les marchands dans le temple. Il n'admettait pas que le Directeur pût lier par des traités le bon air et la liberté de la maison et laissât se glisser dans les galeries l'apparence du mercantilisme. Il était d'une école et d'une génération, pénétrées jusqu'aux moelles d'un certain respect maniaque qui n'eût jamais permis une telle profanation de ce temple. Je me souviens comme il me reçut le jour où je lui racontai que M. de Ronchaud m'ayant fait l'honneur de me consulter sur le projet de traité déjà formulé, d'accord avec la maison Braun, j'avais cru devoir lui conseiller de garantir du moins l'intérêt du Louvre en exigeant que les clichés de chaque œuvre reproduite appartinssent de droit à bref délai aux musées nationaux, pour y constituer un fonds parallèle et complémentaire à notre chalcographie. — Ne vous vantez pas de votre belle idée, me répondit Tauzia d'une humeur de dogue. Le Directeur l'a adoptée; mais son parti était tellement pris qu'il s'est laissé duper comme à plaisir. Savez-vous à quelle date les photographes ont fait renvoyer la remise de leurs clichés? à trente ans, et dans trente ans que vaudra un cliché actuel, quand leurs procédés se renouvellent chaque jour? Et pendant ce temps, les voilà maîtres chez nous, maîtres de nos tableaux, maîtres de nos dessins, maîtres de nos gardiens. Ils déshonorent le Louvre. — Il était inconsolable. Le Louvre, le Louvre, le public ne se doute guère du fanatisme qu'il inspire à ceux qui ont eu l'honneur, durant quelques années, d'être ses serviteurs. Je me souviens que jadis, pendant nos très courtes vacances, dès que nous nous en sentions éloignés de quelques heures, il nous semblait qu'il devait s'y passer les accidents les plus graves, et qu'au retour nous y trouverions toute la maison renversée; a notre rentrée, il fallait bien nous

avouer que rien n'avait bougé dans l'immuable palais : ce n'est pas nous qui manquions au Louvre, c'est le Louvre qui nous manquait. Quand Barbet de Jouy sortit du Louvre, il se jura de n'y remettre jamais les pieds; mais il ne put se défendre de se loger de l'autre côté de la Seine, juste en face de son cher palais; son premier regard du matin était pour le Louvre, son dernier salut du soir encore pour lui; il pouvait croire qu'en cas de nouvelle alarme, il serait encore le premier à courir au secours de ces galeries qui lui appartenaient bien quelque peu. — Tauzia de même, pendant trente ans, n'a guère perdu le Louvre de vue, tant sa présence y fut, sans effort, exacte et quotidienne, tant il s'était abandonné tout entier à la maison, et à ce qui l'y pouvait réclamer, tant il se consacra jalousement à elle par ses études, et ses classements de tableaux et de dessins, et ses travaux de catalogues. Il appartenait au Louvre, il ne se souciait que du Louvre; le reste semblait ne le regarder point; cette régularité était pour lui comme une sorte de point d'honneur. Il n'y vit jamais l'occasion de se faire valoir lui-même autour de sa fonction. Par delà de ce qu'il estimait avec raison devoir par probité à son titre, il repoussait avec de beaux cris et de beaux rires, toute offre d'élucubration qui eût pu mettre, hors du musée, son savoir et son nom en évidence. Ce n'est pas lui qu'on eût vu se livrant, au détriment du Louvre, à une publication de gloriole personnelle; il eût été le dernier à accepter de se dépenser en articles de journaux ou de revues. Quant à nos pauvres sociétés savantes, des grandes et des petites, s'en est-il hélas! assez moqué? Décidément les choses de vanité n'étaient point son lot.

La vanité de Tauzia, c'est un bourgeon qui décidément avait toujours manqué à son épiderme, et qu'on ne put jamais y faire fleurir. A voir de quel œil il regardait nos petites agitations et ambitions du monde administratif, il semblait qu'elles lui parussent indignes d'un homme comme il faut. Et ce qu'on appelait en 48 les hochets de la vanité ne le touchaient pas autrement. Dès juillet 1868, M. de Nieuwerkerke l'avait proposé pour la Légion d'honneur; le surintendant était revenu, depuis, deux ou trois fois à la charge, sans plus de succès, auprès du maréchal, débordé sans doute par les solliciteurs. Ce n'est que près de dix ans après, en décembre 1877, que je pus obtenir pour lui cette croix si bien méritée et qui, par mon estime pour l'homme, m'avait fait tant de plaisir; encore avait-il fallu recourir à la réserve de l'excellent Grand Chancelier, le général Vinoy, de qui d'Armaillé avait été l'officier d'ordonnance Le général me savait gré de ce que j'avais fait pour la décoration du Palais de la Grande Chancellerie, et plus d'une fois il vint en aide à ma détresse quand il s'agissait de croix pour les peintres que j'avais employés à ces travaux. Cette fois encore, bien que je n'eusse rien à prétendre sur le fonds de la Légion d'honneur, il céda quand je lui énumérai les titres de l'homme, qui se trouvait par bonne chance, ami de son ami. Tauzia avait été tellement obsédé des proposi-

tions inutiles du surintendant, qu'il n'en voulait plus entendre parler; et je fis bien de taire mes démarches jusqu'après la signature du Président, car je crois bien qu'il m'eût signifié de ne plus me mêler de telle affaire, où il ne vit qu'une bonne accolade à échanger avec un ami. Mais quand je m'avisai de lui envoyer les palmes d'académie, que je ne pouvais m'empêcher de lui faire expédier pour l'appareiller à ses confrères et à mes chefs de bureau ou des services extérieurs, je crois, Dieu me damne, qu'il me fit l'affront d'en donner le ruban au pauvre Michelot, le monteur des dessins du Louvre en ce temps-là. — On lui a de même subrepticement glissé dans ses derniers mois une croix autrichienne, et il en faisait gorges chaudes. Bien que je me pique de n'avoir pas été trop friand de décorations, durant ma carrière administrative, où il faut user en certains cas pareils d'une certaine résistance, je dois avouer que je n'ai pas encore été de cette force-là.

M. Reiset n'avait pas eu à apprendre à Tauzia la noble et harmonieuse symétrie de tableaux qu'il faut pour la décoration d'une salle et comment on compose un panneau. L'élève, depuis qu'il avait passé par les expositions, aurait presque pu, pour la rapidité de la conception et de la mise en branle, en remontrer au maître qui, pourtant, n'était pas facile à se satisfaire lui-même avec son œil méticuleux et son goût raffiné des belles ordonnances. En tout cas Tauzia lui porta bon aide, partout où il y eut, durant quinze ans, un cadre à placer dans l'installation des salles françaises et de la galerie Lacaze, et la galerie des Sept-Mètres, et les salles des dessins, et les remaniements de la Grande Galerie; car M. Reiset dans ses remue-ménages, n'aimant point à travailler seul, ne savait se passer de son lieutenant; on peut dire que les salles de M. Reiset furent des chefs-d'œuvre d'arrangement, et par estime de la besogne bien faite autant que par respect pour son maître, Tauzia, devenu conservateur, se garda toujours d'y toucher le moins possible. Cependant il y fut parfois obligé, le jour par exemple, où il dut prendre le parti de rentrer dans la galerie française du XVIIe siècle, les Batailles d'Alexandre de Le Brun, restées longtemps dans le pavillon Denon. Certes la disposition première, trouvée pour cette salle par M. Reiset, était déjà superbe, et les points principaux n'en ont point bougé. C'était dès lors une glorification admirable de notre école française en son époque la plus saine et la plus florissante, la plus vraiment maîtresse, avec son jeu alterné de Poussin, de Claude, de Lesueur, entremêlés de Le Nain, de Valentin, de S. Vouet, de Le Brun, de Séb. Bourdon, de Jouvenet et d'H. Rigaud. Mais l'introduction de ces Batailles d'Alexandre avec leur tonalité rousse et sombre et leur grande allure monumentale, et je ne sais quels autres menus mouvements dans le groupement des toiles, ont donné à cette salle une unité, une cohésion et une vigueur, qui y font éclater, mieux encore que dans l'étonnante salle des Sept-Cheminées, et avec des titres plus sérieux, l'apothéose du génie français.

Quand Tauzia eut à remanier l'autre galerie voisine, celle du XVIIIe siècle, il se trouva fort empêché. Nous-mêmes, quand nous traversons aujourd'hui cette galerie, notre cœur ne se soulève-t-il pas quelque peu ? Est-ce donc là tout ce que Louis XV et la Pompadour et M. de Marigny ont recueilli de plus excellent dans les *salons* d'un siècle pour représenter leur époque ? Il y avait là autrefois un tableau qui à lui seul était un art et un bouquet de peinture, et voilà que l'*Embarquement pour Cythère* est parti pour le salon Carré. Le reste n'est que misère et néant; il m'est avis que si je voulais trouver au Louvre le XVIIIe siècle, je m'en irais chercher du côté de la galerie Lacaze. Je ne sais si à la place de Tauzia, ne me voyant dans les mains qu'un joli petit Boucher, un amusant Vanloo, trois ou quatre Chardin, autant de Greuze et d'Oudry, et deux ou trois coquets portraits, je n'aurais pas demandé à condamner cette vaste salle, pour cause d'indignité nationale, jusqu'à ce qu'on m'eût fourni des œuvres capables d'y faire illusion à l'Europe sur la vanité de cette période fameuse dans l'histoire du goût français. Et encore pourquoi n'aurions nous pas le courage de crier de suite tout haut et tout franc :

« Assez, assez du XVIIIe siècle; assez de cette faisanderie. Le XVIIIe siècle nous a amollis, il nous a gâtés, il nous a pourris, et finalement il nous a tués. J'entends qu'il a amolli et pourri ceux de son temps, et qu'il a suffi à quelques amateurs d'en reglisser le ferment dans notre goût, dans notre art national, pour nous gâter et nous décomposer à notre tour. Ah ! qu'ils avaient raison, David et la forte légion de ses élèves de le honnir, de le maudire et de le proscrire avec haine et sans pitié et du plus haut de leur dédain ; et qu'il est vraiment temps de nous débarbouiller à notre tour de cette farine, de cette poudre de riz empoisonnée ! l'occasion est excellente. La démonstration crie de soi. Elle est venue d'un hasard bien simple, d'un remaniement de tableaux au Louvre, de la réouverture d'une galerie. Comment, c'est-là ce XVIIIe siècle, que les Goncourt et les Marcille et les Walferdin, et tous nos amateurs depuis trente ans, ceux dans lesquels nous avions le plus de confiance, nous ont représenté comme la seule école française, comme la date d'apogée du vrai génie français ! Le voilà donc, dans sa galerie faisant suite à celle du XVIIe siècle, du siècle vigoureux, aux robustes épaules, l'époque où, d'un bout à l'autre, tous les maîtres, même les tendres, furent des mâles. Le voilà, s'appuyant maintenant sur cette autre galerie monumentale, celle du XIXe siècle, où les nobles génies qui s'appellent David, Prud'hon, Ingres, Delacroix, même les Gros et les Gérard et les Corot, et les Rousseau, sont là pour lui montrer ce que c'est que la poésie et la grandeur et le respect de l'art. Ah ! pauvre XVIIIe siècle, quelle mine piteuse et méritée tu fais entre ces deux fières séries ! »

Mais peut-être cette amère et trop juste impression tient-elle en partie à la façon dont on a compris, dès l'origine, la représentation au Louvre du

XVIIIe siècle. Jamais on n'eût dû songer à le montrer dans une nef démesurée, aux voussures toutes nues, sous la forme d'insipides et fades tableaux académiques, qu'il n'a jamais été dans son génie de concevoir ni de peindre, et dont pour son malheur il a eu l'ambition et la manie. Le XVIIIe siècle, il sait du bout de la brosse esquisser un panneau; mais ce panneau fût-il de Boucher ou de Natoire, il faut le laisser fixé au mur où on l'a chantourné au milieu des rinceaux dorés, et où il fait corps avec les glaces et les tapisseries aux tons doux, et les meubles rocailles, et les longs rideaux aux draperies flottantes; au Louvre, dans les vagues espaces d'une sèche et sévère galerie, jamais. Renvoyez les Desportes et les Oudry aux pavillons de chasse de nos anciens rois; renfermez dans notre musée une vingtaine de petites toiles en deux chambrettes coquettes et basses, et vous aurez sauvé, pour ce que nous possédons du XVIIIe siècle et à son honneur, tout ce qu'on en doit sauver. Si je vous avais ainsi parlé, Tauzia, m'auriez-vous fortement contredit?

Par contre, elle appartient bien en propre à Tauzia, cette ancienne grande salle des États, jadis aménagée par Lefuel pour l'ouverture des chambres au temps de l'empire, et transformée récemment par l'architecte Guillaume en un hall immense destiné aux tableaux des peintres les plus illustres de notre siècle, depuis David jusqu'au pauvre H. Regnault. Il y avait assez longtemps qu'on se lamentait sur l'exil, dangereux, ajoutait-on, au second étage du Louvre, de ces maîtresses toiles revenues du Luxembourg, dont elles firent, de mon temps, l'honneur, et qu'on ne savait par quel escalier atteindre à la suite du musée de marine. On avait bien autrefois pensé à dérouler sur les hautes parois de la salle des États, les grandes toiles des *Mais* de Notre-Dame, déposées au Louvre par Viollet-le-Duc lors de la restauration des chapelles de la Cathédrale, et qui formaient, en effet, à elles seules tout un chapitre fort intéressant de l'histoire de la peinture française. On y renonça avec raison, le jour où l'on sentit que, malgré son immensité, la salle suffirait à peine à contenir les chefs-d'œuvre les plus populaires du dernier demi-siècle; et Tauzia rentrant de l'une de ses vacances de santé, pendant lesquelles il raffermissait pour un temps ses forces au milieu de ses chers rosiers de Parempuyre, improvisa rapidement et quasi sans hésiter, ce magnifique arrangement que nous voyons aujourd'hui, et dont il avait sans doute ruminé quelque chose là-bas en tournant dans ses plates-bandes fleuries. Mais aussi quels matériaux superbes : pour faire face au *Ciel d'Homère* de M. Ingres, les *Croisés à Constantinople* de Delacroix; pour s'équilibrer auprès des deux portes, donnant, l'une sur la grande galerie, l'autre sur la salle des portraits d'artistes, le *Massacre de Chio*, du même Delacroix, en pendant de la *Naissance d'Henri IV* de Deveria, et la *Mort d'Élisabeth* de Delaroche, en pendant du *Raphaël au Vatican* d'Horace Vernet; sur l'un des pans coupés la *Barque du Dante* surmontée du *Christ*

donnant les clefs à saint Pierre, et la *Barque de Don Juan* sous la *Judith;* sur les pans coupés de l'autre bout les deux Léopold Robert; enfin sur les deux grandes murailles, s'alternant et encadrés par les meilleurs paysages de Corot, de P. Huet, d'Aligny, de Marilhat, de Th. Rousseau, de Troyon, de Courbet, les merveilles que chacun sait : la *Baigneuse* et le *Cherubini* et *Roger et Angélique*, et les portraits de M. Ingres, la *Joséphine* de Prud'hon, le *Bonaparte à Arcole* de Gros, *Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély* de Gérard, la *Barrière de Clichy* d'Hor. Vernet, et la *Chasse à Ville-d'Avray* de Carle son père, le *Salon de 1824* de Heim, les *Femmes Souliotes* et le *Saint Augustin* de Scheffer, les *Femmes d'Alger* et la *Noce juive* de Delacroix, le *Prim* et la *Mme de Barck* d'Henri Regnault, et j'en oublie et d'excellents.

On retrouve dans les hauteurs de cette salle monumentale quelques tableaux de David (*Les Horaces* et *Les fils de Brutus*), d'autres de Gérard et de Gros, le *Christ en croix* de Prud'hon, le *Vœu à la Madone* de Schnetz, la *Prise de Jerusalem* de Heim, qui reportent naturellement la pensée vers cette autre salle des Sept-Cheminées, si glorieuse pour le commencement de notre siècle, et l'on se demande s'il n'est pas heureux que ces deux salons d'un si grand aspect et dont l'un est la stricte continuation historique de l'autre, se trouvent séparés dans le Louvre par quelque distance. Le salon des Sept-Cheminées offre dans l'ensemble de ses fortes œuvres, même en celles qui cherchent la grâce, un tel caractère d'unité grandiose, austère, mâle, héroïque, convaincue et comme inflexible en ses principes d'étude et de haute ambition morale, que la salle des États s'en trouverait peut-être diminuée par un trop proche voisinage. Ce n'est pas qu'on ne puisse reconnaître en celle-ci des dons de plus séduisante variété, de poésie plus intime et peut-être plus élancée vers des régions plus hautes, une distinction plus raffinée dans la recherche du sentiment et aussi de la pratique, palette plus éclatante et dessin plus subtil, puis encore quelque chose de nouveau et qui n'est point dans l'autre, et qui s'appelle Corot, Delaberge, P. Huet et Rousseau. Mais pourtant on se prend à regretter je ne sais quoi, comme un affaissement dans la santé robuste de notre génie, et l'on songe malgré soi au mot de Gambetta : les temps héroïques sont passés!

Les fonctions d'un conservateur ont trois parts qui s'engrènent : acquérir, exposer, cataloguer; et cataloguer n'était point, dans son métier, ce qui plaisait le plus à Tauzia; mais il était homme de devoir, et nul n'a été plus exact à fournir au public l'explication des œuvres qu'il avait placées sous ses yeux.

Dès qu'il est nommé conservateur, en 74, il fait transporter au palais de Compiègne et dispose dans les salles de ce palais, qui venaient d'être mises à sa disposition par le ministre des Beaux-Arts, cent quatre-vingt-neuf tableaux des diverses écoles, dont cent vingt-deux français, parmi lesquels toute la série des Don Quichotte par Coypel et Natoire; et aussitôt il en écrit les fiches et en

livre le catalogue. C'est, que je sache, la première œuvre littéraire de cet homme qui n'écrit point par vanité. Plus tard, il remplira de même une galerie de Fontainebleau d'une série assez nombreuse de peintures diverses, et par intérêt pour le jeune attaché de sa conservation, il lui confiera le soin de rédiger ce catalogue nouveau. Dans ce lot de Fontainebleau, Tauzia, s'il m'en souvient, a fait entrer le plus qu'il a pu de ces tableaux secondaires des maîtresses écoles, pouvant intéresser la série chronologique du Louvre, et qu'il craint de voir disséminer sans retour par les sollicitations exigeantes des politiques qui s'adressent toujours impitoyablement aux fameux greniers du Louvre.

Autre besogne et de plus grave importance. Il fallut bien aborder la grosse question et très chatouilleuse de la refonte générale des catalogues de la peinture au Louvre. Ils en étaient restés, depuis 1864, à la dernière édition du travail de Villot. Nombre de tableaux nouveaux avaient été acquis au cours de ces douze années; ceux du musée Napoléon III (collection Campana) avaient été fondus dans les galeries italiennes; d'autres avaient été retirés de la grande galerie pour aller décorer les anciennes résidences. Un numérotage général était devenu indispensable; et les biographies elles-mêmes des artistes, œuvre propre et remarquable de Villot, avaient à subir bien des corrections, par suite des documents retrouvés depuis lors à Florence et dans toutes les archives; les temps avaient marché; l'érudition moderne avait complété ses fouilles obstinées; on n'en était plus aux dates et aux attributions fondées sur les témoignages de Vasari et de Lanzi, ou des historiens anecdotiers du XVIIIe siècle; il fallait bien s'en référer maintenant aux trouvailles concentrées dans la *Nouvelle Histoire de la peinture en Italie* de Crowe et Cavalcaselle et dans le *Cicerone en Italie* de Burckardt, annoté par Von Zahn, Dr Bode, Otto Mundler et Frizzoni. Tauzia lui-même le reconnaissait tout haut. Il pensa toutefois qu'il serait inutile et de mauvais goût de s'approprier purement, en y changeant quelques dates, les laborieuses notices de son prédécesseur. Le travail de Villot avait acquis, avec justice, par l'excellence de son cadre, une autorité européenne; Tauzia entreprit non de le refaire, mais de le compléter; il ouvrit son livret par un « résumé historique de la formation des diverses écoles de peinture en Italie », après quoi il jugea suffisant de formuler en tête de l'œuvre de chaque maître, — avec une biographie très succinte et rectifiée, s'il y avait lieu, — la caractéristique du talent du peintre et d'énumérer les principaux et incontestables ouvrages qui avaient fait sa renommée, et que les curieux pouvaient retrouver dans les monuments publics et les musées de sa patrie et de l'Europe. Faire bref et exact, et dans des livrets plus portatifs, si possible, c'était à quoi il visait, et deux années lui suffirent pour l'exécution de cette « première partie », la *Notice des écoles d'Italie et d'Espagne*. Elle était finie en 76; elle fut livrée au public dès le commencement de 77. Et

aussitôt le conservateur pensa à s'attaquer à la partie flamande, hollandaise et allemande.

Mais là, plus encore que dans la partie italienne, qui lui était d'ailleurs plus familière, les documents nouveaux foisonnaient, redressant et complétant le texte de Villot, et il fallait à Tauzia le loisir de les rassembler et de les éclaircir. Entre temps, il crut devoir ne point laisser chômer son bien-aimé département des dessins, qui réclamait bien aussi un supplément au catalogue de M. Reiset, et voilà Tauzia publiant en 1879, sa première « notice supplémentaire des dessins, cartons, etc., exposés depuis 1869, dans les salles du premier étage, au Musée national du Louvre ». — « Je n'ai pas cru, déclarait-il tout d'abord, parlant des deux volumes de M. Reiset, qu'il m'appartînt de modifier un ouvrage aussi parfait que le sien, en y intercalant un supplément de quatre cents dessins; aussi leur ai-je consacré un catalogue spécial. » — Parmi ces quatre cents dessins, où figuraient quantité de feuilles admirables de Prud'hon, d'Ingres, de Delacroix, et les séries si intéressantes des portraits de M. Heim, et un beau don d'écoles diverses offert par M. Gatteaux, le plus grand nombre se composait de dessins d'ornement, remplissant les meubles à écrans de deux salles, et qui étaient vivement réclamés par la curiosité, très favorisée dans ces derniers temps, des dessinateurs ornemanistes; et Tauzia qui les avait empruntés à notre vieux fonds du Louvre, ne manquait pas, pour la paix de sa conscience, d'apprendre à ses lecteurs que « la description technique de ces études et de ces projets d'architecture lui avait été facilitée par le concours de M. A. Armand, dont les amateurs connaissent tous la compétence et le goût. »

J'ai raconté, en parlant de M. de la Salle, la respectueuse et fidèle affection qui conduisait souvent chez lui Tauzia, et quelle part notre ami avait prise aux dernières dispositions du généreux amateur, le jour où celui-ci nous dictait l'inventaire des trois cents dessins qu'il voulait donner au Louvre, enfin de quels soins pieux il fit preuve pour l'exposition et le catalogue de ce legs magnifique. Ce catalogue fut publié en août 1881; et il est l'un de ceux où Tauzia, malgré sa sobriété ordinaire, ait introduit le plus de recherches et de dissertations personnelles. C'est là que l'on trouve son étude très développée et nourrie sur les dessins du Pisanello, une autre sur Ercole Grandi, celle qu'il reprendra et amplifiera plus tard sur Jacopo Bellini, et d'autres plus succinctes et très précieuses sur Mariotto Albertinelli, Fra Beato, Gozzoli, Lorenzetti, Andrea Mantegna, Pollajuollo, sujet d'une autre étude très étendue dans son dernier catalogue, celui de 88; et je ne parle pas de toutes ses notes aux dessins du Poussin; et la tentation avait été grande pour lui de trouver place dans le catalogue de M. de la Salle, à propos de la description des trois dessins de Rubens d'après des peintres italiens, pour un chapitre à coup sûr intéressant, sur les très nombreux dessins de ce grand maître, crayonnés d'après les œuvres

les plus fameuses qu'il rencontrait en Italie, ou même originaux d'anciens artistes italiens retouchés librement par lui.

Tauzia n'avait prévu que trop sûrement le tort inévitable que devait faire aux donations futures l'installation dans deux corridors mesquins et étroits du magnifique legs de M. de La Salle. Il garda toujours rancune au Directeur des Musées de n'avoir pas su lui attribuer une salle plus digne et plus abordable. Je retrouve encore un écho de cet amer regret dans la lettre, la dernière que j'aie reçue de lui, et qu'il m'adressait à Royat, le 7 juillet 88, douze jours avant sa mort : « Voici une nouvelle qui est faite pour vous intéresser, mon cher ami; M. Armand qui est mort, comme vous le savez, avait, dit-on, l'intention de laisser au Louvre sa collection de dessins. Aussi a-t-on été fort étonné dans la maison, à l'exception de votre serviteur, que le testament ne soufflât pas mot du Louvre. C'est Valton qui est légataire universel..., il a tous les objets d'art, à l'exception des photographies qui viennent à la Bibliothèque; la Société de gravure a un legs... Dreyfus hérite d'un très beau bronze du xve siècle. Je ne connais pas tous les détails, n'ayant pas encore vu Valton. — Tout ce que je sais, c'est que M. Armand avait été très froissé de l'emplacement qu'on avait choisi pour la collection de La Salle; de plus, les projets de disséminer les tableaux Lacaze (il veut parler de ce déplorable rêve de Castagnary de cueillir dans toutes les salles les tableaux français du Louvre, pour les substituer, dans la grande Galerie, aux chefs-d'œuvre italiens et flamands), l'avaient aussi choqué. Est-ce à cela qu'il faut attribuer cette mauvaise humeur pour le Louvre ?... »

1881 ; Tauzia était en règle avec le département des dessins ; il allait reprendre sa tâche du catalogue de la peinture flamande, hollandaise et allemande, et en avait déjà rassemblé un assez beau dossier. Ce fut justement l'heure que choisit Ronchaud, pour scinder en deux la conservation de la peinture et des dessins, et offrir l'une des deux parts à son ancien collègue de l'inspection des Beaux-Arts, Anat. Gruyer. J'ai dit comment Tauzia, mortifié à bon droit par un tel procédé et mis en légitime défiance pour la sécurité de son avenir, insista pour se tenir coi dans la garde des dessins, et comment la peinture échut à Gruyer. Aussitôt les paquets de fiches flamandes et allemandes sur lesquelles Tauzia commençait déjà à consulter les souvenirs de voyage de ses amis, en contrôle de ses propres carnets, embryon d'un travail qu'on le jugeait indigne de poursuivre, disparurent, sans un mot et comme par enchantement, au fond du tiroir de celui qu'on venait de blesser si cruellement et au si grand dam du Louvre et depuis lors, je l'avoue, je n'en ai plus oncques entendu parler.

On a vu plus haut quelles acquisitions occupèrent pour le conservateur des dessins, les années qui suivirent, et quel soin un peu hautain et assez motivé il prit de se tenir désormais à l'écart des affaires qui jadis relevaient de lui.

Si au conservatoire, dont il évitait tant qu'il pouvait les séances, il entendait forcément parler de la peinture, il restait obstinément muet sur ce chapitre et se réservait pour son cabinet et la spécialité où on l'avait enfermé. Tauzia n'était pas né fonctionnaire, il était bien trop indépendant pour cela, et la passion de l'ordre dans les paperasses et les discussions administratives ne furent jamais son fait. Son tact excellait dans l'arrangement bien équilibré d'une salle ou d'une galerie, mais il avait horreur de la plume et des classements méthodiques de bureau. Il fut, par son goût délicat, et la pénétration de ses yeux, et la mémoire excellente des choses vues et notées, au cours de ses voyages, dans les collections publiques et privées, et par sa continuation profitable des traditions et des leçons de M. Reiset, l'un des meilleurs conservateurs qu'aura connus le Louvre, et l'un des mieux accrédités, pour la sûreté et la netteté de ses jugements, auprès des amateurs français et étrangers empressés à le consulter. Dans les réunions du conservatoire, il s'emportait parfois, en quelques mots bourrus, car Dieu sait s'il avait l'exécration des parleurs prolixes, contre les propositions d'achat des œuvres médiocres, jugées par lui indignes du Louvre. Il n'admettait pas qu'une médiocrité se vînt inutilement mêler à l'ancien choix admirable de nos collections, fût-elle curieuse par l'un de ces petits côtés qui amusent la manie des bibelotiers d'aujourd'hui. Quand, pour le département si large à lui confié, il ne rencontrait pas d'œuvre qui satisfît pleinement les conditions d'art et de beauté et la haute idée qu'il avait du génie des maîtres, et de la place que cette œuvre devait tenir entre les autres morceaux de ces mêmes maîtres dans notre galerie, jamais il ne se fût prêté à demander à ses collègues une part, si minime qu'elle fût, du budget des musées, furieux d'ailleurs à part lui, de voir s'en aller en broutilles les miettes de ce pauvre budget.

Se trompe fort qui s'imagine que l'on puisse arriver sans études à ce point d'autorité qu'avait conquis Tauzia dans ses dernières années. Bon pour les petits associés d'agent de change, de passer au sortir de la Bourse, par l'hôtel Drouot, comme ils faisaient vers la fin de l'Empire, pour s'y faire adjuger de confiance un tableautin d'artiste renommé; mais le véritable amateur a de plus sérieuses précautions à prendre contre l'ignorance des autres et contre lui-même. Il y faut toute une éducation spéciale, outre le goût inné, qui est un don rare de nature, réclamant une culture quotidienne, voir, encore revoir, se souvenir, comparer, se souvenir perpétuellement et comparer sans cesse. Les esprits distingués peuvent posséder à leur insu le sentiment du beau et ne le développer que plus tard par un certain usage. Les privilégiés sont ceux, dans lesquels il éclate de bonne heure et qui rencontrent tôt leur jouissance dans son application discrète et raffinée. Tauzia fut de ceux-ci, savourant les œuvres d'art par l'organe qui leur est propre, c'est-à-dire par les yeux, et non point par les belles paroles et les

phrases pompeusement écrites qui n'en sont que les juges à faux. Il s'était longtemps délecté égoïstement, comme tous les vrais connaisseurs, dans la seule vue des belles œuvres, se rendant compte, par son flair personnel, de l'écartement qu'on devait faire des médiocres. Puis le moment était venu où il avait senti qu'une autre instruction lui était nécessaire, celle des dissertations tiraillées qu'avait pu faire naître entre les plus sûrs experts de notre siècle, l'histoire de ces chefs-d'œuvre et l'histoire aussi de leurs artistes; et comme il était homme de bonne volonté, il s'était, tout grand garçon qu'il fût, remis courageusement à l'école : il parlait aisément l'italien, surtout depuis ses premiers voyages par delà des monts; il avait rappris l'anglais qu'il lisait couramment; et s'acharnait même à se débrouiller dans l'allemand, tout au moins les mots indispensables pour reconnaître dans leurs catalogues ou leurs dictionnaires historiques, une date de naissance d'une date de mort, et le nom d'un maître d'un nom d'élève. Ainsi se trouvait-il en mesure de suivre attentivement les publications de Florence, de Milan, de Venise ou de Bologne et celles de Londres et de Berlin, et toute cette littérature foisonnant depuis trente ans de documents nouveaux, de rééditions annotées, de monographies savantes, dont il connaissait presque tous les auteurs. Il s'était entre autres lié avec Morelli, et faisait grand cas de l'ingéniosité de ses hypothèses, par ce que Morelli était un peu de même école que lui, ne parlant que de ce qu'il avait vu; et pourtant Tauzia en vint parfois à blâmer l'excès de ses hypothèses et surtout le ton impérieux et dur avec lequel le sénateur italien les défendait et les voulait imposer à ses contradicteurs.

Un mouvement de presse, provoqué par certaines restaurations (ces restaurations sont toujours le fatal écueil des conservateurs; il est vrai que Tauzia professant sur ce chapitre les mêmes prudentes réserves que M. Reiset, n'avait pas fourni prise aux critiques), remit, le 30 janvier 1886, les choses en l'état où elles étaient avant le 22 octobre 81, c'est-à-dire que fut rendue à Tauzia la conservation de la peinture réunie à celle des dessins. Mais hélas ! sans qu'il s'en doutât encore, sa santé était déjà à tout jamais perdue. Ce qui n'aida pas à la refaire, ce fut la combinaison administrative, imaginée à ce moment sans pudeur ni dissimulation, pour assurer au nouveau conservateur adjoint de ce département la future succession du conservateur, que l'on déclarait hautement vouloir conduire, sans répit et tambour battant, à sa minute réglementaire de retraite. Tauzia n'avait jamais songé à échapper à cette exécution administrative, qu'il pressentait trop naïvement souhaitée par le même directeur qui jadis lui avait scindé ses fonctions, et ne les lui rendait aujourd'hui que pour en fixer le terme. Ces mises à la retraite, guettées dans les bureaux avec une impudence cynique et dont les dates étaient précisées plusieurs années à l'avance, par l'impatience d'affamés sans vergogne, sans se préoccuper jamais des ménagements dus à

certains titres, ni de la valeur encore verte des hommes désignés à l'évincement, ni des services qu'ils pouvaient rendre encore au pays dans le poste qu'ils honoraient par leur expérience, et où parfois, comme en ce cas, ils n'étaient pas remplaçables, sont devenues une tradition courante dans l'administration française dont elles ont abaissé le niveau, et particulièrement dans l'administration des Beaux-arts. Tauzia n'était pas homme à se débattre platement contre ce parti pris, en faisant valoir, comme un pleutre mendiant, les considérations de gêne trop réelles où allait le réduire, et les siens avec lui, cet étranglement pécuniaire sur le tard de sa vie ; mais du procédé bassement faux, mielleusement hypocrite de Ronchaud lui forçant la main par le dégoût, il conçut une colère sourde et permanente, qui pesa désormais sur son humeur et la fit plus aigrie et plus rétive à certains rapports que la vilaine avanie de 1881. Une révolution, quasi insensible tout d'abord, s'était produite dans sa santé depuis trois ou quatre années : sa taille autrefois dégagée et alerte, prenait peu à peu un embonpoint qui ne lui était pas naturel ; les bronchites d'automne et de printemps devenaient plus fréquentes et parfois menaçantes; certaines vagues oppressions l'alourdissaient; il ne marchait plus qu'à contre-cœur, lui jadis si actif; une ou deux crises même inquiétèrent ses amis, mais impossible d'obtenir de lui qu'il se soignât avec suite et bon sens. Il prenait plaisir à s'adresser à de vieux médecins plus infirmes que lui, tels que le bon docteur St Germain, l'ami de M. de la Salle, de M. Gatteaux et de M. Armand, et il choisissait pour l'ausculter son voisin d'appartement, l'excellent docteur Debr..., appelé en un jour de crise terrible, et qui l'avait soigné avec un dévouement paternel, mais que sa surdité complète avait contraint d'abandonner dès longtemps l'hospice d'Orléans dont il était l'honneur. Le plus sensé de ses conseillers était le curé de Pioussay, dont les consultations sont fameuses dans tout le Midi, et auprès duquel il s'arrêtait une heure dans ses échappées vers Parempuyre ; les ordonnances du curé de Pioussay n'étaient point pour inquiéter Tauzia, dont sa clairvoyance avait sans doute reconnu la maladie, et qu'il traitait avec les calmants et les réconfortants les plus simples et les moins dangereux. — En 1885, nous nous donnâmes rendez-vous au Mont-Dore, où nous rencontrions Cabanel, et y passâmes, en bons couche-tôt, dans le meilleur sans-souci et dans l'horreur des excursions, les quelques semaines de cure exigée, et consciencieusemeet pratiquée ; mais les années suivantes ne nous y revirent plus. Que pouvaient d'ailleurs les Pyrénées et l'Auvergne contre le mal compliqué et mystérieux qu'on lui dissimulait sous des noms moins terribles !

Très fatigué par la moindre marche que les médecins lui conseillaient quand même, anéanti parfois jusqu'aux sueurs froides, et au quasi évanouissement, par sa perpétuelle oppression de poitrine, ou plutôt par le dérèglement de son cœur, quand il arrivait aux dernières marches de ces escaliers gigantesques du Louvre, par lesquels il gagnait son cabinet, il reprenait de loin en loin quelque force par

un bout de vacance passé soit à Parempuyre dans la saison de ses rosiers, soit à Arcachon dont il avait pris en grand goût le sable sec, l'air demi-salé et parfumé par l'odeur des pins. Alors, il dépensait gaillardement, comme je l'ai dit, ce qu'il rapportait de là dans un arrangement de salle nouvelle, telle que la grande salle des États, ou dans les recherches qu'il lui fallait finir pour son dernier catalogue. Ce catalogue, il y tenait, parce qu'il y avait fait entrer toutes les observations dès longtemps accumulées par lui sur les quelques maitres qui avaient excité sa curiosité et dont il avait bien fouillé les recoins singuliers. Et c'est dans ce catalogue en effet qu'il a le mieux donné la mesure de son fin et profond savoir; c'est dans ce mince livret, plus bourré de vraie et de juste et déliée érudition que les plus gros livres des dissertateurs étrangers, des docteurs d'Allemagne et d'Italie, que vous trouverez le dernier mot à dire sur Jac. Bellini, sur le Bambaja et ses projets du monument de Gaston de Foix, sur le Pollajuolo, sur Cesare da Sesto, et le Tribolo, et Timoteo Viti, et Stefano da Zevio, et le Pisanello, et le Dosso Dossi, et le Raffaellino del Garbo, et la Vierge avec saint Sébastien et saint Roch de Raphaël, et les dix-neuf crayons de Dumonstier et les trente sanguines de Liotard, sur M. Ingres et ses vingt-quatre dessins.

Ephrussi a pu dire avec raison que les « nombreux petits carnets de Tauzia, couverts de notes d'une minuscule écriture, indéchiffrable pour tout autre que pour lui, avaient été une source inépuisable de renseignements inédits, de rectifications toujours motivées, de comparaisons judicieuses Et de là sont sortis ces rapports lumineux et ces catalogues pleins de documents indiscutables. Pas de verbiage, pas de littérature inutile, rien qui tendit à rehausser le mérite de la découverte, à parer l'inédit ou le nouveau, ou à dissimuler les ignorances forcées de la critique la plus savante. Les notices dont il a enrichi ses catalogues resteront les modèles du genre, et même à l'étranger elles sont regardées comme ayant toute l'autorité d'arrêts définitifs... Les dessins, car c'était là son champ de bataille favori, comme il savait les acheter aux bons endroits, les encadrer dignement, les mettre en belle lumière et les faire valoir de toutes façons! Grâce à cette fréquentation assidue des dessins, à cette intimité étroite avec les premières pensées des grands maitres, en les surprenant au moment de l'inspiration naissante, en saisissant le trait initial et l'écriture même de chaque main, en suivant pas à pas le crayon ou la plume à travers leurs évolutions changeantes (et quelle meilleure école pourrait-on imaginer?), Tauzia était arrivé à cette merveilleuse faculté de discernement et de divination qui faisait de lui l'arbitre suprême en certaines questions. »

Interrompu à contre cœur par l'arrangement du salon de portraits d'artistes dont il n'avait pu digérer l'idée et qu'il mena si grand train, malgré tout et malgré lui-même, avec tant d'habileté, dès qu'on lui eut remis les cadres dont il se refusait à faire la battue, il laissait à Lafenestre le soin du livret de ces portraits

et retournait en hâte à son catalogue de dessins. Pour donner à ce travail tout le poids et la conscience qu'il y voulait, il faisait appel à l'adresse paléographique d'Emile Molinier, qui lui transcrivait la table du volume de Jac. Bellini, rédigée au XVe siècle en vénitien, après que Tauzia avait obtenu de Villefosse son collègue, la description des monuments antiques qui se trouvent sur nombre de ces dessins de Bellini; il mit en branle tous ses amis, Ephrussi, pour ses allemands, moi pour ses français; il fallut que chacun déchiffrât son grimoire : il avait hâte de voir ses épreuves corrigées, et la correction d'épreuves avait de tout temps été son cauchemar. Ephrussi et Molinier se firent ses correcteurs et aussi ses rédacteurs de tables, ses donneurs de bons à tirer. Il ne tenait plus en place ; la villa Minerve l'attendait là-bas; il voulait partir, il partait pour Arcachon; il en revint au bout de deux mois, quelque peu soulagé, semblait-il, et toujours confiant dans les ordonnances de son cher curé de Pioussay; et je ne le revis qu'une heure, le jour où moi-même traversais Paris me rendant à Royat, et je ne devais plus jamais le revoir.

Le bon Dieu a fait à certaines gens le précieux don d'attirer à eux leurs voisins par la bonhomie de leur accueil et l'agrément sans façon de leur causerie. Tauzia était de ces heureux, et même quand il n'était encore que simple attaché au Louvre, c'est avec lui qu'on allait dans le cabinet d'Eug. Daudet, et surtout quand il eut succédé à Daudet comme conservateur adjoint des peintures et dessins, jaser des cancans courants de la ville et du musée et de l'hôtel Drouot, avant d'aller poursuivre l'entretien en termes un peu plus graves autour du bureau de M. Reiset. — Plus tard, quand il fut conservateur en titre, la vaste pièce que venait de lui céder M. Reiset pour occuper ailleurs l'appartement directorial, ce cabinet tout entouré des armoires à dessins, et des casiers aux registres d'inventaires, devint le bon endroit de rendez-vous de ses amis anciens et nouveaux; et, ma foi, il dut faire sans effort la part du feu, et, chaque jour, de deux heures à cinq heures, il ne fut plus question de besogne suivie dans cette salle de travail, où tournant le dos aux tables chargées de dictionnaires d'art et de tous les énormes volumes à figures des galeries européennes, le conservateur ne s'appartenait plus à lui-même, mais au gai bavardage de ses visiteurs. Quelques lignes d'Ephrussi nous y font revivre, comme si nous y étions encore, sur le canapé rouge, brûlant nos semelles au coin de la cheminée, « dans ce cabinet discrètement orné de quelques belles reproductions d'œuvres italiennes du XVe siècle, parmi les livres de critique d'art en toutes langues, quand il était assis devant ce bureau surchargé de fiches, de notes, de carnets, de catalogues; c'est là qu'il fallait le voir, inactif et flâneur en apparence, mais toujours occupé de son cher métier, préparant une belle notice, méditant un classement nouveau, comparant mentalement tel dessin et tel autre, dissimulant son activité et son savoir comme d'aucuns leur paresse et

leur ignorance, d'une droiture inflexible, d'une rare sincérité de sentiments, ennemi des compromis et des faiblesses, fuyant la réclame et le bruit, sauvage à l'égard des étrangers ou des importuns, il ne se donnait qu'à ses quelques amis, mais sans réserve, avec un charmant abandon, enjoué et cordial, causeur spirituel et fin, toujours modeste et n'ayant de l'érudit que la science... Que de bonnes heures n'avons-nous point passées dans ces familières et instructives causeries où tout était admis, sauf le pédantisme! que d'utiles choses on y apprenait sans presque s'en douter! que de voyages sans fatigues, en ces bons fauteuils du Louvre, à travers tous les musées d'Europe. » — Il est certain que si on a loué avec raison Tauzia d'être le conservateur du Louvre le plus exact à fournir au public les livrets nécessaires au service de son département, cet homme qui aurait eu en horreur de se montrer en posture de rédacteur laborieux, n'a jamais laissé voir à ses plus intimes la préoccupation d'une tâche à accomplir; aux heures graves de la fonction, quand l'un de ses catalogues était sur le chantier, il en écrivait les fiches, le matin, soit chez lui, soit au Louvre, poursuivant scrupuleusement et avec sa tenacité tranquille et flâneuse, ses recherches et ses griffonnages, — sans un ordre très exemplaire, vous m'entendez bien, — à travers les carnets et les séries de guides et de livrets étrangers dont vient de parler Ephrussi, éparpillés sur son bureau et les tablettes environnantes, et dont son fidèle Proust, l'adroit monteur des dessins du Louvre, interpellé à toute minute, avait mieux le secret que lui-même, faisant appel, sur le moindre doute, à l'érudition de ses confrères; — mais ses visiteurs quotidiens n'y ont jamais perdu une minute de leur libre jabotage.

J'en suis témoin, et je m'en accuse, moi qui lui ai volé le plus de ses heures dans les dix dernières années de sa vie; car depuis le jour où je cessai de monter les escaliers du Palais-Royal, je n'ai guère, durant sept mois chaque an, passé une journée sans prendre comme inconsciemment le chemin de ce cabinet du Louvre où m'attendait ce tue-temps de causerie, devenu, pour Buon et pour moi, le plus impérieux de nos besoins. Notre pauvre Clément de Ris y avait été longtemps et tant que sa santé le lui permit, presque aussi fidèle que nous-mêmes, à ce rendez-vous, où nous rabâchions les souvenirs joyeux des années écoulées au service des expositions et du vieux Louvre, dont le personnel commençait à se raréfier. Daudet, notre vieux camarade, l'ancien bras droit de Villot, y venait aussi dans le cabinet de son successeur, avant de se retirer à la campagne dans les environs de Melun. Se rencontraient dans ce bon endroit, non seulement ses vieux amis que j'ai dits, d'Armaillé, L. Delarue, Chabouillet, de Réau, et ses compatriotes bordelais ou périgourdins, de Canolles, de Savignac, de Gallard, de Verneilh, de Fayolle, qui fut un temps l'attaché zélé à sa conservation; et aussi Emm. Bocher qui comblait Parempuyre des collections de ses rosiers de Biarritz, de Fresne, Eud. Marcille, Armand, Valton,

et Darcel et Villefosse, Em. Michel, et de Champeaux qu'il estimait fort pour le bon esprit de leurs travaux, et Lajolais qu'il affectionnait pour son ardeur et son franc parler et son infatigable bonne volonté, et, les jours d'Institut, Bonnat, Elie Delaunay, Baudry, et le prince Aug. d'Arenberg et Ch. Ephrussi et Gust. Dreyfus. — Jules Buisson, le dessinateur du *Musée des Souverains*, et son collègue du jury des salons, s'était pris pour Tauzia d'une affection sincère ; il connaissait, quand il passait par Paris, le chemin de son cabinet ; aussi m'écrivait-il en apprenant sa mort : « A qui, après ses enfants d'adoption, cette mort sera-t-elle aussi sensible qu'à toi ? C'est le refuge de tes souvenirs du Louvre qui t'échappe, le hut quotidien de ton revoyage en ce pays qui gagnait tant à être vôtre. C'était une et presque la seule des provinces qu'ils n'aient pas encore envahie, où la présomptueuse et ignorante et cabotine rép. n'avait pas encore remplacé la courtoisie, la tradition, le savoir vrai et modeste, le charme d'une sorte de famille de gourmets, de délicats, de dilettantes du Louvre... » Ses relations avec Dreyfus et Ephrussi dataient, s'il m'en souvient, de l'exposition de dessins anciens à l'école des Beaux-arts, en 1879. Ils étaient venus prendre conseil auprès de lui pour l'organisation de cette exposition, et il leur fut toujours reconnaissant des actives démarches qu'ils firent peu après pour écarter de Clément de Ris le cruel danger dont il fut menacé un moment dans sa conservation du musée de Versailles. Et leur amitié pour Clément et pour les siens demeura constante jusques par delà sa fin, et j'ajouterai touchante, car ce fut Ch. Ephrussi, un israélite, qui, à l'heure suprême, s'en alla chercher un prêtre pour assister les derniers moments de notre pauvre ami ; cela je ne le saurais oublier ; et le même Ch. Ephrussi assistait, lui sixième, à la cérémonie chrétienne de la levée du corps de Tauzia partant pour Parempuyre ; tout cela est d'un cœur point banal, haut et tendre à la fois.

C'est qu'en effet, une fois attachés à Tauzia, Ephrussi et Dreyfus lui restèrent toujours fidèles, attentifs et dévoués jusqu'au dernier jour; si toute nouveauté survenant dans le cabinet de Tauzia intéressait leur ardeur à connaître les belles choses et leur bonne volonté d'agir, s'ils prenaient plaisir à se retremper là entre leurs utiles expositions de portraits anciens et leurs visites aux ateliers d'artistes, moi je leur saurai toujours gré de leur préoccupation de couvrir de leur mieux Tauzia contre les attaques possibles de la presse, dans un monde de gouvernants et de critiques, dont il ne s'était jamais soucié et qui passait, à tort ou à raison, pour ne se soucier que médiocrement de lui rendre justice. J'imagine, en outre, que ce fut par eux qu'il se lia plus étroitement avec Bonnat, bien que le peintre et le conservateur du Louvre eussent déjà dû se fréquenter quelque peu dans les jurys des Salons. Mais de cette époque date une intimité qui tint une très large place dans la vie de notre ami. J'ai dit, à propos de M. de la Salle, comment Bonnat avait été pris par la délicieuse et terrible manie

des dessins, et lui-même, dans une réponse qu'il faisait à mes questions, l'a raconté gaiement à nos lecteurs. Cela commence, comme toujours, par deux jolies feuilles de papier, l'une de Watteau, l'autre de Rembrandt, qu'il doit à l'amitié de M. de la Salle, et cela finit par l'une des collections les plus considérables et les plus choisies, la plus choisie à coup sûr, avec celle du duc d'Aumale, que puisse aujourd'hui montrer à l'étranger un amateur français. Mais qui a aidé Bonnat à ce choix? qui lui a contrôlé, l'un après l'autre, ces dessins? qui a, à certains moments, calmé sa fringale, laquelle se serait jetée gloutonnement sur des propositions outrées ou inquiétantes? qui lui a, le plus souvent, indiqué les bons coins? qui a appris le chemin de sa maison à des marchands ou à des héritiers de collections étrangères, désireux d'un bon client? C'est Tauzia, encore Tauzia, toujours Tauzia, Tauzia jamais complaisant aux folles tentations de son ami, et qui le tarabuste à la moindre faiblesse, et met son veto sur ce qu'il juge indigne du noyau déjà formé. Car lui-même y met son plaisir et son orgueil, dans la pureté de cette collection dont il rêve d'écrire le catalogue. Elle ne se grossira plus guère, d'ailleurs, car en elle sont venus se fondre les plus précieux morceaux des ventes les plus célèbres faites en Europe depuis dix ans, et de telles ventes sont de plus en plus rares, et bientôt plus rien ne se rencontrera qui puisse exciter l'appétit d'un vrai curieux. Tout est ou sera dans les musées, et déjà il faut être Bayonne ou plutôt Bonnat pour disputer à Berlin une tête d'Érasme par Albert Durer. — Tauzia et Bonnat sont voisins, de la rue Jean-Goujon à la rue Bassano, ils sont constamment sur la route l'un de l'autre. — Ces deux natures franches et parlant net étaient faites pour s'entendre; et quand ils ne se rencontrent pas, Bonnat grimpe lestement les escaliers du Louvre, ne fût-ce que pour voir quelles montures Proust, le monteur des dessins du musée, imagine pour ses Michel-Ange ou ses Léonard. Tauzia en est venu à s'intéresser passionnément aux peintures de Bonnat, lui qui se livre si peu aux ateliers contemporains; il suit, figure à figure, l'avancement du martyre de saint Denis destiné au Panthéon; il s'échauffe ou s'inquiète pour les portraits qui se succèdent sur le chevalet de l'artiste, lequel un beau jour se donne le plaisir de peindre la tête de son compère (1), et ce n'est point la toile la moins solide et la moins vigou-

(1) Ce portrait par Bonnat était le cadre de famille; c'est celui qui doit rester pour l'orgueil légitime des siens, et le bon souvenir de ses amis; c'est le Tauzia de la meilleure date, le Tauzia de la pleine maturité de savoir et d'autorité. Moi, j'en ai bien un autre de moindre dimension et surtout de moindre talent. Il me l'avait donné, voilà une vingtaine d'années, et je l'ai emporté dans le Perche avec mes autres reliques d'amis. C'est un échantillon sans façon et assez faiblot du pinceau de son maître Tourneux, et il nous montre le jeune habitué de cet atelier d'amateurs, en blouse grise ou plutôt en bourgeron d'apprenti, sa plantureuse barbe châtain, point trop écourtée, se détachant sur le col rabattu à la mode du temps, le teint frais, l'œil riant, et des cheveux semi-courts plus abondants qu'il ne les eut plus tard. On n'y voit point cette fameuse chemise

reuse qu'il ait brossée parmi ses portraits d'amis. Bordeaux a vu cette énergique étude à l'une de ses expositions et Tauzia l'a léguée au Musée de sa ville, en même temps qu'un très beau dessin du même Bonnat d'après le portrait du Masaccio.

Tauzia avait consacré, de toute éternité, ses dimanches à visiter ses anciens amis retenus au coin du feu. Le dimanche 8 juillet, le lendemain du jour où il m'écrivait à Royat, ne me parlant que du testament de M. Armand, du « grand branlebas prochain au Louvre pour l'inauguration du monument Gambetta et de la fermeture ce jour-là du musée, pour éviter les accidents », puis du « temps le plus déplorable qui se pût imaginer, partout le même, sa nièce lui écrivant de Parempuyre que les roses étaient noyées, sans compter les fruits, etc. », — cette température qui quelques jours après allait le frapper de mort, — mais dans toute sa lettre pas un mot de sa santé; — donc le 8 juillet, il était venu voir M. Reiset, « ne se plaignant pas, causant de choses et d'autres pendant une heure », et le quittait pour aller chez Alfred Arago. « Sa parole était libre, son allure entière sentait la force », m'écrivait M. Reiset, — et voilà que quelques jours après, on courait aviser en toute hâte Bonnat, son proche voisin, qu'une nouvelle crise, plus violente encore que celle de l'autre année, venait de saisir tout à coup le malheureux; Ephrussi était prévenu presque aussitôt; Buon arrivait à son tour, et ils se partagèrent la veillée du malade qu'épuisaient des étouffements incessants. Des illusions, Bonnat n'en pouvait avoir, car la veille du départ pour Arcachon, il avait descendu l'escalier de Tauzia avec son nouveau médecin qui ne lui avait pas caché l'état très, très menaçant et certainement incurable de notre ami; Bonnat et Ephrussi appelèrent les docteurs Bergeron et Worms qui s'entendirent sur le traitement à suivre avec le médecin dont les soins étaient très attentifs; mais en même temps on mandait par télégramme le neveu et la nièce de Tauzia; les pauvres désolés purent du moins entourer de leurs soins ses dernières journées, et même il se produisit un jour de fol espoir qui ne devait pas avoir de lendemain. Il reconnaissait encore ses visiteurs et, bien que la parole ne pût guère sortir, il pressait la main de ceux qui lui étaient le plus chers. Le prêtre vint, qui fut reçu sans étonnement, car il était l'un des vicaires de la paroisse où Tauzia faisait dire chaque an la messe commémorative de sa mère. Enfin, après ces quelques jours de râles affreux et de congestions terribles, il s'éteignit le 19 juillet 1888, à huit heures et demie du soir, sans souffrance, sans angoisse; il n'avait que soixante-cinq ans; il était né très robuste, il aurait pu nous rester de longues années encore. Je ne pourrai

rayée qui, dans l'atelier de Catrufo, le fera surnommer le *Zèbre*. C'est chez Tourneux qu'il avait étudié en compagnie de Cluseret, du « général » Cluseret, dont il se rappelait plus tard joyeusement avoir été le digne condisciple, à peu près également doués tous deux, au même degré sans doute que Clément de Ris élève de Lapito.

jamais me défendre de ressentir amèrement les injustices et les ennuis qui en ont avancé la fin.

Il est mort en chrétien, comme il avait vu mourir sa mère chrétienne. Cette mère adorée avait désiré reposer, non à Paris, mais dans le cimetière de Parempuyre, et lui-même l'y avait conduite; il a voulu de même dormir en paix, à côté de sa mère, à l'ombre de son église d'enfance, décorée de quelques tableaux obtenus, sous la Restauration, de la reconnaissance royale. Il tenait tant à sortir de ce Paris, qu'il en a fait l'objet le plus pressant de ses dernières volontés : en sortir et en sortir de suite, et tout droit de sa maison à Parempuyre, sans passer par les banalités, si odieuses pour lui, des regrets douteux et des discours officiels.

Le prêtre a donné l'absoute dans l'appartement même du mort, en présence de deux ou trois intimes, à ce cercueil qui avait hâte de se reposer près du logis de famille. Les paysans de son village qu'il aimait à retrouver là-bas, aux heures de ses courtes vacances, et quelques amis de Bordeaux sont venus rejoindre son neveu et sa nièce pour recevoir et enterrer pieusement ses restes à côté de ceux qui l'avaient précédé là; à Paris, une messe a été dite dans l'église qui avait toujours été la paroisse de sa famille; et là se sont rendus, avec la discrétion qu'il voulait en toute chose, ceux-là seulement dont il prisait l'estime. Je me dis parfois que le plus grand sujet d'orgueil de toute ma vie a été la qualité d'âmes, simples, droites et honnêtes, de ceux dont l'amitié a réjoui ma jeunesse et jusqu'à mon arrière-saison. Tauzia a pu, lui aussi, ressentir cet orgueil; car ses amis de jeunesse et d'âge mur, il les avait choisis à la qualité de leur cœur, et cela s'est bien vu, le 26 juillet 1888, à cette messe de Saint-Pierre de Chaillot; on n'aperçut là que des visages sincèrement émus et recueillis, car ils savaient tous ce que valait celui qui les avait quittés; ils se souvenaient, dans ce religieux et suprême rendez-vous, que Tauzia fut avant tout un homme, un gentilhomme de corps et d'âme, et que rien de bas n'eut jamais sa complaisance. Il avait appliqué à une carrière, où ne sont requis que des instincts de goût et d'intelligence spéciale bien vite acquis par sa délicatesse de nature, les qualités et la conduite du plus galant homme; les gens faux, les maniérés, les infatués lui répugnaient également, fausseté et platitude marchant volontiers de compagnie. Lui, Dieu merci, se tenait droit, dans la bonne attitude simple, ample et sûre de ce qu'on appelait jadis un honnête homme, singulièrement grandi par la notable diminution de la mesure moyenne; et c'est toujours un plaisir sain et fortifiant pour les yeux humains, et qui nous touche infailliblement, de voir non dans les occasions rares de l'héroïsme, mais dans les conditions ordinaires de la vie, un brave homme sachant, sans effort et par tempéramment natif, au milieu de la courbature générale, se tenir droit et debout, haut la tête et haut le cœur.

Le logis paternel de Parempuyre, où il renvoyait peu à peu ses paperasses et ses livres d'amis, et où il accumulait avec passion chaque année autour de ses gazons, des centaines et des centaines encore de ses rosiers adorés, sera gardé pieusement par son neveu et sa nièce comme le rendez-vous de famille. Avec la même piété, son neveu et sa nièce ont voulu conserver dans l'état où sa mort l'avait laissé, ce modeste appartement de Paris, qui, chose invraisemblable, avait été habité par les siens et par lui depuis près de soixante années. Noble exemple du sentiment de famille survivant dans notre temps, où d'autres le renient sans vergogne et sans piété et en secouent l'idée, ne voulant plus songer qu'il y ait honneur et fierté à perpétuer dans ce bas monde, si impuissant désormais à la durée, la trace et le respect du logis des ancêtres. — Et quand quelques amis, fidèles à la mémoire du pauvre Tauzia, voudront s'en raffraîchir la salubre influence auprès des enfants de son affection, ils retrouveront dans les deux pièces de ce bon petit appartement de garçon où l'on s'installait si à l'aise, quelques-uns des cadres accrochés aux mêmes clous où lui-même les avait suspendus, plus au large qu'autrefois, c'est vrai, mais ces cadres montreront encore des œuvres dignes de son goût : ce qu'on y voyait, en ses dernières années, c'était un admirable frottis de Vierge de Mantegna à lui donnée par M. Reiset; c'était une superbe étude de l'Enfant Jésus pour le *vœu de Louis XIII* de M. Ingres, et qu'il tenait de M. de la Salle; c'étaient trois des meilleurs dessins de Bonnat crayonnés en Italie, et du même une charmante ébauche de tête de fillette italienne; c'étaient quatre mythologies esquissées à la détrempe par la Sodoma; c'était un exquis tableautin de l'école florentine, une vierge du XIVe siècle, chez lui apportée un matin par M. de Beurnonville; c'était un croquis et une petite terre cuite de l'*Ève* de son ami Paul Dubois, lequel se faisait un plaisir de donner ses conseils au neveu de Tauzia; et puis c'étaient les quelques meubles et portraits de famille et une vue à l'aquarelle de leur Parempuyre, de la main de son beau-frère. — Quand je reverrai tout cela, je croirai le rencontrer encore au coin de son feu, durant l'une de ces crises qui, en ces derniers temps, le retenaient de loin en loin à la maison, bien qu'il ne fût ni douillet, ni soigneux de sa santé, jadis si résistante, et qu'il n'avait jamais su gouverner; mais les Champs-Élysées étaient glacés; mais les congestions étaient devenues les plus fortes, et il profitait de ces cruels repos pour griffonner affreusement sur son petit bureau, les fiches des dernières notes dont il ait enrichi ses derniers catalogues.

Oui, je retrouverai son vieux fauteuil hospitalier; mais d'ici là, ô terrible égoïsme humain qui ne sait renoncer ni aux visages amis qu'il ne reverra plus, ni aux habitudes quotidiennes des causeries insouciantes et confiantes, je sens, à la recherche de ce qu'a dit et fait celui-là, ma plume plus hésitante, plus divaguante encore, et moins alerte. Que dirait-il, mon pauvre Tauzia, lui qui n'aimait ni les longs discours, ni les longs écrits, s'il me voyait noircissant tant de feuillets

autour de son nom ? Il penserait que ceux-là l'ont mieux servi selon son goût, qui l'ont raconté en quatre pages et non en quarante; mais que voulez-vous? La vieillesse arrive, qui se plaît à mâchonner ses souvenirs. Il me semble qu'ayant perdu le compagnon aimable et solide de mon arrière-jeunesse, et avec lequel je redescendais tout doucement le chemin, car l'âge et ses misères nous gagnaient ensemble et côte à côte, il me semble que tout à coup je suis devenu plus vieux.

CHAPITRE IV

FRÉDÉRIC BUON

Ce matin, 26 novembre 1888, enterrement de Frédéric Buon.

O ingrate engeance humaine! où est l'homme en France qui ait obligé plus d'artistes dans leurs menus intérêts de chaque jour, qui se soit montré plus constamment, — comment dirai-je? — leur frère de charité? Et combien assistaient tout à l'heure, dans la pauvre église de N.-D. de Plaisance, à son service funèbre? Pas un par pure amitié, ou du moins pas un notable, — deux par devoir : Bailly comme président de la Société des artistes français, Bouguereau comme président de l'Association Taylor. Puis Vigneron, commissaire des Salons annuels, où Buon le précéda durant trente années; une demi-douzaine de gardiens des Champs-Élysées; une vingtaine de voisins; à droite son fils; à gauche, derrière ses deux filles navrées, le groupe de leurs jeunes élèves; — et voilà tout. — On me dit qu'à ses derniers moments, Buon a recommandé à sa pauvre femme de « ne déranger personne ». Cela ressemble bien en effet à son humeur, ennemie du bruit inutile et banal; mais comment, depuis tant de semaines qu'il était enfermé chez lui par un mal si grave, une pneumonie entée sur une affection du cœur, les artistes ne se sont-ils pas mieux inquiétés de son absence?

Entre les habitants de la grand'ville, personne ne fut jamais moins de Paris ni plus de sa province, et depuis plus de quarante ans qu'il avait quitté son pays du Maine, il n'était pas plus parisien que le premier jour. Cela se reconnaissait à sa mine, à sa mise, à son accent, à sa démarche. Sa tête austère et chagrine, pâle et rasée, ses yeux enfoncés et point caressants, étaient d'un révolutionnaire de l'ancien temps; sa tenue n'avait rien d'un élégant mondain, mais d'un homme de loi de province qui aurait sucé avec le lait l'horreur des tyrans

et la haine des courtisans. M. de Nieuwerkerke, né royaliste, garda longtemps contre Buon une prévention instinctive, parfois cruelle et injuste, la prévention du blanc contre le bleu, du chien contre le chat. Il est certain que Nieuwerkerke avait pressenti juste et que d'apparence, et par ses habitudes et par son éducation, et du fond du cœur, Buon était un bleu, un vrai bleu du Bas-Maine. La faute n'en était pas à lui; dans notre siècle trop divisé, chacun, le plus souvent, chasse selon sa race; et la famille Buon était de celles qui fournissaient de longue date leurs plus actifs et plus influents électeurs aux députés opposants de la Sarthe : Trouvé-Chauvel, Elias Regnault, Hauréau, Ledru-Rollin. Par cette porte, sans doute, il était entré dans les bureaux du ministère de la Guerre, jusqu'au jour où il fut attaché, en 1849, à l'exposition des Beaux-Arts, dans le palais des Tuileries.

Derrière cette enveloppe sévère, quelle nature profondément humaine, et juste, et compatissante, et simple, et accommodante, naïve quoique avec la finesse paysanne, et probe et (comment dire?) vertueuse à l'ancienne mode, ne trouvait-on pas en lui, dès qu'on l'avait pratiqué! Je ne me sais pas d'amis qui n'aient été les siens. M. de Nieuwerkerke lui-même avait reconnu à la longue les qualités droites et solides de cet admirable employé, si bien qu'en 1867, au moment où je quittais, pour quelques jours, le service de l'exposition, par suite de ma querelle avec Tournois, le surintendant ne chercha pas ailleurs un autre lieutenant pour me remplacer; — et Nieuwerkerke eût bien ri de sa propre défiance si plus tard, après la Commune, rencontrant Buon, soit chez A. Arago, soit dans le cabinet de Tauzia, il eût entendu la confession politique nouvelle de celui qui jadis n'admettait d'autre littérature que celle de Jean-Jacques, — car il était capable de déclamer par cœur, l'*Emile*, et le *Vicaire savoyard,* et le *Contrat social*, — et, conséquent en cela avec lui-même, ne proclamait de plus généreuse et de plus puissante et de plus pratique éloquence que celle de Jules Favre et de Delescluze. La Commune, en un jour, avait fait le miracle de souffler sur tout cela : devant les ruines accumulées par ces esprits maudits et leurs idées fatales, le profondément honnête homme qu'était Buon, et tout d'une pièce dans ses systèmes, s'était pris d'une haine implacable, — il ne détestait pas à demi, — pour les révolutions et les révolutionnaires; il s'était réveillé le plus enragé des réactionnaires politiques et religieux. En quoi il était mieux dans sa vraie nature, qui était fort hiérarchique, ordonnée, même absolue; point tant partisan des nouveautés, que j'avais souvent peine à lui faire admettre, bien que celles de notre commun service ne fussent certes pas des plus audacieuses ni des plus subversives.

Mais quel ferme, et net, et clair, et précieux lieutenant c'était que ce Buon! En janvier 1852, M. de Nieuwerkerke m'avait confié le département des expositions annuelles. Le directeur général me donnait là le titre de la charge; en réalité ce

fut Buon qui, du jour au lendemain, m'en apporta la clef. Le matin même de mon entrée en fonction, il était venu chez moi, quai Conti, se mettre à ma disposition : en quelques heures je fus au courant des rouages, personnel et matériel, qui avaient, sous les ordres de Séchan, servi aux Salons de 1849 et 50-51. Je n'étais point tout à fait un novice, puisqu'au Louvre déjà j'avais pris part aux travaux des Salons de 47 et 48. Mais une chose est la besogne du soldat, autre chose la responsabilité du capitaine, et il me fallait connaître les instruments que j'avais en main. Ce fut vite fait avec l'expérience acquise par Buon aux Tuileries et au Palais-Royal. Je renforçai par Clément de Ris et Darcel, les points faibles du haut personnel (placement et catalogue); je remis à Buon lui-même la gestion du matériel et du gardiennage; et sans faire tort aux anciens employés, bridant seulement avec douceur les gênants, — grâce à la bonne confiance de M. de Nieuwerkerke et à l'activité très débrouillarde de l'architecte Chabrol, tout alla à merveille. — Les années qui suivirent, — surtout quand vinrent les accablantes expositions universelles de 1855 et 67, — ne firent que développer le besoin que j'avais de Buon, et multiplier les services qu'il rendait à l'administration et à ce monde des artistes, lesquels s'étaient, avec justice, attachés à sa bonhomie d'un abord toujours facile, complaisante aux petits pour le moins autant qu'aux grands, serviable sans façon, et d'humeur point si triste, malgré son aspect parfois grave et maladif.

Lui-même se sentait porté de préférence, par sympathie d'instinct campagnard, vers les paysagistes, c'est-à-dire vers les cœurs simples et les amoureux de la nature : Coignard (nous allions, à travers la forêt de Fontainebleau, visiter ensemble à Marlotte, la maison rustique et les étables où il élevait ses modèles, ses vaches, son âne, ses moutons et ses poules), Desjobert, Alex. Couder, Français, Busson, Thiollet, Hanoteau et Harpignies, dont son plus grand bonheur était d'attiser à tout propos les amusantes et inoffensives rivalités, — son protégé si bon enfant, Philippe, le pensionnaire de Melun, Berthon le peintre d'Auvergne, — les deux Alsaciens, d'humeur si différente, qu'il rencontrait chez les Braquenié, le protestant et mélancolique Vetter, et le fin et joyeux Jundt, inimitable quand il se grimait tour à tour en Napoléon III et en Victor-Emmanuel, et qui devait mourir de mort si brusque et si violente. Mais le meilleur du cœur de Buon était pour ses compatriotes du Maine. Bien qu'il eût étudié au collège d'Angers, c'est son vrai pays, Le Mans, le vert bocage du Maine qui étaient demeurés sa passion et vers lesquels il retournait toujours. Nos amitiés de province ont, semble-t-il, un épiderme moral plus pur et plus velouté; il est resté, dirait-on, autour de leur souvenir, comme une fleur de printemps. Dès qu'il apprenait que son compère Dugasseau, le conservateur du musée du Mans, l'un des conservateurs les plus insoucieux de France, Dugasseau le fainéant, mettant si rarement à profit l'enseignement qu'il avait pris

jadis dans l'atelier de M. Ingres, et sachant si peu, avec tout l'esprit naturel qu'il avait, se faire honneur de sa fonction, quand Dugasseau devait venir à Paris pour y porter l'un de ses tableaux à l'exposition, ou simplement pour flaner au Salon, c'était fête pour Buon. Et quelle sollicitude n'avait-il pas pour l'admission et le bon placement dans nos galeries des scènes vendéennes de Lucien de Latouche et les modestes tableautins de sa gracieuse fille, — et pour les tableaux de chasse et de vie aristocratique de Clermont-Galerande; et les paysages de M[me] Cuirblanc, et les fleurs de M[me] Hortensius Saint-Albin. Je ne crois pas faire injure à sa mémoire en pensant que la naissance de L. Coignard à Mayenne, et les peintures de Desjobert aux bords de la Sarthe et dans les environs de La Flèche ne furent pas pour rien dans l'affection fraternelle qu'avait conçue Buon pour ces deux très habiles peintres que je nommais tout à l'heure. Il n'est pas, durant vingt ans, un maire de la ville du Mans qui, connaissant, par tradition, le côté sans résistance de Buon, son amour tendre pour sa ville et sa province, ne se soit cru en droit de venir le solliciter en faveur du musée du Mans; pas un tableau ancien ou nouveau qui ait pris le chemin de ce musée sans la chaude entremise de ce fidèle et toujours attentif patriote; à coup sûr, le Maine perd en lui le plus dévoué de ses enfants. — J'ai dit qu'il était né bleu; il avait toujours gardé une certaine piété pour les antiques habitudes villageoises; il adorait les vieux mobiliers et étoffes et ustensiles et vaisselles de nos chaumières de l'Ouest, et Dieu sait combien de fois il est revenu à la charge, pour que j'organisasse à Paris un musée de costumes et de meubles des anciennes provinces de France. J'en émis bien l'idée à Paris, de ce musée ethnographique de nos provinces, l'idée fixe de Buon, lors de la distribution des récompenses à l'Union centrale des arts en 1876, et je proposais d'en décorer quelques salles du palais de Saint-Germain; mais Buon ne se rendait pas compte de l'inerte résistance administrative qui rend plus difficile à un directeur des Beaux-Arts de rassembler en un coin de château royal, les costumes, les coiffures, les vestes, jupes et fichus, les rouets et les écuelles de Bretagne, de Basse-Normandie, d'Auvergne et des Pyrénées, que de réunir en une aile du Trocadéro, par le zèle de quelques voyageurs, les vêtements, armes, meubles familiers des nations les plus extravagantes, en un mot, tout ce qui pourrait suffire pour écrire l'histoire complète des coutumes et des mœurs, depuis le Groënland jusqu'aux sauvages de l'Océanie.

Buon d'ailleurs n'était point difficile sur la qualité d'art des objets dont il rêvait la collection. La religion qu'il garda si longtemps pour les idées systématiques de Jean-Jacques, le portait, même en art, vers la préférence de l'utile, et dans un tableau ce qu'il observait avant tout, c'était l'élévation et la noblesse du sujet. Les sujets vicieux ou crapuleux, trop fréquents dans nos expositions, lui faisaient horreur; son puritanisme naturel, frotté des préceptes de

Rousseau et de Diderot (souvenez-vous des préoccupations éternelles de Diderot à l'endroit des sujets en peinture), reparaissait là dans toute son énergie. Il n'admettait pas que l'État, appelant à cette fête annuelle toutes les familles françaises, leur offrît un spectacle capable d'offenser les regards des enfants et la pudeur des femmes; il était de ces Spartiates convaincus que l'art doit servir tout d'abord à l'éducation du peuple et à l'exaltation des cœurs.

On a pu voir, en retrouvant son nom à mainte page de ces *Souvenirs*, ce qu'avait été Buon dans le service des expositions. Sauf une certaine vague direction supérieure et d'ensemble, que je me réservais sur la gestion des Salons, reliés, par mon intermédiaire, aux ordres décisifs du directeur général des Musées, devenu bientôt surintendant, sauf mes relations administratives avec les jurys des artistes, et mon inspection incessante et sans morgue du placement dont je prenais ma part personnelle, Buon était tout dans la maison : exactitude, bon choix, discipline des gardiens; préparation des budgets du Salon, des traités avec les fournisseurs et imprimeurs, surveillance de l'enregistrement des ouvrages déposés par les artistes et apprêts des travaux du jury dans leurs relations avec le catalogue; répartition des cartes aux exposants, à la presse et à tous les ayants droit; relevés sur registres des réclamations des peintres et sculpteurs contre les placements fâcheux; le coup d'épaule, lui aussi, à l'arrangement des galeries; — il était tout, vous dis-je, et sans bruit il suffisait à tout; homme d'ordre par excellence, comptable strict, éloigné de toute avidité exagérée de traitement et de titres par l'extrême simplicité de ses habitudes de famille; sans parler des doléances souvent désespérées de tous les artistes sur les refus des jurys, sur les prétendues injustices des récompenses, sur les acquisitions; il était le maître Jacques de ces solennités annuelles; il était surtout, et beaucoup plus que moi, le grand confident des misères et des vanités des pauvres déshérités. Et il fut cela pendant trente ans, jusqu'en 1869 avec moi; de 72 à 79 comme mon successeur. Sa croix et son titre d'inspecteur des Beaux-Arts, il les avait bien gagnés. Mais voilà que sur un beau caprice de M. Turquet, enchanté de complaire à de tortueuses intrigues qui voulaient faire vide une place aux bureaux de la rue de Valois, et qui guettaient depuis deux ans l'heure possible de la retraite pour cet admirable serviteur, encore plein de vigueur et dont l'expérience pouvait lui être si utile, à lui Turquet, dans la passe difficile que traversait alors sa direction en lutte aiguë avec les artistes, Buon fut congédié brusquement de son poste, et déporté à l'Ile des Cygnes, où il eut la garde du dépôt des marbres. J'ai dit, à propos de l'histoire de l'association des artistes français, la réponse tartufienne qu'en plein Parlement, fit Turquet à l'interpellation de Robert Mitchel, où le nom de Buon se trouva incidemment mêlé. « Si M. Buon, commissaire délégué aux expositions, était mis

à la retraite, c'était pour assurer à sa vieillesse et à sa famille un abri plus tranquille dans ce dépôt des marbres.»

Encore ne voulut-on pas l'endurer là, tant la soif des places à créer sévissait dans cette malheureuse administration des Beaux-Arts, et Buon dut céder son dernier gîte au représentant d'une revue d'art dont on se flattait à tort de s'assurer l'appui plus indépendant. Ils ne se tinrent tout de bon pour satisfaits qu'à l'heure où ils eurent biffé définitivement le nom de Buon du registre de leur personnel. Mais lui, pour remplir utilement le vide de ses journées de choses intéressant son ancienne clientèle de peintres, de sculpteurs et de graveurs vivants, se laissa mêler aux comités de l'association des artistes, l'Association Taylor, dont tous les membres le connaissaient pour avoir été ses obligés; il se retrouvait ainsi dans un monde qui était le sien, et où ses renseignements sur les vraies misères méritaient tout crédit, et il ne s'épargnait pas pour écarter de cette œuvre utile les ambitieux intrus qui, même là, dans ces groupes de bonnes gens charitables, ne rougissent pas de chercher un escabeau pour hausser leur influence. C'est là, dans cette vieille Association Taylor, dont la présidence était si heureusement échue à Bouguereau, — que sut mettre la main sur Buon la nouvelle société, celle de fraîche création, la Société des artistes français, le jour où elle s'avisa de vouloir faire aussi, dans ses superbes bénéfices, la part des pauvres, la part des confrères maltraités par le destin dans la lutte si rude et inégale de tant de peintres et de statuaires contre la malechance des commandes et les hasards de la renommée. Buon rentrait là de plain pied sur son ancien terrain, dans sa maison d'habitude depuis trente ans, quoique avec des attributions particulièrement circonscrites et délicates, puisque cette société n'était autre, sous un nom nouveau, que l'administration, devenue libre par l'insurrection des artistes contre Turquet, de ces expositions annuelles au service desquelles il avait dépensé sa vie. Là encore il se retrouvait l'homme de la charité, l'homme des secours discrets à la détresse cachée et honteuse d'elle-même, et qu'il avait à découvrir et à consoler dans les froides mansardes. A cette noble mission il fut fidèle jusqu'à la mort, puisque c'est en la remplissant avec une imprudence interdite à notre âge, qu'il gagna, sur l'impériale d'un tramway, le refroidissement qui devait l'emporter en quelques semaines. — Que tous ses amis soient fiers, autant que je le suis, de la vie toute de simplicité et de bienfaisance sans effort, de cet honnête Buon. Elle doit peser, aux yeux de Dieu et des hommes, autant que les carrières les plus brillantes, vouées aux œuvres les plus applaudies de l'art et de l'intelligence. Si vous êtes, comme moi, féru du vrai sentiment de l'égalité humaine dans son essence supérieure, vous tiendrez la généreuse et tenace activité de Buon pour équivalente aux ingéniosités créatrices de la plupart de ses protégés du pinceau et de l'ébauchoir; vous ne nierez pas qu'il fut, par la solidité de son caractère, la droiture de son bon sens, la

fine observation de son esprit, supérieur à nombre des plus notables auxquels il avait affaire ; son avantage sur nous, c'est que dans les artistes il voyait avant tout des hommes et les pesait, estimait et servait en conséquence. Pour moi, je déclare qu'il a honoré grandement notre monde administratif des Beaux-Arts.

Dans ce monde administratif, mieux vaut, pour la morale, que les artistes vivent de nous que nous d'eux, et qu'ils demeurent nos obligés ; mieux vaut que notre réputation soit supérieure à notre fonction, le désintéressement et la bonne volonté étant tout notre porte-respect ; entre eux et nous, dans le partage des lots, qu'ils gardent la ceinture dorée, s'ils l'ont méritée par leurs talents, et nous la bonne renommée ; la bonne renommée, elle restera la richesse du pauvre Buon, la seule qu'il aura laissée à son fils et à ses filles.

Mais la plus régulière de nos occupations, pour Buon comme pour moi, ce fut, dix années durant, notre rencontre de chaque jour au Louvre dans le cabinet de Tauzia. J'ai dit longuement ce qu'était ce cabinet, les belles œuvres qui le traversaient, l'une chassant l'autre, et y appelait les amateurs, mis en appétit d'en avoir l'avant-goût, et les braves gens de toute sorte qui fréquentaient là, auprès de cet homme vrai et sincère, et comme on y commentait au jour le jour et je puis dire à la gauloise, les événements éclos du matin, et de tous les mondes, du politique et du galant, avant tout naturellement ceux du monde des arts. Assis des premiers au coin du feu, Buon et moi, nous voyions défiler toute la procession des visiteurs, et notre venue là était tellement exacte, que si deux jours se passaient sans qu'on nous vît paraitre, l'inquiétude amicale s'en mêlait et l'on venait s'assurer au logis s'il n'y avait point pour un manquement si grave raison de sérieuse maladie. Quand nous étions seuls, nous repassions nos historiettes passées ; nous déblatérions en philosophes et sans trop d'amertume contre les sottises et les impuissances du présent, et contre les causes ou les menaces des ennuis dont nous nous sentions entourés. Puis le coup de dent donné, nous revenions à bâtons rompus, vers les souvenirs de bon temps, et l'on en mettait les gros personnages sur la sellette. Je me suis souvent répété, à part moi, que ce Buon, s'il voulait l'écrire, comme il nous le parlait là, avec sa façon de conter bonhomme et narquoise, nous laisserait un dictionnaire bien amusant des petits et des grands artistes contemporains, et des collectionneurs et des critiques et écrivains d'art qui avaient passé par son cabinet au cours des expositions. Il avait la mémoire farcie d'une foule d'anecdotes plaisantes sur chacun d'eux et sur les tics de leurs personnes, et sur leurs jalousies réciproques, et sur leurs prétentions vaniteuses, et sur leurs jugements ridicules et passionnés à propos des ouvrages les plus célèbres. Et le répertoire s'en pouvait d'autant mieux étendre que Buon et moi, nous nous étions faits par l'usage une mémoire spéciale, celle des places occupées aux divers Salons par les peintures et les sculptures, et que je me rappelle encore aujourd'hui le panneau et la

hauteur où étaient suspendus, en 1847, premier Salon auquel j'ai pris part au Louvre, le premier tableau de Gérôme, le *Combat de coqs*, le premier tableau remarqué de J.-Fr. Millet, l'*Œdipe détaché de l'arbre*, et le cadre du premier dessin de Mazerolles, *la Vieille et les deux Servantes*, et dès 1840, les trente dessins à la plume de Penguilly Lharidon sur les scènes du *Roman comique*.

Dix ans, je le répète, nous avons vécu de la sorte dans cette étroite confidence quotidienne, comme on vivrait entre camarades de collège. Et nous n'avions pas assez des heures de bureau : il fut un temps où nous avions organisé, à dates fixes, avec Alfred Arago qui partageait notre amitié cordiale pour Buon et Clément de Ris, des dîners à cinq, des dîners pleins de rires, au cabaret du Père Tranquille, dans un coin du quartier des Halles. Avant de grimper l'escalier du petit salon, nous achetions nous-mêmes, sur l'étal, les coquillages singuliers chers à notre Bordelais, et lui-même s'assurait, auprès de sa bonne grosse fournisseuse d'habitude, de la qualité et de la fraîcheur de la marée. Ah ! Arago nous en racontait de drôles dans le cabinet du Père Tranquille ! Le président de la République lui-même n'eût pas été mieux servi.

Depuis deux ou trois années pourtant, nous étions de loin en loin inquiétés par certaines atteintes subies par la santé de Tauzia ; il n'était plus aussi sûr de sa vigueur qu'autrefois, et plus de deux ans avant sa fin nous avions été fort secoués par une crise terrible qui nous avait retenus, durant de longues semaines, auprès de son lit. Il se remettait cependant et nos appréhensions se relâchaient, et notre tous les jours du Louvre reprenait son ancien train. A l'ordinaire, Buon ne s'accordait, durant l'été, que d'assez courtes vacances pour s'échapper, selon les années, soit vers Honfleur, soit vers le Maine. Aussi, même dans la belle saison, Tauzia et lui continuaient-ils à se voir tous les jours, et dans sa lettre du 7 juillet, le premier me disait que Buon, la veille, « avait déjeuné avec lui, et n'allait pas trop mal. » Mais le 12, Tauzia était pris de ce refroidissement glacial qui allait l'emporter en moins d'une semaine, et Buon commençait auprès de lui, avec Bonnat et Ephrussi, cette veillée d'amis qui ne devaient consentir à partager leurs soins qu'avec le neveu et la nièce de notre pauvre camarade. Le 19, il m'annonçait « avec une grande tristesse, la fatale nouvelle : notre ami est mort. » Et le 23 juillet : « deux ou trois jours avant le moment fatal, nous espérions beaucoup, car d'après les personnes qui entouraient notre ami et même d'après l'avis du médecin, il se trouvait beaucoup mieux, mais toutes nos espérances se sont écroulées le lendemain... Il a eu tous les soins et toutes les consolations possibles... J'ai appris la triste nouvelle à la plupart de ses amis, à M. Delarue, à M. de Lajarte, à M. de Réau, à Arago qui est désolé... Nous perdons tous deux beaucoup en lui, car son amitié était solide, et nous pouvions parler ensemble de toute une période d'hommes et de choses... Son souvenir ne nous quittera pas de sitôt... me voilà tout désorienté maintenant... » D'autres

passages encore dans sa lettre du 1er août : « Je ne puis me consoler de la mort de notre ami. C'est par la comparaison que l'on sent mieux la supériorité de son esprit et de son caractère. Je le voyais tous les jours, et je l'ai soigné dans ses derniers moments (1)... Lui, vous et moi, nous nous comprenions, et nous pouvions dire tout ce qui nous passait par la tête ; nous avons perdu une partie de nous-mêmes... » Il disait vrai : une partie de nous-mêmes ; mauvais âge que le nôtre pour une pareille perte, celle d'une intimité de chaque jour. Certainement il en fut atteint plus qu'il ne le pensait, car, par cette rupture d'habitudes quotidiennes, où il se remontait en des souvenirs de son bon temps, sa santé dès longtemps ébranlée n'eut plus de réaction contre son humeur assez naturellement chagrine, et elle céda à la première imprudence. Quatre mois après la mort de notre Tauzia, huit jours après que, rentrant dans Paris, et étonné de son long silence, je l'avais trouvé dans son lit, bien toussaillant, mais non pas le visage trop défait, ni surtout, me semblait-il, hors de toute espérance de guérison prochaine, mon pauvre Buon mourait le 24 novembre, dans les bras de son excellente femme qui, jour et nuit, l'avait veillé deux mois durant. Il était l'aîné de ces trois demeurants d'un autre âge administratif des Beaux-Arts, qu'on appelait les trois anabaptistes ; il avait soixante-dix ans.

CHAPITRE V

LES POÉSIES DE JEUNESSE D'UN PRÉFET

Allons, allons, il faut en finir ; plus d'hésitations ni d'ajournements nouveaux. Les années s'en vont, se chassant l'une l'autre, et me chassant devant elles. Il ne faut pas laisser après moi la dette impayée. C'est à moi que le dépôt fut confié, il y a plus de quarante ans ; il n'est pas sans m'embarrasser parfois, et sans me troubler dans le compte que j'en dois. Mais une dette de jeunesse semble plus sacrée par sa distance même et par le rayonnement de

(1) Tauzia le pressentait d'avance, car, dans son testament écrit en 87, il avait assuré à Buon un souvenir de sa vieille et reconnaissante amitié. Il lui avait légué une charmante copiette par Bonington d'un jeune garçon de Fragonard ; comme à Bonnat sa petite Vierge florentine de M. de Beurnonville ; comme à M. de Réau un Tambour, aquarelle de Pils ; comme à Delarue les deux éléphants en bronze doré qui décoraient sa cheminée ; comme à Lajarte un petit meuble italien ; comme à A. Arago et à d'autres vieux amis, diverses poteries et chinoiseries ; comme à moi son Vasari.

l'âge confiant où la promesse en fut scellée. D'ailleurs pourquoi l'inquiétude et le respect humain? Mille ans ne séparent-ils pas les Mimi-Pinson de 1847 de celles de 1889, je parle de leurs habitudes de cœur et de toilette; et qu'y a-t-il de moins ressemblant à la prosodie maniérée des Parnassiens d'aujourd'hui, que les vers de mon poète par leur forme libre et point assez serrée, — ces vers faciles et d'une grâce fraîche et portant bien leur âge, qui me touchent par le souvenir de l'homme, mais auxquels je reprocherai moi-même de n'avoir pas été plus relus et châtiés. Ces feuillets sont l'image d'un monde disparu, d'un Paris de l'autre siècle, et l'auteur serait le premier à sourire sans honte en refeuilletant ces fleurettes d'un étudiant en goguette d'amour.

Disons donc que le cahier de jolies rimes, dont je crois de mon devoir de publier presque tous les morceaux, et dont la lecture conviendra particulièrement à de graves antiquaires aussi respectueux d'un fragment inédit de Catulle ou de Properce que d'un cartulaire de Charlemagne, et d'un petit bronze de Pompéi que d'une épée gallo-romaine, est l'œuvre posthume de Théophile Coupier, né à Forcalquier le 10 août 1820, et mort en 1874 d'un horrible accident chirurgical. Coupier avait composé ces poésies pendant qu'il étudiait la médecine à Paris, au sortir de l'école de Montpellier, et il me les confia avant de se livrer aux fonctions publiques, auxquelles l'appela, dès la première heure, la révolution de 1848.

C'est en 1842 que j'avais connu Théophile Coupier. Le 5 mars de cette année-là, le pauvre Ernest Lafontan, le plus tendre ami, le camarade de tous les jours de ma jeunesse, m'écrivait de Montpellier, six mois avant sa mort : « J'ai fait connaissance, par l'intermédiaire du Président (Claparède), d'une dame espagnole, ayant plusieurs enfants, — dont un grand fils de notre âge, — et fort aimable, mais ne voyant que ce qu'il y a d'artistes à Montpellier. Elle reçoit le samedi une dizaine d'hommes et deux ou trois femmes musiciennes. On chante, on cause, et on regarde un tas d'albums qui sont sur une table; j'y vais tous les samedis et y passe fort bien mon temps. J'y ai fait connaissance du conservateur des monuments, qui m'a beaucoup parlé de Florence qu'il estime fort et m'a offert de m'aider si je voulais faire quelques études d'architecture. Je vais deux ou trois fois la semaine, passer quelques heures à faire des bons hommes avec le fils de la maison, et j'ai connu chez lui un étudiant en médecine qui me plait beaucoup. Il travaille beaucoup, mais surtout à toute autre chose qu'à sa médecine. Je tâcherai de m'arranger pour faire quelque chose avec lui. Il avait quelque idée d'apprendre l'italien; cela m'irait parfaitement. Du reste nos relations ne font que commencer... » Le 12 mars, il reprenait : « Je crois t'avoir parlé dans ma dernière lettre d'un étudiant que j'avais rencontré ici, un brave garçon, piocheur, etc. Il travaille un examen qu'il va passer ce mois-ci; après, il se met à ma disposition. Nous commencerons par l'italien avec la phrénologie; puis nous étudierons notre Toscane à fond. Je le débauche, le garçon, pour y faire

un tour avant de m'en revenir à Paris. On te préviendra pour faire tes paquets et descendre le Rhône, si le cœur t'en dit. C'est un compagnon qui, bien sûr, ne te déplaira pas. Il est très doux, ne voit ici que la famille Marès où je l'ai connu, et s'occupe de tout et d'autre chose encore. Ce sont des gens précieux pour les flâneurs comme il y en a, n'est-ce pas ? Il a surtout étudié la philosophie, et m'en a parlé sans que cela m'ennuyât, ce que je n'aurais pas cru. Il compte après sa médecine s'aller monachaliser en quelque cour d'Allemagne ou d'Italie, y travailler quelques années. Pardon de t'en parler si longtemps, c'est que je voudrais réellement que tu le connusses. Cette famille Marès dont je t'ai mis le nom plus haut, est celle chez laquelle je t'ai dit un jour que je devais aller le soir. Elle se compose d'une Espagnole, veuve, avec pas mal de fortune et quatre enfants dont un grand fils à l'École centrale (1), un autre de notre âge, un troisième et une petite fille. Elle ne voit que peu de femmes, vu qu'elle passe pour une femme supérieure, quelque peu bas-bleu ; en revanche, elle reçoit tout ce qu'il y a d'artistes en tout genre. Cela se compose d'un gros vieux peintre de paysage, dénommé Richard (2), qui aime considérablement les truffes, m'a parlé de Lepre, de la Via Condotti, et m'a appris qu'à Rome, les rapins français se divisaient en *artistes d'en haut* (ceux de la villa Medicis), et *artistes d'en bas* tout le reste ; — du docteur Lallemand, un fameux élève de Dupuytren, plus brutal que lui, ne croyant ni à Dieu, ni à diable, au demeurant grand écrivain, dit-on ; — d'un nommé Laurens (3), autre peintre, musicien, botaniste, etc. ; — de l'inspecteur des monuments du département qui défend vaillamment les remparts d'Agde contre le docteur Lallemand qui les veut détruire sous prétexte de salubrité. Ledit inspecteur nommé Renouvier (4) est fort aimable et me sera utile pour quelques notions d'architecture. Il a vu Florence qu'il adore aussi. Tous

(1) Il s'agit, je crois, ici, du savant et très pratique chimiste qui a rendu de si grands services au Languedoc par ses études obstinées sur les maladies de la vigne.

(2) C'était Théodore Richard, habile paysagiste renommé dès le temps de la Restauration, et maître de Brascassat.

(3) Frère aîné de J. Laurens, paysagiste et voyageur en Perse ; ce J.-B. Laurens, très érudit en musique classique et particulièrement en chant grégorien, a beaucoup dessiné et a lithographié un grand nombre des plus remarquables monuments du Languedoc.

(4) M. Jules Renouvier, dont nous avons vu, depuis, tant d'excellents écrits sur les arts, et qui fut en 1848, membre de l'assemblée constituante. Le 8 décembre 1842, il écrivit dans le journal de Montpellier (*Le Courrier du Midi*), un article où il faisait allusion à l'intimité si courte qui avait uni Lafontan à Coupier. « Nous vîmes bientôt, dit-il en parlant du pauvre enfant de vingt-deux ans qui venait de mourir, son talent, comme miniaturiste, s'exercer avec le plus grand bonheur sur une petite page de vélin, où il embellit des ornements les plus délicats une prière d'asile, poésie composée par un autre jeune étudiant, et dont la grâce méritait bien cette parure. » Inutile de dire que « l'autre jeune étudiant » était Théophile Coupier. — C'est à ce triste moment que je connus moi-même M. Jules Renouvier, en lui reportant les quelques volumes de Vasari qu'il avait prêtés à mon ami. Lisez d'ailleurs sur M. Jules Renouvier la *Notice* que lui a consacrée M. Anat. de Montaiglon en tête de son *Histoire de l'Art pendant la Révolution*, notice qui a été tirée à part. In-8, Paris, Vve J. Renouard, 1863.

les samedis quand nous nous raccrochons, nous recommençons la nomenclature des Fra Angelico (à propos je commence à oublier tout cela ; ne perds pas mon cahier de notes pour me le renvoyer prochainement).

Il y a encore un gentil petit jeune homme qui a vingt-cinq ans et est professeur de chimie à la faculté. Je me suis laissé dire que c'était dans sa partie la troisième chaire de France. Demande donc à Beauchamp (1) si c'est vrai. Ledit professeur avait d'abord essayé de plusieurs états, entre autres maréchal de logis de lanciers et commis voyageur. Il y a bien encore quelques hommes, deux ou trois femmes et une jeune personne du nom de Boyer (le père fut consul à Palerme), qui chante assez bien. Tu vois qu'avec cela, outre Léon Marès qui est un fort bon garçon, et Coupier, mon étudiant, il y a moyen de passer la soirée. Aussi y vais-je régulièrement toutes les semaines... »

Les douces soirées du salon de Mme Marès ne durèrent pas longtemps pour les deux charmantes et délicates intelligences, pleines toutes deux de rêves d'avenir, ne songeant qu'aux plus élégants exercices de l'esprit et si heureuses de s'être rencontrées là. Ernest Lafontan mourait le mercredi 14 septembre 1842. Coupier à ce moment prenait ses vacances d'étudiant. Je ne l'avais pas trouvé à Montpellier, en venant vers le milieu d'août rejoindre celui qui allait finir. Nous ne nous vîmes qu'à la fin de l'automne, alors que Coupier arriva à Paris pour y continuer ses études de médecine. Notre commun chagrin nous fut tout d'abord un lien, et je reconnus aussitôt en lui l'attrait que sa nature toute distinguée avait exercé sur mon ami. Il avait la tête la plus séduisante, la plus fine, la plus belle, l'ovale assez allongé, les yeux ouverts et d'une douceur extrême, les lèvres point épaisses, et d'une ondulation charmante, le teint assez pâle, le front haut et large, les cheveux longs, châtains et rejetés en arrière, la taille haute, élégante, un peu penchée en avant comme celle d'un rêveur, le parler très doux, calme et lent, nul accent de sa province, rien de banal dans son dire, et il portait volontiers l'habit noir, même un peu râpé. J'ai rencontré depuis un homme dont la tête avait avec celle de Coupier une ressemblance singulière, c'était Albert Dumont, le directeur de l'école d'Athènes.

A peine nous étions-nous connus, qu'il se fit dans nos relations une interruption de près de deux années, car, désorienté comme j'étais par la mort de celui qui avait été mon frère, j'avais pris le parti d'aller finir mon droit à Aix en Provence et de m'y tremper dans la vie d'études nourricières de la province, celle justement que venait de quitter Coupier. Chère ville d'Aix, seconde patrie de Malherbe, j'y ai passé vingt mois des meilleurs de ma jeunesse, et j'en rapportai

(1) Evariste Robert de Beauchamp, depuis député de la Vienne au corps législatif sous l'Empire, et sénateur sous la République.

mes *Historiettes baguenaudières* et le gros butin de notes d'où j'allais tirer le premier volume des *Recherches sur les peintres provinciaux*, c'est-à-dire le point de départ de tous mes travaux à venir.

Mais de novembre 42 à novembre 43, une triste année s'était écoulée pour moi, mal remplie, mal gérée, très tiraillée, très écumeuse et inquiète, ne sachant de quel côté chercher mon courant nouveau, une année où, cela va sans dire, l'école de droit ne trouvait jamais son heure, où pourtant, Dieu merci, je connus Jules Buisson, et où mon malaise d'esprit et le chagrin qui me meurtrissait encore se soulagaient de loin en loin par des boutades telles que celle-ci, écrite le 20 juin 1843 dans une petite maison solitaire du coteau de Sèvres :

Le premier jour fleuri de ce printemps qui passe,
Au Luxembourg j'entrai cœur plein et tête basse,
Et marchant je rêvais, sans ma tête lever,
— Car penser au bonheur cela se dit rêver, —
Et je vis à mes pieds, d'un vert si tendre vertes,
A peine en leurs bourgeons les feuilles entr'ouvertes,
Du dernier ouragan, ô cruelle moisson,
Et qui ne devaient pas achever leur saison.
Mon âme de pitié se sentit comme folle ;
Ramassant un bourgeon, verdoyante corolle,
Je dis : de ce qui vit c'est le commun destin ;
Pauvre tige, brisée et tombée au matin,
Tu nous aurais donné, fleur, ton parfum céleste,
Tu nous aurais donné, fruit, ta saveur agreste ;
Pourquoi le vent t'abat, frais feuillage d'avril,
Pourquoi la mort t'a pris, ami, Dieu le sait-il ?

Et le deuil d'une amitié si douce et si entière, de la vraie amitié de collège, devenue le lien de chaque heure et de toutes les études et confidences, et espérances de l'avenir, me tourmentait si cruellement qu'à trois jours de date après ces vers, je retrouve encore ceux-ci :

Tu m'as toujours connu bon, simple, aimant, honnête ;
Ne rouvre pas les yeux, et de ta froide tête,
Ami, n'écarte pas ton humide linceul ;
Tu ne connaîtrais plus moi, ton frère. Un jour seul
Entre nous a passé, ténébreuse journée !
Et voilà que mon âme est froidie et fanée,
Et je ne sens pour rien qu'en ce monde je vois
Mon cœur se remuer comme il faisait pour toi.

Je souffre, et ma douleur en moi seul se lamente ;
J'éprouve que de tout la haine en moi fermente ;
Où sont-ils ceux que j'aime ?...

Et cette même année 1843, ayant appris que venait de mourir à Beziers, le 23 septembre, le peintre Claude Vaulot, enfant de Paris, élève de Léon Cogniet, et ami de Guillemin, — que j'avais connu à Montpellier, employant son temps de service militaire à peindre des petites revues pour son colonel, et qui, au lendemain de la mort de mon pauvre Ernest, avait exécuté sur mes indications, le portrait assis de mon ami, auquel je remets notre livre des *Contes Normands*, j'écrivais juste un mois après, sur mon carnet de voyage, comme je passais par Vienne en Dauphiné, me rendant de Paris à Aix :

Pauvre peintre soldat! dès qu'il avait sans soin,
Voyant l'aube, coulé blouse et pantalon rouge,
Apprêté sa palette et mis son jour à point,
Son art laborieux illuminait le bouge.
Il gagnait sans orgueil le pain de son besoin,
A pourtraire officiers et parades de troupes ;
Puis le soir en guinguette il dessinait le groupe
De ses amis fumant, attablés dans son coin.
Il m'avait, moi dictant, ranimé sur la toile
Mon cher mort relevé de sous son pâle voile ;
Quand mes yeux désormais fixeront ce tableau
Qui remonte en mon cœur tant et tant de tristesses,
Où ta main épuisa ses savantes adresses,
Comme aux cadres anciens, souvent, Claude Vaulot,
Il me semblera voir ta tranquille figure
Signer au second plan la funèbre peinture.

D'autres amitiés sont venues, qui ont bien ensoleillé et échauffé ma vie ; mais pas une n'a eu le charme tendre et printanier de celle de mon pauvre Lafontan.

Quand à mon retour de Provence, je retrouvai Coupier à Paris, vers la fin de 1845, je le rencontrai où il devait être fatalement en ce temps-là, dans ce vaste et grouillant marécage de la bohème parisienne, qui comprenait alors tout le monde lettré, depuis les étudiants studieux et d'intelligence ouverte, jusqu'aux plus hautes célébrités poétiques, car, pourrions-nous le nier aujourd'hui? depuis 1840 jusqu'à 1855, toute la littérature française a été bohémienne. Bohèmes, peu ou prou, moralement ou physiquement, nous l'avons tous été. Ainsi de ce salon de Montpellier qu'éclairaient d'une lueur douce, sage, presque

austère, les derniers rayons de la grande beauté de Mme Marès, vraie cour d'amour du temps du roi René, où se distillaient et s'échangeaient à mi-voix les causeries distinguées, discrètes, quasi précieuses d'artistes, d'archéologues, de savants aux formes courtoises, où le dilettantisme généreux, bienveillant, pur, ferme, libéral de M. Renouvier donnait le ton des études de haut goût et des recherches consciencieuses; — de cette ville entièrement consacrée, par ses écoles, ses facultés, son incomparable musée, ses bibliothèques diverses, au tranquille et noble développement des jeunes intelligences, de cette ville où trois ans auparavant Lafontan m'invitait à venir me retremper dans la société profitable de cet étrange abbé Flotte, pur esprit, corps impalpable, exquis philosophe, qui de sa vie n'avait dépassé les dernières maisons de sa ville natale, du docte latiniste M. Guillaume, de M. Fage le fin bibliographe, de M. Laurens, de M. Rastagnol, et de tant d'autres maîtres rares, sans compter le remuant professeur de la Faculté des lettres, Achille Jubinal qui y fondait alors la *Revue du Midi* et y rassemblait des documents nouveaux pour son histoire des tapisseries historiques, — de ces hauteurs éthérées et paisibles, Théophile Coupier était tombé, comme nous tous, dans la diabolique mêlée où chacun, ambitieux selon sa mesure et bien frotté pour la lutte, se préparait, sans fausse honte et gaiement, à la conquête du monde. Presque tous étaient légers d'écus et ne pouvaient imaginer d'autre moyen de monter aux astres que de s'y envoler sur les ailes de la gloire littéraire. Ce fut l'âge d'or des petits journaux, par les premiers essais des Murger, des Champfleury, des Nadar, des La Madeleine, des Vitu, des Pierre Dupont. Et puis, il courait dès lors je ne sais quel vent de révolution prochaine, de craquement monarchique, que tous ces jeunes aspiraient à pleins poumons, inévitable par la vieillesse du roi et qu'ils réclamaient à l'avance comme leur bien, comme leur porte assurée vers toutes les richesses et toutes les grandeurs. Les pressentiments étaient certains, les signes pour eux étaient manifestes et s'en lisaient partout : les prophètes de la démocratie ne manquaient pas; il en courait plein les cafés et les ateliers. On se tenait prêt pour le lendemain de l'émeute fatale; mais en attendant, ce qui bouillonnait de jeunesse dans ces cœurs d'étudiants s'exhalait, comme en tous temps, par la force de l'âge, en fermentations généreuses, en poésies et en amours.

En ce temps-là (1843-48), qui fut et restera une certaine date dans l'histoire de notre art poétique au XIXe siècle, ceux d'entre nous qui se mêlaient de rimer (et j'ose dire qu'alors autant d'étudiants autant de rimeurs, c'était en notre époque la vraie marque de la jeunesse), tous étaient, selon leur tempérament, fortement tiraillés entre deux influences : celle de Hugo et celle de Musset. La troisième génération du romantisme venait d'éclore; Banville et Baudelaire descendaient de Hugo par Th. Gautier. Baudelaire n'avait pas encore publié la moindre *Fleur du mal*, et tout ami du libre paradoxe qu'il se montrât déjà, il

était loin d'être le cruel satanique qu'il se plut à paraître en ses dernières années. Mais sur le canapé de l'appartement de Le Vavasseur et de Buisson, au nº 31 de la rue de Beaune, il nous disait souvent des sonnets d'allure verte, nerveuse, étrange et forte, des vers de poète aristocrate, d'un coloriste et d'un descriptif hors pair, et que nous tenions, dans notre petit cénacle, pour supérieurs à ceux des *Cariatides* et des *Stalactites*, où sa prose d'ailleurs servait parfois de thème aux vers de son ami. C'était déjà un esprit rébellionné, revêche à toute convention bourgeoise, aigri par ses proches et par le souvenir d'un certain demi-voyage aux côtes d'Afrique, route des Indes ; mais il n'avait pas encore à cette heure rompu tout à fait avec le premier Baudelaire, celui des beaux livres et du confort intérieur et des vêtements de bon air ; il lui en resta longtemps l'amour de l'habit noir, que partageaient d'ailleurs avec lui plusieurs de ses amis de la bohème lettrée ; et de cette confrérie de l'habit noir, même râpé, Coupier en était, je m'en souviens. Ces deux-là, Baudelaire et Banville, étaient avant tout des artistes, des payens néo-grecs, ou plutôt néo-latins, de la meilleure décadence, possédant à fond toutes les roueries de la prosodie du XVIe siècle, des arrière-héritiers de Ronsard, des libertins, comme on eût dit au temps de Théophile et de Saint-Amand. Ce fut le moment aussi où furent imprimés les premiers volumes de cet autre groupe, que l'on appela, ne sais pourquoi, « l'école normande », et qui se composait d'un Normand Gustave Le Vavasseur, d'un Picard, Ernest Prarond et d'un Lorrain Auguste Dozon, auxquels, par les eaux-fortes qui illustraient les volumes du Normand et du Picard, se trouva mêlé un Languedocien, Jules Buisson. Les *Vers* sont de 1843, les *Poésies fugitives* de 1846, les *Fables* de 1847, les *Farces et moralités* sont de 1847-48. De tous ces livres, quand on les feuillette, on sent s'exhaler la même bouffée d'air frais et parfumé, la même jeunesse vivace, dansante et cabriolante, le même rythme de joie généreuse et ivre d'elle-même, les mêmes ambitions nobles et fières ; on dirait une fontaine de Jouvence de l'antique Pléiade. Tout au plus y paraît-il la nuance, entre le dernier groupe et le premier, de je ne sais quelle réserve naïve, imprégnée des baumes salubres des champs de sa province, comparée aux inquiétantes odeurs du Paris lubrifié. Les langoureuses harmonies de Lamartine sont en tout cela bien passées de mode. Adieu la vaghesse du sentiment et l'incertain balancement des mots ; et ceux qui, comme Th. Coupier, n'ont qu'un demi-souci de la forme stricte et ne songent qu'à vêtir sans façon et galamment leur pensée légère ou amoureuse, se rattachent plutôt au faire de Musset et de Béranger qu'à celui du grand romantique des *Orientales* et des *Feuilles d'automne*. La langue française s'était perdue vers la fin du XVIIIe siècle ; les romantiques l'ont retrouvée et cela demeurera leur éternel honneur. Mais de même qu'il n'est pas dit qu'Ovide et Tibulle aient jamais cherché, pour traduire leurs propos doucereux ou relâchés, le verbe serré et ferme de Lucrèce et de Perse, de même eût-il été singulier que

les étudiants rimeurs de nos temps empruntassent une plume d'aigle pour écrire leurs billets lascifs aux Cynthies du Quartier-Latin. Il est même bien pédant à moi de réveiller à l'occasion de cette mince pincée d'odelettes et de strophes gaillardes le nom de Béranger et celui de Musset dont l'érotisme cavalier engluait et accaparait dès lors cette faveur de la jeunesse, qui depuis s'en est allée vers lui chaque jour grandissante; mais encore fallait-il indiquer d'où venait le courant facile des rimes de Coupier et le tour sans gêne de ses *amores*. En ce sens, elles portent bien la date de leur fantaisie, et l'auteur les déposant en mains sûres avant de partir pour la grande guerre de la vie, avait raison d'y attacher une juste importance. Ce n'est là ni du Parny, ni du Chénier; elles sont vraiment et sincèrement du licencié amoureux de 1847.

La jeunesse de 1847, l'amour, comme en tous les siècles, était certes sa grande affaire; mais il faut pourtant ajouter qu'en ce moment elle était fort tiraillée par deux autres passions, celles du jeu et de la politique; on jouait fort au *Café Dagnaux* dans la rue de l'Ancienne-Comédie; on causait furieusement politique à l'*Estaminet de l'Europe*, au coin de la rue de l'École-de-Médecine. Je ne sais qui en reparlait ces années dernières à propos de M. de Freycinet qu'on y voyait, paraît-il, les jours de sortie de l'école polytechnique. Cet estaminet fort borgne a été illustré par le triolet de Banville, en ses *Odes funambulesques* :

Connaissez-vous Monsieur Champin
De l'estaminet de l'Europe?
Il a la barbe d'un rapin;
Connaissez-vous Monsieur Champin?
Chevelu comme un vieux sapin,
Il aime la brune et la chope...
Il sait hurler avec les loups
A l'estaminet de l'Europe.
Son esprit pique ainsi qu'un houx,
Il sait hurler avec les loups...

Champin, on n'a jamais su comment, se trouva nommé sous-préfet en 1848 et disparut de Paris à la même heure et par la même porte que Th. Coupier. La République qu'il avait désirée avec ardeur, l'appela si précipitamment à son service qu'elle ne lui laissa pas le temps de me renvoyer le *Dernier homme* de Grainville, que je lui avais prêté quelques mois auparavant. L'estaminet de l'Europe se trouva être ainsi l'une des pépinières des sous-préfets du 24 Février, ce que fut le café de Madrid, vingt-deux ans plus tard pour ceux du 4 Septembre 1870. J'ai connu, et je ne le regrette pas aujourd'hui, presque toute la bohème écriveuse de mon temps, par le *Corsaire-Satan* de Lepoittevin Saint-

Alme et Virmaitre, où m'avaient introduit quelques lignes sympathiques de Baudelaire sur les *Contes Normands* et les *Historiettes baguenaudières*.

C'est aux environs de cette date de 1847 qu'il faudrait placer la publication des premiers vers imprimés de Th. Coupier. E. Prarond a bien voulu les copier pour moi dans un keepsake du temps, *les Bleuets*, édité sous le patronage d'une grande dame dont le salon devait être de toute façon fort intéressant : « Mme la comtesse des Roys, me dit-il, était alors légèrement républicaine, et sa mère, Mme Hoche, l'était restée tout à fait. Mme des Roys avait eu, vers la révolution de Février, la fantaisie de se créer un salon semi-politique, semi-littéraire. M. de Lamartine, en habit boutonné, était son plus illustre hôte. M. et Mme Tastu étaient, si je ne me trompe, des invités de Mme des Roys. Elle avait fort appelé Charles Labitte. Porphyre Labitte, après la mort de son frère, continua à être des invités ordinaires et c'est lui qui introduisit dans le keepsake, Coupier, moi et je crois bien M. de Pongerville, de l'Académie française, qui figure à la page 258. »

REGRET (1)

Moi, démocrate, je regrette
Souvent les choses d'autrefois;
La belle cour des anciens rois
Fait battre mon cœur de poète.

Et cependant, à mon curé
Il me faudrait payer la dîme,
Si, par hasard, l'ancien régime
Jusqu'à mes jours avait duré.

Dans ma famille, — pauvres hères !
Toujours, depuis plus de mille ans,
Le père laisse à ses enfants
Des droits à toutes les misères.

Le bon vieux prêtre qui m'apprit
A lire les pages d'Homère,
Pour m'emmener au presbytère
Dans une chaumière me prit.

(1) Titre du keepsake : *les Bleuets*, à Moulins, chez P.-A. Desrosiers, imprimeur-éditeur (au bas d'une autre page : Moulins, typ. de P.-A. Desrosiers). Sans date, mais probablement en 1847. La pièce de Coupier se trouve à la page 200.

Pourquoi de moi faire un poète,
S'il n'est plus noblesse ni rois,
Si notre époque de bourgeois
N'a point de lauriers pour ma tête?

. . . .

O mes pères ! l'ancien régime
Vous laissant aux rudes labeurs,
Sur vos lèvres de laboureurs
N'a jamais éveillé la rime.

Et pourtant la Muse aurait dû
Dans votre champ semer ses roses;
Doux parfums, belles fleurs écloses,
Alors rien n'eût été perdu.

Vous auriez eu les châtelaines
Pour jeter vos vers sous leurs pas;
Vous auriez chanté les combats
Et les aventures lointaines.

Quand une reine sous vos yeux
Le soir passait dans la prairie,
Au lieu de croire que Marie
Une heure avait quitté les cieux,

Reconnaissant la noble dame,
Vous auriez fait sur ses beaux yeux
Quelque sonnet élogieux
Qui peut-être eût touché son âme.

Lorsque les fêtes au château
Allumaient toutes les ogives,
Vous auriez, poètes convives,
Joué le rôle le plus beau.

Sous votre chanson souveraine
Là, pour en être couronné,
Je vois chaque preux étonné
Incliner sa tête hautaine.

Si l'ambition dans vos cœurs
Avait pu jeter sa chimère,
L'Église, votre bonne mère,
Vous eût prodigué ses faveurs

A votre âge, il n'était pas rare
De voir de pauvres bacheliers
Se mettre en route sans souliers
Pour arriver à la tiare.

Hélas ! les choses d'autrefois
Donnent des regrets au poète;
Oh! que ma mansarde regrette
La belle cour de nos vieux rois !

Depuis cent ans, nos rois et chefs d'État ne savent plus défendre leur pays, le grand pays de France, qui va de Dunkerque aux Pyrénées et de Brest jusqu'aux Alpes; ils le trahissent et le sacrifient niaisement au premier pavé soulevé dans les rues de Paris par une bande d'émeutiers menée par une poignée d'intrigants. Elle éclata donc par la connivence imbécile de la bourgeoisie, cette révolution du 24 Février, bien plus dangereuse à la patrie qu'elle n'en eut l'air tout d'abord, avec ses premières apparences de bonhomie. Ce fut, je l'ai dit, la fête des étudiants. Ils s'envolèrent tous du quartier Latin, comme une nuée de gais pinsons. Ils allaient, avec de bons papiers du gouvernement nouveau, représenter la République, chacun dans sa bourgade, et Coupier, pour sa part, fut chargé de la représenter en sa ville de Sisteron. C'est alors qu'en bouclant sa très légère valise, il me confia les quelques feuillets où il avait transcrit, pour une impression problématique, les jolies pièces, au tour plus que galant, sur lesquelles il fondait ses espérances de poète. Il se jetait de bon cœur dans la fournaise politique, et ne s'y voulait embarrasser d'aucun bagage. Je devais lui garder celui-là jusqu'à ce qu'il me le réclamât ; il n'a jamais eu le temps d'y songer, tant sa vie trop courte avait été entièrement remplie par l'ardente ambition où s'était donné carrière tout son courage. Legs assez gênant, je le répète encore, que celui de tels vers : car aujourd'hui j'éprouve, à les publier, une certaine pruderie involontaire; mais, dès longtemps et sans relâche, ma conscience me reprochait sévèrement de ne les publier point.

I

Vous souvient-il de ma chambrette ?
On vous nommait encore Annette,

Et vous fumiez sur mes genoux
Votre première cigarette.
Béatrix, vous souvenez-vous
De cette nuit que je regrette ?

Quand vint le moment d'être heureux.
Vous me dîtes : « Ferme les yeux
Pour dénouer mes jarretières. »
Sainte pudeur des amoureux!
Je ne pus tenir mes paupières,
Et nous voilà rouges tous deux.

La pauvre Annette était bien belle,
Mais elle souffla la chandelle,
Et je dus l'aimer sans la voir.
Le jour venu, honteux comme elle,
Je partageai le désespoir
De l'innocente criminelle.

Quand je garde comme une fleur
Le souvenir de sa pudeur,
De sa pudeur de jeune fille,
Vous me jurez sur votre honneur
Effrontément que rien n'habille
Comme le nu ! — Pour mon bonheur.

Béatrix, la lumière inonde
Votre belle nudité blonde,
Et vous dites : « Ouvre les yeux. »
Hélas ! ma tristesse est profonde :
Je vous aime, — mais j'aimais mieux
La pauvre Annette pudibonde.

II

Vous m'aimez certainement,
Devenez donc ma maîtresse,
Car l'amour est un tourment
S'il s'arrête au sentiment
Pour venir à la tendresse.

Je devine tes appas
Sous une robe sévère,
Et je murmure tout bas
Qu'un amour qui n'agit pas
N'est pas un amour sincère...

Mais pardonne au vers maudit
Qui sans doute t'effarouche !
Quand on souffre, l'on écrit
Ce qui tout bas ne se dit
Que la nuit de bouche à bouche.

III

Pourquoi me parlez-vous de gloire ?
Je n'entends plus ce mot menteur,
Je sais bien que la tombe est noire,
Laissez-moi vivre en votre cœur,
Avant de mourir dans l'histoire.

Voyez, j'apportais le plaisir
Dans vos bras blancs, ma bien-aimée,
Mais tous vos grands mots d'avenir
Et d'éclatante renommée, —
Tant pis pour vous, — me font dormir

Ce qu'une caresse peut rendre
Beaucoup mieux que tous les discours,
Ma belle, je puis le comprendre ;
Parlez la langue des amours,
Si vous voulez vous faire entendre.

Par un chef-d'œuvre sans rival
Si j'entre au temple de la gloire,
J'en veux faire un salon de bal,
Et je me plais d'avance à croire
Que l'on n'y sera pas plus mal.

J'aime trois choses dans le monde :
La lumière, les fleurs et vous ;
La lumière qui vous inonde,
Et les fleurs dont mes soins jaloux
Couronnent votre tête blonde.

Tout le reste n'est rien. — L'honneur
De laisser mon nom dans l'histoire
N'a jamais tenté mon humeur :
Je me contente de la gloire
De faire battre votre cœur.

IV

Sous les lilas, seul auprès d'elle
Un soir en riant nous causions ;
Je m'aperçus qu'elle était belle,
Je lui dis : Si nous nous aimions !

— Nous aimer ! répondit Adèle,
Moi je hais les longues amours :
Si je jure d'être fidèle,
Je peux l'être pendant huit jours.

Je ne lui cherchai point querelle
De ne pas m'aimer plus longtemps,
D'être ainsi charmante et cruelle...
Le coupable fut le printemps.

Le printemps ! mon ardeur fut telle
A profiter de mes huit jours
Qu'Adèle me resta fidèle,
Hélas ! fidèle pour toujours.

V

Vanité ! Mon seul habit
Déjà sur les coudes rit.
Théo, m'a dit la marquise,
Votre habit est plein de trous;
On ne peut même avec vous
  Aller à l'église.

C'est vrai. Le temps pluvieux
Avant l'âge a rendu vieux
Mon feutre qui traîne l'aile;
L'orgueilleuse ne veut plus,
Pauvre chapeau, tes saluts.
  Je passe loin d'elle.

J'ai tant marché dans les bois
Où mon orgueil aux abois
Cache ma mise cruelle,
Que mes souliers à la fin
Vont bientôt sur le chemin
  Laisser la semelle.

Vive Dieu ! La duègne vient
Me dire qu'on se souvient
De mon cœur chez la marquise;
La duègne, passé minuit,
Viendra m'ouvrir, si la nuit,
  Si la nuit est grise.

L'instant du plaisir venu,
Au loqueteux presque nu
La dame ouvrira quand même ;
Qu'est-il besoin d'un habit
Pour se coucher dans le lit
  De celle qui m'aime ?

VI

Lorsque j'étais petit enfant
J'aimais l'école buissonnière ;
Un morceau de pain sous la dent,
Ma veste mise en bandoulière,
Le matin, je partais souvent
Pour échapper à la colère
De notre magister pédant :
J'aimais l'école buissonnière
Lorsque j'étais petit enfant.

Sur les buissons cueillir des mûres,
Sous les buissons prendre des nids,
Des eaux écouter les murmures,
Puis à travers les blés jaunis,
Au pied d'un olivier sauvage,
Sur la mousse venir s'asseoir,
Et là, dormir sous le ramage
Des *cardelines* jusqu'au soir,

Quelle heureuse et libre journée !
Il me semble revoir d'ici
Sur mon front la branche inclinée
Que bien souvent j'ai profanée
Des dents et des doigts sans merci.

Il me semble revoir encore
Le grand soleil, en se couchant,
Me dire : adieu, viens, dès l'aurore,
Saluer le soleil levant.
Phébus mettait une caresse
Au bout de son dernier rayon.
A son baiser j'offrais mon front,
En criant : Vive la paresse !

Lorsque j'étais petit enfant,
J'aimais l'école buissonnière ;
Le matin je partais souvent,
Pour échapper à la colère

De notre magister pédant,
Puisque j'étais un fainéant.

VII

Je ne veux plus longtemps me taire sur ce point
Que vous êtes, madame, une admirable rose,
Où le regard surpris volontiers se repose,
Mais hélas ! qu'on ne touche point.

Pourquoi ne point toucher quand le regard admire ?
Ce qui charme les yeux fera frémir la main,
La vue et le toucher font le bonheur certain ;
Voilà ce que vous allez dire.

Je suis de cet avis que vous parlez fort bien,
Et qu'en disant ceci votre bouche est plus belle ;
Mais vos propos d'amour me laisseront rebelle,
Pourquoi cela ? Je n'en sais rien.

La source du plaisir pour moi n'est pas tarie ;
J'adore tes autels, féconde volupté ;
Déesse, tu le sais, je n'ai jamais compté
Mes pas sur ta rive fleurie.

Cette strophe hardie écrite pour Vénus
Et que je vous répète avec tant d'assurance
Prouve que vos soupçons seraient très mal venus
A mettre en doute ma vaillance.

. . . . Je dois vous dire enfin
Que je me lève tard, que vous êtes coquette ;
Il faudrait pour ne pas gâter votre toilette
Vous aimer beaucoup trop matin.

VIII

Ma reine, parlons sans détour,
Vous m'aimez et je vous adore ;
Mais je trouve que notre amour
N'en est encor qu'à son aurore,
Et je voudrais en voir le jour.

Je vous aime, mais vous désire.
Votre âme ne me suffit pas,
Votre esprit brille, je l'admire ;
Mais j'admire aussi vos appas,
Et depuis un mois je soupire.

Pourquoi donc me blâmeriez-vous
De vous tenir pareil langage ?
Voyez, je murmure entre nous
Ce qui peut-être vous outrage,
Et je le murmure à genoux.

Si vous devez rester rebelle
A tant d'amour, à tant d'ardeur,
Pourquoi Dieu vous fit-il si belle,
Et pourquoi jeter sur mon cœur
Tout le feu de votre prunelle ?

IX

Quand je suis parti, sa lèvre à la mienne,
Pour qu'il m'en souvienne,
En baisers d'amour a fait ses adieux;
J'ai le front mouillé des larmes amères
Des larmes bien chères,
Tombant de ses yeux.

Mon cœur a gardé — mon cœur est fidèle, —
Ce qui me vient d'elle,

Caresses et pleurs et serments d'amour.
Je ne veux plus rien que revoir encore
Celle que j'adore,
Ne fût-ce qu'un jour.

Nous nous aimions tant ! — C'était une fête
Quand j'avais sa tête
Sur mon sein brûlant, prise dans mes bras,
Souvent son mari rôdait à ma porte;
Le diable l'emporte !
Nous n'y pensions pas !

. . . .
Mais je lui disais, après les caresses,
Lorsque les tristesses
Montaient à son front pour le rembrunir :
« Quand l'amour est vrai, c'est Dieu qui le donne...
Et puis Dieu pardonne
Au lieu de punir. »

X

De ce grabat où la vie abandonne
Mon pauvre corps qui sera froid demain,
Pour implorer une dernière aumône,
Vers vous je tends la main.

Hélas ! j'ai peur de la fosse commune,
Car là, madame, il faut encor souffrir ;
Chacun des os y compte une infortune
Et je voudrais dormir.

Dormir en paix sous un figuier sauvage
Où tous les miens sont venus reposer
Près de la pauvre église du village
Qui me vit baptiser.

Mais c'est bien loin ! et quoique la misère
Rende légers mes restes amaigris,
Il faut payer pour rejoindre ma mère
Au cimetière du pays.

Et du grabat où la vie abandonne
Mon pauvre corps qui sera froid demain,
Pour implorer une dernière aumône,
Vers vous je tends la main.

XI

La pauvre aïeule des hommes
Est maudite bien souvent
Pour avoir mangé des pommes ;
Aucun ne pense au serpent.

Mais je sais bien que les branches
Du pommier tombaient si bas
Qu'Ève remplit ses mains blanches,
Sans même lever les bras.

Adam fut le seul coupable.
Il devait plein de courroux,
Lui dire de rendre au diable
Tous les fruits qu'il trouva doux.

. . . .

Qu'Ève devait être belle !
Lorsque sa postérité
Pour l'accuser parle d'elle,
Moi, je songe à sa beauté.

XII

Le rosier au bord du ruisseau
Des roses avait la plus belle,
Et la fleur se mirait dans l'eau ;
La brise y vint. « Rose, dit-elle,

« Ces doux parfums que le soleil
A ta corolle épanouie
Rendra demain à son réveil,
Donne-les moi, ma belle amie. »

— « Prends tous mes parfums, si tu veux,
Brise, pour embaumer ton aile,
Mais va jouer dans les cheveux,
Les longs cheveux bouclés de celle

« Qui ce matin en m'admirant
Murmurait : Je serais bien fière
D'être une rose et pour amant
D'avoir un rayon de lumière. »

XIII

Vous m'avez dit : Je suis fort sage
Je le crois et j'écris ces vers
Pour vous dire que c'est dommage.
Aux laides de votre entourage,
Marquise, laissez ce travers.

Si vous perdez votre jeunesse,
Je veux vous faire cet honneur
De croire que votre sagesse
Est sans doute de la paresse
Que vous avez pour le bonheur.

L'amour et ses chaudes étreintes
Demandent des bras vigoureux;
L'amour n'est pas le dieu des plaintes
Moitié timides, moitié saintes;
C'est Hercule le dieu nerveux!

Allons! et devenez vaillante!
Laissez votre pâle langueur
A quelque dévote mourante;
Vous, si belle, soyez amante,
Soyez amante avec ardeur.

Je cherchais une rime exquise
Pleine d'amour respectueux
Qui mît à bien mon entreprise;
Mais on m'a dit que la marquise
Avait plus d'amants que d'aïeux.

XIV

Jeanne viendra. — Quand on mit
De beaux draps blancs à mon lit,
Je vis les amours sourire.

Jeanne vient. — Les draps de lin
Ont séché dans le jardin
Sur mes roses qu'elle admire.

Jeanne est venue, et les draps,
Après la nuit, n'avaient pas
Gardé mémoire des roses.

Sous nos luttes ébranlé
Mon lit par l'amour foulé
Avait pris des airs moroses.

Tu pleures, Jeanne? et pourquoi?
— Vous voyez bien comme moi
Que l'amour a pris la fuite.

— L'amour a fui, m'as-tu dit?
Hé bien! Jeanne, fais le lit
Pour nous mettre à sa poursuite.

Non, vous ne devineriez jamais quel singulier patronage avait choisi Coupier pour ses folles papillonneries. Lisez la coquette dédicace, du plus pur goût du XVIIIe siècle, qu'il adressait à M. Mignet, au grave M. Mignet, à M. Mignet le secrétaire perpétuel des Sciences « morales » et politiques. C'est que M. Mignet était du pays de Provence, et Coupier devait chercher en lui le protecteur naturel d'un compatriote; et puis, et puis, à ce beau, élégant, ambitieux et amoureux Coupier, je ne sais quoi devait dire que c'était là le patron qui lui convenait entre tous, car ne devait-il pas envier d'instinct les attachements qui avaient paré jadis de leur auréole la belle tête si séduisante de M. Mignet, et peut-être, malgré la sagesse et le bon sens qui gouvernèrent sa vie, n'avaient pas nui à sa fortune de lettré et de politique ?

A MONSIEUR MIGNET, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur, j'ai honte de le dire,
Nous ne sommes que fiancés,
Ma plume et moi. — Mais pour écrire
Tous deux également pressés,
Nous avons fait sans mariage
En mangeant le fruit défendu,
Un petit souper de ménage;
Au dessert était bien perdu
Ce qu'on appelle pucelage.
Voyez où peut mener l'amour;
Surtout ce qui me désespère
C'est que ma plume a mis au jour
Un enfant dont je suis le père.
Avoir un enfant sur les bras,
Et ne pas trop savoir qu'en faire,
Comprenez-vous mon embarras ?
Ma plume, bonne et tendre mère,
Jamais ne voudra consentir
Au plus petit infanticide ;
Même elle parle de mourir.
Hélas! sa tendresse perfide

Dévoilerait à tous les yeux
Ce péché dont je suis honteux,
Et qui compromet ma jeunesse ;
Oui, ma fiancée aurait beau
Y mettre toute sa finesse,
On ne peut cacher un berceau
Rempli de cris et de tendresse.
Puisque vous êtes tout-puissant,
Monsieur, de votre âme si bonne
Laissez tomber sur notre enfant
Un peu de pitié pour aumône.
Dans ses langes il vous sourit :
Ouvrez-lui pour salle d'asile
Le Gymnase qui refleurit
Ou bien le charmant Vaudeville
En sauvant notre pauvre enfant,
Vous ferez charité louable;
Car s'il est né faible et souffrant
Au moins il me paraît viable.
D'un bâtard on ne peut offrir
D'être parrain ; mais bien j'espère
Un jour à ma plume m'unir
Et ça devant monsieur le Maire;
Ce maire est le public malin.
S'il naît alors du mariage
Un autre enfant, soyez parrain
Si vous lui trouvez beau visage.
En ayant un espoir si doux
Ma bonne femme voudra faire
Joli garçon digne de vous,
Et par là l'orgueil de son père.

Sur la carrière politique de Théophile Coupier je me garderai de m'étendre et ne transcrirai ici qu'un court extrait de son dossier d'homme public :

« Son père et son grand-père étaient commerçants; ils furent persécutés en 1815 pour avoir facilité l'entrée dans la place de Sisteron, de l'empereur Napoléon Ier revenant de l'île d'Elbe. (Ce simple détail explique assez pourquoi

et comment Coupier conserva plus tard, avec faveur, les fonctions que lui avait confiées l'émeute populaire de 1848.)

« Après la révolution de Février, M. Coupier, qui venait de terminer ses études de médecine et d'être reçu docteur, fut nommé sous-commissaire de la République à Sisteron, et, le 23 juillet de la même année, maintenu avec le titre de sous-préfet.

« De Sisteron, il passe à Boussac (17 janvier 1850). Dans cet arrondissement où Pierre Leroux, sa famille et ses amis ont mis au service des doctrines socialistes l'influence de leur popularité, M. Coupier lutte avec énergie, et se fait remarquer par la netteté et la vigueur de son attitude.

« 12 septembre 1851. Sous-préfet d'Aubusson.

« 14 mars 1854. — du Vigan.

(Au Vigan il épousa Mlle Sebastiani, qu'il eut le malheur de perdre trop tôt.)

« 24 mars 1862. Sous-préfet de Carpentras.

« 31 juillet 1864. — de Toulon.

« 4 août 1869. Préfet de la Lozère.

« 31 janvier 1870. Préfet des Pyrénées-Orientales.

(Il fut remplacé dans ce dernier poste le 5 septembre 1870.)

« Telles sont les étapes successivement parcourues par M. Coupier. Le 14 août 1862, il recevait la croix de chevalier de la Légion d'honneur (motivée par quatorze ans de service), le 11 novembre 1865, celle d'officier. Cette distinction recompensait particulièrement le dévouement et le courage exceptionnels dont avait fait preuve M. Coupier pendant l'épidémie cholérique (à Toulon). Le préfet du département et l'amiral préfet maritime ont fait de sa conduite, dans ces douloureuses circonstances, le plus vif éloge.

« Il résulte des notes de ce fonctionnaire qu'il avait à un égal degré l'intelligence, la fermeté, la mesure, et que dans tous les postes où il a passé, son concours a été très apprécié. »

Voilà en quelques lignes l'homme officiel, voilà le résumé de cette carrière où se dépensa son ardente ambition, et à laquelle, en vérité, Coupier était né supérieur. Un jour de printemps de 1870, alors qu'il était préfet de Perpignan, je le rencontrai à Paris, au coin de la rue de Madame, et nous échangeâmes en deux ou trois minutes tous nos souvenirs du temps qui nous avait séparés, et il y avait, pour l'un comme pour l'autre, bien des chagrins dans ces souvenirs. Puis je ne le revis plus, et n'en avais plus eu de nouvelles, quand au mois de juillet 1875, j'appris par Ern. Prarond qui, lui aussi, l'avait connu en 1846 et 1847, que le pauvre Coupier était mort l'année précédente, et mort dans les mêmes conditions tragiques que l'Empereur qu'il avait servi. Je donne ici tout simple-

ment la note où Prarond a consigné ce qu'il tenait du docteur Veyne, notre ami commun, le docteur Veyne de Sainte-Beuve et de Gavarni : « Coupier malade de la pierre; les circonstances, les complications de la maladie ou plutôt, je crois, l'irritabilité du malade, rendent la lithotritie impossible. On a recours à la taille et préalablement au chloroforme : soit que l'inhalation ait été trop forte, soit qu'on n'ait pas surveillé assez l'état anesthétique du patient pendant l'œuvre chirurgicale, on ne peut en définitive le rappeler à lui. Il était mort pendant l'opération. Voilà, à peu près, tout ce que m'a dit Veyne. »

Et c'est éternellement la même moralité banale, toute à la gloire des lettres, et qui doit nous engager, quoi qu'il arrive, à ne les jamais trahir. Nul ne me dira que Coupier n'ait été un homme, un mâle. Il a été administrateur remarqué dans une période féconde surtout en grands administrateurs. Nul ne le dépassa en courage civil, bien plus rare que le courage du soldat. Il administra, quand il le fallut, le pistolet au poing, comme à Boussac; il a mérité, sans vantardise, à Toulon, en 1864, la même célébrité de dévouement que mérita à Marseille le chevalier Roze, en 1721. Il a tenu dans sa main ferme, presque serrée, les intérêts d'un million d'âmes. Et de tout cela que reste-t-il aujourd'hui survivant au sous-préfet de Boussac et de Toulon, au préfet de Perpignan? rien; que lui restera-t-il demain? il restera dans le souvenir de quelques centaines de lecteurs desœuvrés, quelques couplets d'étudiant, cachés, — et oubliés par lui peut-être, — au fond du tiroir d'un ami. Et après tant de rêves tourmentés d'ambition, ces couplets d'un étudiant à des grisettes demeureront encore son meilleur lot.

CHAPITRE VI

A M. LE DIRECTEUR DE *L'ARTISTE*

Cher Monsieur,

Vous m'avez dit que l'*Artiste* se proposait de traiter la grosse question des concours, dont l'usage semble depuis trop longtemps déjà et désormais prévaloir dans les commandes des plus intéressants travaux que puissent ambitionner nos peintres et nos sculpteurs. Je ne sais quelle peut être sur un si grave sujet l'opinion de l'*Artiste;* mais la matière m'a toujours paru de telle

importance qu'à propos du Salon de 1880, je n'avais pu me défendre de m'en expliquer tout haut; voulez-vous me permettre de retranscrire ici mon humble avis :

« Puisque je viens de prononcer le mot de concours, dites-moi si les concours organisés dans ces derniers temps par l'État et la Ville de Paris offrent rien d'égal à la sûreté et à la garantie des renseignements du Salon. Ces concours ne sont qu'un leurre au gros sentiment d'égalité du vulgaire. Avec leur apparence banale de justice démocratique et d'appel à tous les talents, ils ne flattent et n'attirent que les médiocres. Ils ont le don de provoquer les incroyables insanités de toutes les pauvres cervelles surexcitées; et cette surexcitation se ressent jusque dans les projets d'artistes, d'ordinaire plus maîtres d'eux-mêmes. Les forts se défient et se dérobent; cette mêlée ne leur dit rien; ils ont ailleurs donné leur mesure; c'est à qui commande des travaux à la connaître. Depuis le concours de la République en 48 jusqu'à ceux de ces mois derniers, qu'est-il sorti de tout ce beau tapage? Rien ou presque rien, à peine quelques œuvres de second ordre qui vont s'habituer à usurper dans nos squares ou sur les murs de nos monuments la place des artistes supérieurs. Et pourquoi nos ministres ou nos préfets de la Seine taxent-ils ainsi publiquement leurs hauts fonctionnaires d'ignorance et d'incompétence? Quel avantage ont-ils à proclamer à son de trompe que ces hauts fonctionnaires seraient incapables de désigner en toute sûreté quel sculpteur est propre à telle statue, quel peintre sied à telle décoration? Mais ces collaborateurs, vont penser les artistes, ne savent donc pas leur métier? Sont-ils donc indignes de la confiance que le ministre a mise dans leur discernement? ou, pis encore, ont-ils peur d'assumer une responsabilité qui est l'honneur même de leurs fonctions? A quoi bon alors les expositions annuelles, si ce n'est à révéler à nos administrateurs les hommes capables de prendre part aux travaux de l'État? C'est là qu'en une série d'ouvrages exposés librement et mûrement au jugement public, l'artiste se produit et se développe tout entier sans hasard ni tricherie; c'est là que vous devez noter son nom sur votre carnet pour l'appliquer avec choix à la tâche qui lui conviendra particulièrement; c'est là que vous saurez s'il est en état d'exécuter puissamment, savamment, jusqu'au bout, l'esquisse peinte ou le modèle à peine ébauché qui sera l'embryon de l'œuvre définitive à laquelle un élève adroit de l'École des Beaux-Arts ou un modeleur d'industrie peut donner un semblant d'aspect suffisant à tromper un jury, mais dont le victorieux est hors d'état de tirer une œuvre maîtresse. Avec vos concours, je vous le dis, vous cherchez vous-mêmes à être dupés. C'est au Salon, au Salon seulement, que vous reconnaîtrez les artistes dignes de perpétuer dans nos monuments la gloire de l'école française. »

Voilà, Monsieur, ce que je pensais et ce que je pense encore de ces concours ouverts, en dehors de nos expositions nationales, par des administrations timorées ou faussement démocratiques. Mais permettez-moi de vous faire entendre, pour appuyer mon opinion, une voix autrement autorisée que la mienne ; c'est celle de Pradier, le sculpteur célèbre, dont le curieux billet suivant m'est venu par hasard dans les mains ; en homme respectueux des textes d'artistes, je me garderai bien de corriger sa bizarre orthographe :

« Cher Monsieur, vous avez désiré, je crois, voir mes esquisses de la statue de la République mise en concours. La première assise a un œil peint en rose sur la pleinthe, la seconde debout a un petit ancre gravé aussi sur sa pleinthe ; chacune tient d'une main une épée et une branche d'olivier (*la paix ou la guerre*), et de l'autre s'appuye sur un faisceau surmonté d'un bonnet de liberté, etc., etc. Comme vous le voyez, je me ploye sans trop murmurer à cet exigence voulue par les circonstances. A quoi sert donc la réputation du talent obtenue chaque année dans le grand concours de l'exposition du Louvre..... Vous le savez, tel qui par l'aide de son maître ferait une bonne esquisse serait peu capable de l'exécuter en grand. N'importe j'obéis et le destin fera le reste. Que n'êtes-vous le Destin ! vous auriez la barbe un peu blanche, mais aussi vous feriez beaucoup de bien... c'est quelque chose. — Agréez, je vous prie, Monsieur, les salutations de votre tout dévoué. — J. PRADIER, membre de l'Institut. — Paris, le 15 mai 1848. »

Pradier a dit là, en deux lignes amères, tout ce qu'un artiste, ayant la conscience de sa valeur, pouvait faire sous-entendre. Depuis 1848, les artistes n'ont point changé, ni l'intérêt de nos monuments, ni les conditions d'enfantement des belles œuvres.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance nouvelle de mes sentiments bien dévoués.

PH. DE CHENNEVIÈRES.

TABLE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (Sarthe)



L'ARTISTE

REVUE DE PARIS

HISTOIRE DE L'ART CONTEMPORAIN

(59e ANNÉE)

Paraissant tous les mois en un volume in-8° accompagné de gravures et d'eaux-fortes

44, Quai des Orfèvres — Paris

PRIX DE LA SOUSCRIPTION A *L'ARTISTE* :

Paris......................	Un an, 50 francs.
Départements...............	Un an, 52 francs.
Étranger (union postale).....	Un an, 55 francs.

PRIX DE LA LIVRAISON : 5 FRANCS

Il est tiré un très petit nombre d'exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder au lys, ornés d'une double suite des gravures : 1° avant la lettre, sur papier de Chine; 2° avec la lettre sur papier de Hollande. Le prix d'abonnement à cette édition est de 100 FRANCS PAR AN; pour les Départements et l'Étranger, le port en sus.

LE MANS — IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER